



LA

EN ROSE

PRIX B'NAI BRITH
1985

SUZANNE JACOB
Inhabitueile

Le magazine féministe d'actualité

Parlez-nous d'amour!

BANDES DESSINÉES
L'anatomie des nanas

L'AVORTEMENT SOUS BOURASSA
Sainte-Thérèse, priez pour nous!

NUIT BLANCHE

l'actualité du livre

Un livre gratuit avec chaque abonnement

Nuit Blanche, l'Actualité du livre,
offre gratuitement
à chaque nouvel(le) abonné(e)
un des vingt
titres suivants:

Littérature québécoise

Les chambres de bois, Anne Hébert, Points.
L'enfiouapé, Yves Beauchemin, 10/10.
Jimmy, Jacques Poulin, 10/10.
La route d'Altamont, Gabrielle Roy, 10/10.
Pour saluer Victor Hugo, Victor-Lévy Beaulieu, 10/10.
Les canards de bois, Louis Caron, Points.
Oracle des ombres, Michel Beaulieu, Noroît.

Littérature

Les armes secrètes, Julio Cortázar, Folio.
Si par une nuit d'hiver un voyageur, Italo Calvino, Points.
L'angoisse du gardien de but au moment du penalty, Peter Handke, Folio.
L'honneur perdu de Katharina Blum, Heinrich Böll, Points.
Le livre de sable, J.L. Borges, Folio.
Nouvelles pragoises, Rainer Maria Rilke, Points.
Exercices de style, Raymond Queneau, Folio.
Le châle andalou, Elsa Morante, Folio.

Science-fiction

Le maître des ténèbres, (coll. Le livre dont vous êtes le héros), Folio junior.
2010, Arthur C. Clarke, J'ai lu.
Au pays du mal, Clifford D. Simak, J'ai lu.

Polar

Le faucon maltais, Dashiell Hammett, Carré noir.
La dame du lac, Raymond Chandler, Carré noir.
Fantasia chez les Plouc, Jim Thompson, Carré noir.

Profitez-en pour abonner vos amis!

Offre valide jusqu'au 30 avril 1986.

Je profite de l'**offre spéciale** d'abonnement à **Nuit Blanche** et je m'abonne pour 5 numéros à partir du numéro _____

Inscrire le titre du **livre-cadeau** choisi: _____

Remplir le coupon d'abonnement et joindre un chèque au montant de 12,50 \$, à l'ordre de **Nuit Blanche**.

Expédier le coupon réponse et le chèque à l'adresse suivante:

NUIT BLANCHE, 1026, rue St-Jean, bureau 303, Québec G1R 1R7
Tél.: (418) 692-1354

Abonnement étranger: 25 \$

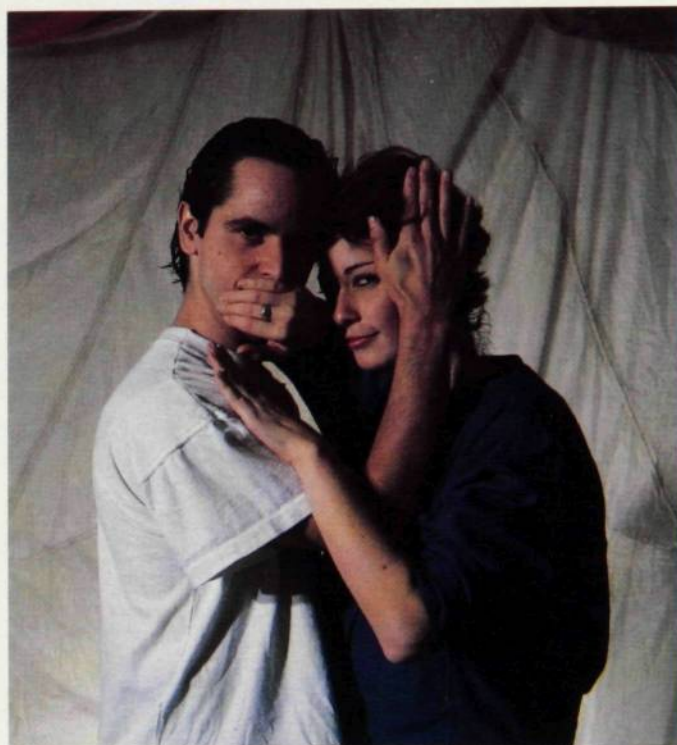
NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ APP. _____

VILLE _____ PROVINCE _____

CODE POSTAL _____ TÉL.: _____





ÉDITORIAL 5
Pour en finir avec les hommes!

COURRIER 6

COMMUNIQUÉS 8

COMMENTAIRE 9
Au nom du père

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 10
Y a-t-il une catastrophe dans la salle?
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE
Allocations familiales
Autopsie d'une bataille perdue 12
Suzanne Dansereau

Amérindiennes
La longue chasse au statut 14
Louise Larose

Philippines
Une femme contre Marcos 16
Francine Pelletier

LVR enfin couronnée! 17

ACTUALITÉ 18

L'avortement sous Bourassa
Sainte-Thérèse, priez pour nous!
Lynda Baril

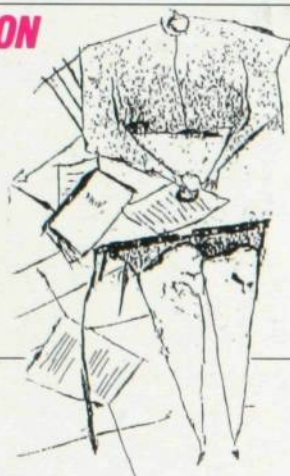
21
PARLEZ-NOUS D'AMOUR!

22
RÉORIENTER LA PASSION
Sylvie Chaput

25
À MA SIMILAIRE
Geneviève Cotres

27
AU-DELÀ DU DÉJÀ VU
Armande Saint-Jean

28
LETTRE EN DEUX TEMPS
Hélène Sarrasin



FICTION 34
Éclairs
Greta Hoffman Nemiroff

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE 38
Coeur d'artichaut
Geneviève Cotres

MUSIQUE 41
Suzanne Jacob
Inhabituelle
Hélène Pedneault

CINÉMA 43
Trois hommes et un couffin
Un film et sa réalisatrice
Hélène Sarrasin

ARTS 44
Les arts visuels au Canada
Crise d'identité
Monique Langlois

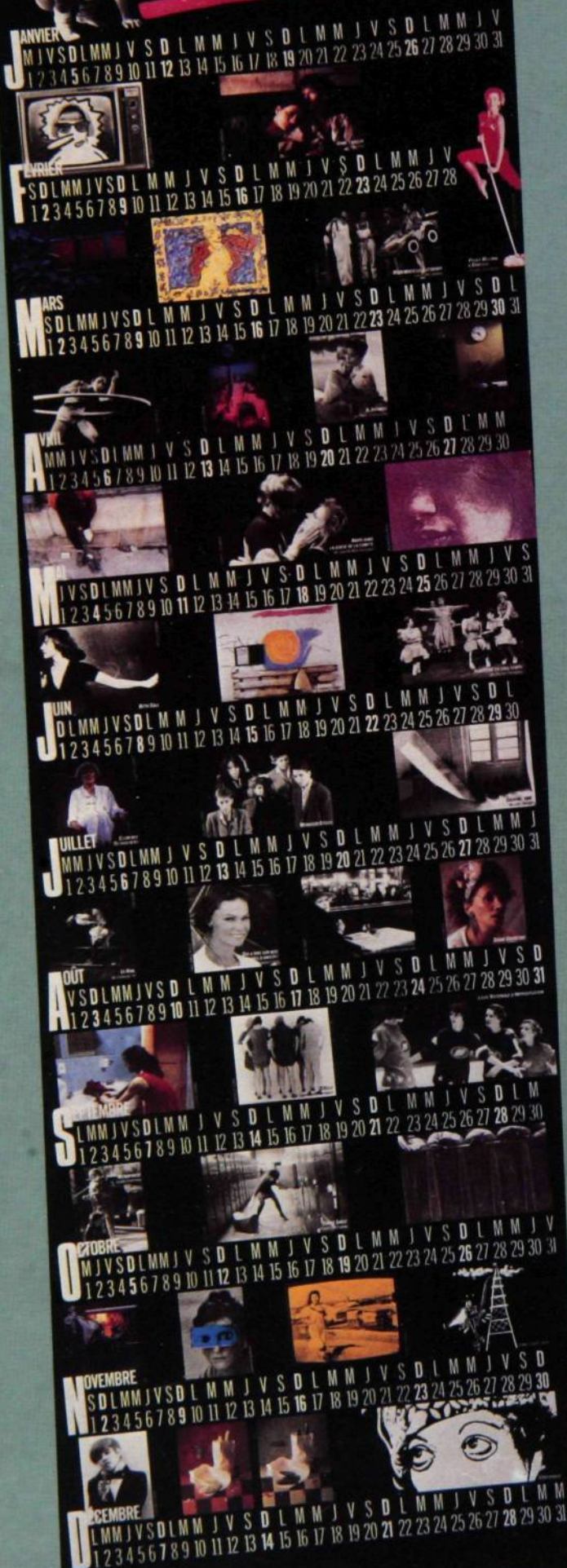
LITTÉRATURE 45
Le monstre Sartre
Danielle, Claude Gauvreau

Bandes dessinées
L'anatomie des nanas 48
Marie-Claude Trépanier

FLASHES 52

CALENDRIER 59

LA VIE EN ROSE 86



DERNIÈRE CHANCE
PROCUREZ-VOUS AUJOURD'HUI MÊME
LE CALENDRIER DE LA VIE EN ROSE,
À PRIX RÉDUIT.

86

Un plaisir pour les yeux
365 jours par année!

- Un look original: un calendrier-poster, sur papier glacé, format 13" x 45".
- L'actualité culturelle 1986 en images de cinéma, danse, théâtre, performance, spectacles...
- «Chic et de bon goût!» et pas cher du tout!

Bref, profitez de cette dernière chance alors qu'il reste quelques exemplaires de ce calendrier de collection!

SEULEMENT 5\$

(plus 1\$ de frais de poste et de manutention)

Faites vite, vite, vite, quantité limitée!

Ci-joint un paiement de:

X 6\$ chacun (Frais de poste et de manutention inclus)

☐ Par chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

N° carte

Expiration

Nom

Adresse

Ville

Province

Code postal

Tél.

Commande téléphonique acceptée avec carte de crédit.
 Allouez 2 semaines pour la livraison.

Aussi disponible directement à La Vie en rose, 3963 St-Denis,
 Montréal, Qc, H2W 2M4

Pour en finir avec les hommes!

Pour en finir, surtout, avec les réactions suscitées par la publication en novembre de notre «Spécial hommes». De deux ordres, ces réactions. Les hommes, étrangement (!) plus nombreux à nous lire que d'habitude, l'ont trouvé plutôt intéressant. C'était prévisible. Plusieurs femmes, parmi vous, ont été très déçues. Certaines par les propos des auteurs, mais d'autres par notre choix éditorial. Cela nous a étonnées.

Pourquoi donner la parole aux hommes, demandez-vous entre autres, alors qu'ils l'ont déjà partout ailleurs qu'à *La Vie en rose*? Pourquoi s'inquiéter de leurs problèmes quand les nôtres sont loin d'être réglés? Ces critiques recouvrent sans doute la crainte légitime de voir les hommes empiéter sur un espace difficilement acquis. Rassurez-vous. Le «Spécial hommes» était précisément cela: spécial à défaut d'être exceptionnel. Nous ne prenons pas le virage de la mixité, même si nous nous réservons la possibilité de questionner à nouveau les hommes.

C'était une tentative, comme notre recueil de textes érotiques de l'été dernier en était une. Provocante, inachevée et peut-être maladroite, une tentative d'explorer, après l'érotisme, un autre tabou féministe: la condition des hommes.

Et pourquoi pas? La plupart d'entre nous, d'entre vous, vivons avec des hommes qui, individuellement, nous intéressent et nous touchent. Leur demander des témoignages à eux, après cinq ans d'un discours complètement élaboré par des femmes et qui leur était peu souvent adressé, nous paraissait pertinent. Loin d'être une reddition, ce serait une marque de notre solidité, de l'assurance acquise par les féministes. Les interpellés de notre terrain à nous, les y amener, et exposer dans nos pages leurs contradictions si évidentes (mais n'en avons-nous pas aussi?) et leurs sentiments mêlés, nous semblait une bonne façon de nourrir en public le dialogue femme-homme qui se poursuit cahin-caha dans le privé de nos vies. Certaines y ont vu, à tort, un appel à la Grande Réconcilia-

tion des sexes (pourquoi «réconciliation», d'ailleurs? Les sexes ne se sont jamais autant parlé et rapprochés que depuis les remous du féminisme!).

Loin de vouloir verser dans «l'information-spectacle» (malgré le vedettariat relatif de notre assemblage final de témoins), ce spécial était pour nous un signe d'ouverture, au même titre que nos reportages internationaux, notre autocritique de mars 1985, nos entrevues sur le pouvoir. Et plus nous y repensons, plus nous sommes sûres que c'était une bonne idée, à faire maintenant, et nous sommes contentes de l'avoir concrétisée. En fait, nous ne comprenons pas bien ce (que nous avons interprété comme un) manque d'intérêt de votre part, pour un sujet – les hommes – si près de la vie quotidienne de toutes les femmes, travailleuses, mères ou amoureuses...

Ceci dit, par notre question – «Après 15 ans de bouleversements dûs au féminisme, qu'avez-vous à dire aux femmes et aux féministes en particulier?» – nous cherchions évidemment à provoquer de gros aveux bien juteux. La récolte, de l'avis général, a été un peu mince, nous a laissées sur notre faim. Pourquoi au juste? Vos critiques laissent supposer que les invités avaient ou bien failli à la tâche, ou bien pris la place d'hommes bien meilleurs, bien plus intéressants, que nous aurions malheureusement oubliés. Peut-être. Mais nous avons plutôt tendance à penser, nous, que nos collaborateurs occasionnels (qui auraient pu être plus diversifiés, nous sommes bien d'accord) ont pris peur devant la nouveauté de l'entreprise, l'ampleur de la question. Plusieurs l'ont vite admis, d'ailleurs. Et alors? N'est-ce pas compréhensible? N'avons-nous pas peur aussi, quand nous nous aventurons sur le terrain des hommes? Quand nous nous mêlons aussi, exemples récents, de politique électorale, ou de faire du commentaire politique?

Les textes, dites-vous, manquent de «profondeur». Mais la réalité ne manque-t-elle pas souvent aussi de profondeur? Ce «Spécial» a eu au moins le mérite de ne jouer de tour à personne: «What you see is what you get», comme disent les Américai-

nes. Rien de plus, rien de moins. Pas de grandes révélations, mais un éveil certain des consciences, des contradictions parfois conscientes, parfois non, un peu d'angoisse et une pincée d'humour, de la bonne volonté: grosso modo, ce que les femmes peuvent s'attendre à trouver chez une certaine classe (intellectuelle) d'hommes. Des hommes qui auraient pu aller plus loin, plus creux, bien sûr, mais qui ont quand même rempli la commande avec beaucoup d'honnêteté.

Ils ont même rivalisé avec nous en abordant à leur tour des sujets aussi peu «masculins» que la peur, l'ambivalence, l'intimité, le besoin d'amour ou d'amitié. Est-ce cela qui nous dérange au fond, qu'ils se mettent tout à coup à nous ressembler à ce point? Mêmes mots, émotions comparables, contradictions reconnaissables. D'un autre côté, ces textes montrent aussi la distance, le raisonnement, la stratégie, la provocation, l'affrontement... et autres traits prêtés aux hommes. Sommes-nous si surprises de retrouver ces traits, de voir que nous ne les avons pas «changés» à ce point? Nos attentes, face à eux, seraient-elles si ambiguës?

Mais le propos de cette «réaction aux réactions» n'était pas de justifier indéfiniment notre choix d'un «Spécial hommes». La preuve? Nous persistons dans le délicat, en demandant cette fois à des femmes de nous parler d'amour, de leurs amours quotidiennes avec des hommes – mais aussi avec des femmes. Eh oui! trois ans après un premier effort sérieux... et contesté¹, *La Vie en rose* réaborde le terrain miné de l'amour. À quoi ressemblent aujourd'hui les liens amoureux qu'une grande majorité de femmes n'ont cessé de créer avec des hommes? Et sont-elles si différentes, les attaches qui lient des femmes entre elles?

Encore une fois, nous comptons sur vous pour nous en donner des nouvelles.

LA VIE EN ROSE

1/ Voir *La Vie en rose*, juin 1982: dossier «L'amour, toujours l'amour.»

Les hommes, dernière vague

C'est extra *La Vie en rose*; perdue comme je me sens au fond du Témiscamingue (j'y ai pris mari, toute une histoire!), votre revue me sert de pacemaker à chaque coup! Je suis horriblement féministe et divinement heureuse ainsi, mais j'ai ici peu de compagnes qui jassent comme moi. *La Vie en rose* c'est ma goutte d'eau dans le désert.

En passant, Foglia est un «épa», dites-lui donc; s.v.p. ne parlez plus à ce gars et de grâce ne refaites plus l'expérience de «ce qu'en pensent les gars?» Je les trouve en général peu évolués (Poulin, Boutot, Foglia). Et quels efforts ont semblé faire les autres pour écrire ces quelques pages plus ou moins gentilles! Ce mois-ci, j'ai un peu manqué d'eau. Vite le prochain numéro!

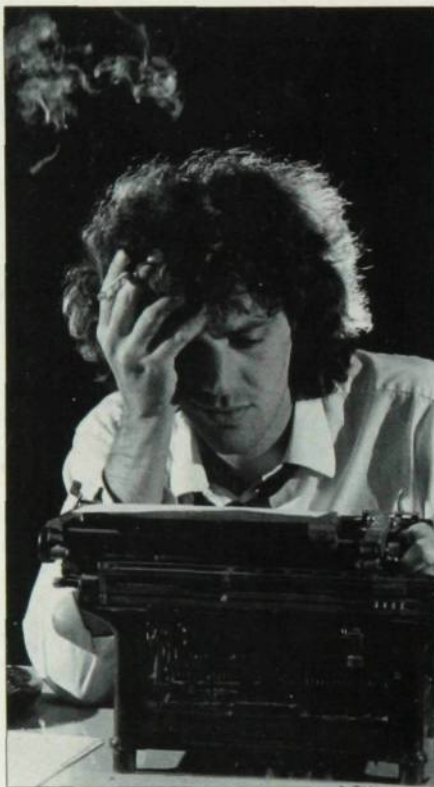
HÉLÈNE GUIMONT
TÉMISCAMINGUE

Salut, c'est loin d'être votre meilleur numéro, mais ça vous apprendra à donner la parole à des gens qui bégayaient. Un fidèle lecteur,

PIERRE FOGLIA

Le «Spécial-Hommes» de LVR, j'ai trouvé ça correct, même très sympathique, comme une belle ouverture après toutes ces années de bouleversement dans les rapports hommes/femmes.

Le choix des candidats n'était pas nécessairement le meilleur ni le plus représentatif. À preuve, les résultats: à l'exception de quelques textes, ce n'était pas terrible. La prochaine fois, il serait intéressant de lancer un appel plus large et moins sélectif, quitte à découvrir des répondants anonymes et plus ordinaires qui pourraient en



surprendre plus d'une, «qui pensent par eux-mêmes» et qui pourraient remplir des salles! Ceci dit, il faut saluer tous ceux qui se sont mouillés. Ce n'était pas facile. Moi, j'ai surtout apprécié Boutot et Tanguay pour leur franchise, leur sensibilité et leur bon sens de la vie et de l'humour.

On n'est pas sortis du bois! À se parler comme le fait Hélène Pedneault dans sa chronique délirante – elle parle fort cette femme-là – on n'est pas près de s'entendre! Je ne suis pas plus féministe que les femmes (...) mais après avoir lu les trois premiers paragraphes de son texte, j'ai presque saigné du nez. Les hommes sont-ils

plus sourds que les femmes? Pardon? Après tout, ce qui est bien dans notre société, c'est qu'on ne puisse pas (encore) forcer un cœur d'aimer.

ROBERT D. BUREAU
MONTRÉAL

Des fois, j'veus trouve un peu nounounes. Dans votre dernier numéro, vous donniez la parole aux hommes. C'est une idée... pas celle du siècle, mais une idée.

Maintenant, pouvez-vous me dire pourquoi avoir tant puisé au réservoir des journalistes? Surtout Boutot? Je n'ai pas envie, quand je me campe dans mon lit avec ma verveine bien chaude et ma *Vie en rose* bien fraîche de recevoir la bile d'un gars comme ça. Quelle ironie que ce personnage vous reproche votre agressivité! Il m'a rarement été donné de lire un article aussi haineux. Mais je ne reprendrai pas ses arguments: ce sont trop de vieilles affaires malades et ratatinées dont je n'ai plus envie de discuter. Ouf! que j'étais contente, après, de tomber sur Michel Tremblay!

MARYSE DURAND

Au lieu du «Spécial hommes», pourquoi ne pas avoir pensé à un «Spécial femmes», où vous auriez demandé aux lesbiennes, aux immigrantes, aux Amérindiennes, aux assistées sociales, aux monoparentales, aux prostituées, aux travailleuses au foyer, bref, à des femmes qui ont une identité sociale spécifique et souvent minoritaire, ce qu'elles pensaient du féminisme?

J'm'en fous de ce que les bonzes des médias et des académies masculines pensent des femmes, donc de moi, mes collègues, amies, voisines, amantes, mères, soeurs, et de nos activités. D'ailleurs, ils s'en donnent à cœur joie et ce, depuis belle lurette dans leurs médias. Pourquoi leur

ÉQUIPE DE DIRECTION: Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION:** Yolande Fontaine, Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION:** Louise Legault • **PROMOTION:** Ariane Émond • **SECRÉTAIRIAT:** France Giguère • **DIRECTION ARTISTIQUE:** Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION:** Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Sylvie Chaput, Marie-Christine Charbonneau, Geneviève Cotres, Suzanne Dansereau, Hélène Dorion, Gloria Escamel, Claude Gauvreau, Danielle Gauvreau, Marie-Claire Girard, Louise Larose, Monique Langlois, Greta Hofmann Nemiroff, Hélène Pedneault, Hélène Sarrasin, Chantal Sauriol, Armande Saint-Jean, Marie-Claude Trépanier • **ILLUSTRATIONS:** France Boisvert, Suzanne Côté, Danièle Côttereau, Marie-Josée Lafortune, Diane O'Bomsawin, Susan Séguin • **PHOTOGRAPHIE:** Marik Boudreau, Denyse Coutu, Suzanne Girard • **MAQUETTE:** Diane Blain, Sylvie Laurendeau • **CORRECTION:** Dominique Pasquin • **DOCUMENTATION:** Hélène Blondeau • **COMPOSITION:** Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE:** Graphiques H.I. Ltée • **IMPRESSION:** Imprimerie Canadienne Gazette • **DISTRIBUTION:** Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754 • **PUBLICITÉ:** Andrée-Anne Delisle, Carole Pageau: 843-7226 • **ABONNEMENT:** 1 an, 10 numéros: 19 \$; 2 ans, 20 numéros: 33 \$; 3 ans, 30 numéros: 45 \$. Tarif international par voie de surface: 30 \$, par avion: 44 \$. Marie-France Poirier: 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1985 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe: 5188 Commission paritaire 4 067 CDN.

avoir accordé cet espace, quand ils en ont en masse, et quand les femmes en ont encore trop peu. Ça m'énerve et ça me frustre. Ben oui! je suis encore très attachée à mon stéréotype de frustrée.

JOSÉE BELLEAU
HULL

J'ai lu avec attention tous les propos des hommes dans votre édition de novembre et je tiens à souligner plus particulièrement ceux de Richard Poulin: «Amour, autonomie et confusion». J'ai été touchée par ce témoignage, surprise qu'un homme puisse comme nous, se sentir «insécure» dans une relation d'amour lorsqu'il s'y engage pleinement. J'ai apprécié qu'il nous confie son angoisse aussi clairement et ouvertement.

CARMEN RICHARD
QUÉBEC

Votre parution de novembre m'a beaucoup touché; c'est une belle brochette de textes. Pour nous donner la parole avec autant de tendresse, vous nous aimez beaucoup, Mesdames. Je vais essayer de faire encore mieux avec ma gang. Si quinze ans nous amènent à ce discours, rêvons ensemble à ce que nos descendants vont défendre! Et vivre! J'ai eu le goût de vous écrire ça.

LOUIS HAINS

Enfin l'acné

Félicitations à Danielle Phaneuf pour son «Sous un globe de verre» (LVR, oct. 1985). Elle a abordé un sujet tabou, nié, ignoré. Qui donc se soucie d'une femme adulte ayant des problèmes d'acné? Sûrement pas la science médicale. Encore moins les pages couvertures des magazines à clientèle féminine.

MONIQUE LANGLOIS
MONTRÉAL

À Monsieur X

Votre éditorial du mois de novembre intitulé «Monsieur X» m'a quelque peu prise de court. J'ai été surprise, et même choquée que Gloria Escomel considère les hommes comme des adversaires. Je suis âgée de 13 ans et cela fait deux ans que je lis *La Vie en rose*. Je crois que si nous voulons obtenir l'égalité des sexes, ce n'est pas en appelant les hommes nos «adversaires» que nous y réussirons (...) Nous devons arriver à intégrer les hommes dans notre dé-

marche et notre mouvement. Peut-être que certaines d'entre vous avez peur de découvrir qu'il y a des hommes extraordinaires et que la plupart des autres ont aussi des qualités exceptionnelles. Soyons moins susceptibles, plus ouvertes, et nous nous retrouverons avec une bien meilleure approche.

NIKA JONCAS
TROIS-RIVIÈRES

Il faudrait non pas une, mais plusieurs Journées internationales des femmes pour nous fournir assez d'énergie pour continuer notre lutte quotidienne afin de revendiquer et même, dans certains cas, de conserver nos droits individuels et collectifs. D'autres Journées également pour sensibiliser ce genre d'hommes, plutôt dépassé par le mouvement féministe, qui se trouve maintenant bien implanté dans le vécu de la plupart des femmes.

Ce qui dérange ce cher Monsieur X, c'est notre belle solidarité; ça le tourmente de n'avoir pu voir ce que nous faisons ensemble à Rose Tango, le 8 mars 1984. Comment pouvions-nous nous amuser sans lui? Que mijotions-nous derrière son dos? Mais nous chantions, ne vous en déplaise!

DIANE VEILLEUX
MONTRÉAL

Ma poussette

C'est avec beaucoup de satisfaction que j'ai lu l'article concernant les «papas à poussettes» (nov. 1985). Enfin, me suis-je dit, je ne suis pas tout à fait seul à tenter cette expérience! En effet, depuis maintenant près d'un an, je vis à la maison avec ma fille de deux ans. Tout homme qui vit une telle expérience en sort transformé. La nécessité d'équilibrer les tâches inhérentes à la famille et à la maison lui apparaît évidente. Il n'est nulle part écrit, ni dans le ciel, ni dans les gènes, que tout le fardeau de tenir maison et d'élever les enfants revienne «naturellement» aux femmes. Malheureusement, j'ai aussi noté que la gent masculine avait encore beaucoup de chemin à faire avant que cette possibilité de partage ne lui effleure seulement l'esprit.

L'éducation des hommes est encore loin d'être complétée... Heureusement qu'il y a encore des féministes acharnées pour nous rappeler que notre rôle ne se limite pas à l'éjection de spermatozoïdes, si nombreux soient-ils!

BERNARD MORIN
JONQUIÈRE

VIDÉO FEMMES PRÉSENTE le 9^{ème} FESTIVAL DES FILLES DES VUES

du 12 au 16 mars

1986

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE FILMS ET
VIDÉOS DE FEMMES

À LA BIBLIOTHÈQUE
CENTRALE
GABRIELLE-ROY
350, BIV. ST-JOSEPH EST
QUÉBEC

critique féministe
56, St-Pierre, local 203
Québec G1K 4A1
Tél. (418) 692-3090

Hommage aux Canadiennes

On cherche des textes pour une anthologie, éditée par Greta Hofmann Nemiroff et qui sera intitulée: *Hommage aux Canadiennes - Poésie et Nouvelles par et sur les femmes du pays*. Les thèmes choisis sont: l'amour, le corps, la famille, les rapports homme/femme, les rapports femme/femme, le travail, l'éducation, la transcendance, le pouvoir et autres. Les textes doivent être en anglais.

Envoyer vos propositions à:
The New School, Dawson College,
a/s Greta Hofmann Nemiroff,
485 McGill Street,
Montréal H2Y 2H4
(514) 931-8731 (poste 6075).

À Québec

Le Collectif Femmes et Justice de Québec annonce l'ouverture de son local au 301, rue Carillon. Ce groupe offre un service d'information et d'animation-rencontres pour les femmes sur les thèmes touchant les différents aspects du droit.

Pour plus d'informations sur les services offerts: (418) 524-0806.

Le Groupement des locataires du Québec Métropolitain a publié un «Kit de formation» sur la loi 107, loi sur le logement locatif.

Les femmes sont souvent aux prises avec des problèmes de harcèlement et de discrimination de la part des propriétaires. Les femmes, chefs de famille ou seules, rencontrent des difficultés à trouver un logement convenable en regard de leur revenu.

Si vous désirez en savoir plus sur vos droits et recours comme groupe de femmes ou comme individu on s'informe au: (418) 648-1965.

Santé

Plus de 20 000 nouveaux cas de cancer sont diagnostiqués chaque année au Québec. *Info-Cancer* vous informe sur tous les aspects de cette maladie, sur les ressources et services disponibles.

Région de Montréal: 522-6237
Extérieur de Montréal: 1-800-361-4212.

Au CLSC St-Louis du Parc: l'équipe de Santé et Sécurité au travail offre plusieurs services aux résidents du quartier St-Louis du Parc ainsi qu'à ceux et celles qui y travaillent. De plus, l'équipe de planification familiale offre des services de: - examen

gynécologique - dépistages divers (cancer du col, cancer du sein, infections, etc.) - test de grossesse - etc.

Vous avez un enfant âgé de 0 à 9 mois? Protégez-le lorsque vous voyagez en auto en louant un siège de sécurité adapté à cet âge.

Pour plus d'informations sur ces trois services, communiquez avec: CLSC St-Louis du Parc, 155, boul. St-Joseph est, Montréal H2T 1H4 - 286-9657.

Le Centre de consultation en maternité offre un service attentif et personnalisé avant, pendant et après l'accouchement aux femmes et aux couples qui désirent préparer et vivre l'expérience de la naissance de leur enfant de façon positive et éclairée.

Renseignements: 4691, De Lorimier, Montréal H2H 2B4, tél.: 522-6523.

Hébergement

Vous cherchez un hôtel pas cher? Un lieu sécuritaire? Situé au centre-ville?

L'Hôtel du 'Y' des Femmes - 1355, Dorchester ouest, Montréal, (514) 866-9941.

De plus, le 'Y' des Femmes vous invite à son centre de plein air. Situé à Ste-Marguerite du Lac Masson, le camp Oolahwan peut accueillir des groupes de 4 à 43 personnes.

On s'informe auprès de Marie Papillon: 866-9941 (poste 36).

Garderie

La garderie Centre St-Louis, 2015, Gifford, coin De Lorimier, offre toute une gamme d'activités aux enfants de 2 à 5 ans. Une journée à la garderie comprend un déjeuner, un repas sain, une collation et une sieste, ainsi que de nombreuses activités organisées.

Pour informations et inscription, communiquer avec Diane: 521-7450.

Levées de fonds

Le centre d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence familiale fait appel à votre générosité. L'objectif de la campagne de levée de fonds est de 75 000\$, montant qui permettra de maintenir les services offerts. Des reçus de donation seront retournés sur demande.

On communique avec Madeleine Perreault: 270-8291 ou 270-9545.

La campagne *Outils de Paix pour le Nicaragua* veut remplir un navire de matériel médical, d'outils, de matériel scolaire et d'équipement de bureau, de jouets et d'autres dons. La coalition d'aide au Nicaragua sollicite votre aide.

On contacte: Coalition d'aide au Nicaragua, 3778, rue St-Dominique, Montréal H2X 2X9, tél.: (514) 288-3412.

On apporte nos dons au Centre multi-ethnique St-Louis, 3553, St-Urbain, Montréal.

Du 26 janvier au 9 février le Mouvement contre le viol tiendra sa campagne de souscriptions annuelle. Le mouvement dessert une clientèle de femmes et d'adolescentes victimes de violence (viol, inceste, femmes battues) ainsi que de mères d'enfants victimes d'abus sexuels.

Vous pouvez faire parvenir vos dons au: Mouvement contre le viol, C.P. 364, succ. N.D.G., Montréal H4A 3P7, en indiquant si vous désirez un reçu pour fins d'impôt.

Le Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail organise une semaine spéciale de sensibilisation et d'échanges. À compter du 4 février, on vous propose des ateliers, des journées d'étude, une simulation d'une audition de la Commission des droits de la personne et pour clôturer la semaine, une fête bénéfice pour femmes seulement avec l'orchestre MATCHUM, le samedi 8 février à l'école des femmes rue Gifford et Bordeaux. Pour renseignements: 526-0789.

Publications

L'association des femmes collaboratrices publie un ouvrage de Ruth Rose-Lizée: *Portrait des femmes collaboratrices du Québec*. Un outil de documentation et d'information sur la situation des femmes collaboratrices dans leurs différents secteurs, soit agricole, PME et professionnel. Vous pouvez vous procurer ce livre en vous adressant au: 14, rue Aberdeen, St-Lambert, J4P 1R3, (514) 672-4647.

Le regroupement des garderies de la région six C publie: *La P'tite Histoire des garderies* de Micheline Lalonde-Graton.

On s'adresse au: Regroupement des garderies (514) 672-8826, même adresse que ci-haut.

Ressource Logement Villeray - 8196, Saint-Denis, Montréal, H2P 2G6 annonce la parution de trois documents d'information sur la question du logement: les réparations, le chauffage et les évictions. Pour informations: 387-3106.

Au nom du père

J'ai été plus que déçue par votre article «Les hommes à poussette» (LVR, nov. 85), où vous servez de porte-voix à l'État contre les femmes qui résistent à la garde légale conjointe, appelée aussi «garde partagée» ou «parentalité conjointe». Malgré la confusion engendrée à ce sujet par les groupes masculinistes qui prétendent représenter les pères séparés et divorcés, la garde légale conjointe n'a rien à voir avec un partage égal de la garde physique de l'enfant. Au contraire, les «droits du père» sont en train de se substituer, comme critère juridique, à l'intérêt de l'enfant et surtout à la compétence du père en ce qui concerne les tâches parentales.

Il aurait pourtant suffi de fouiller un peu¹ pour constater que la garde légale conjointe n'est rien de plus, et surtout rien de moins, qu'un droit de veto accordé au parent non-gardien sur toute décision ou activité du parent gardien, au nom de l'intérêt de l'enfant ou des droits du père (car, devinez qui préfère le pouvoir du contremaître à la tâche de l'ouvrier?...). Cette restauration du principe de l'autorité paternelle découle directement des efforts du mouvement masculiniste, lequel sert tout à fait les intérêts de gouvernements qui veulent enrayer l'accès au divorce et les revendications économiques, sociales et politiques des femmes.

Dès 1981, avec la loi 89, le gouvernement québécois a cherché à instituer la coresponsabilité parentale; il a échoué, faute d'une entente avec le fédéral. Toutefois, il a créé le Service de médiation à la famille qui se vante régulièrement de convaincre 95 % des couples qui s'y adressent de consentir à la garde légale conjointe². Au Manitoba, le Tribunal de la famille l'impose maintenant systématiquement aux parties en litige. Et le ministre fédéral de la Justice recommande présentement l'attribution de la garde physique au parent «le mieux disposé à favoriser l'accès de l'enfant au parent non-gardien». L'expérience américaine démontre qu'une telle clause avantage systématiquement le parent réclamant la garde conjointe, ouvre la porte aux pires chantages, et pénalise le parent qui cherche à protéger l'enfant de violences physiques ou sexuelles.

Auriez-vous oublié que les deux tiers des femmes qui divorcent au Québec le font pour motif de cruauté physique ou mentale? Que le nombre de meurtres de femmes par leur ex-conjoint a doublé depuis l'an dernier?

Pour les femmes battues (une sur cinq) et les enfants assailli-e-s sexuellement (un sur quatre), le divorce est habituellement la seule forme de protection durable; en «remariant» de force les deux parties, la garde légale conjointe bouche cette dernière issue, privant les mères de la paix relative du divorce. Comme le dit Richard Haney, président du lobby Canadians Organized for Parental Equality: «Je ne suis pas divorcé de mon ex-femme. Si elle le pense, c'est que c'est elle qui l'a voulu mais pas moi...»³.

D'ailleurs, gare aux sanctions contre les mères qui joueront mal leur rôle d'ex-épouses! André Forest, de l'Association des hommes séparés et divorcés de Montréal, cite le cas d'un homme du Connecticut, qui vient de faire condamner son ex-femme à un an de prison; il a convaincu le juge que si ses enfants refusaient de lui rendre visite, c'était à cause de l'influence de leur mère. Bref, non contents de réaffirmer l'autorité du père, les masculinistes en sont à faire valoir leur autorité sur la mère pour avoir accès aux enfants. Ils en arrivent même à se faire créditer leurs rapt d'enfants (10 000 par an au Canada) comme des signes d'affliction.

Il faudrait aussi que vous parliez un peu de tous ces cas d'inceste père-fille que tant d'hommes aimeraient voir dédramatisés et «déjudiciarisés». Il y a même des masculinistes pour parler d'«inceste positif», de «family sex», de tabou à transgresser... Pas un mot là-dessus dans votre Spécial hommes...



UNE MÈRE AUTONOME

1/ Dossier sur la garde partagée, de *Relais-femmes*, et *The Women's Advocate*, bulletin disponible à la Bibliothèque des sciences juridiques de l'UQAM, à Montréal.

2/ «Why children lack rights in custody cases», *The Gazette*, 5 nov. 83.

3/ Bulletin no 34 du Comité permanent de la justice et des questions juridiques, juin 85.



NDLR

L'article «Les hommes à poussette», dont il est ici question, ne se voulait pas une analyse des contraintes de la garde partagée, cette analyse ayant déjà paru dans LVR d'avril 1985 («La garde partagée: piège ou libération?»). Ce texte voulait simplement souligner le fait qu'il y a des hommes, de nos jours, qui s'occupent activement de leurs enfants. Même peu nombreux, ils existent et le Spécial hommes nous fournissait une occasion d'en parler. Ceci dit, les questions soulevées dans ce commentaire nous paraissant fort à propos, nous avons demandé l'avis professionnel d'une avocate que nous avions déjà consultée à ce sujet, Chantal Sauriol.

Tout en partageant certaines craintes de notre commentatrice, elle précise: «Au Canada, et surtout au Québec, les tribunaux sont très circonspects avant d'attribuer des droits de visite et de sortie extensifs à un parent non gardien. La requête en déchéance d'autorité parentale, tout particulièrement, sera accordée non seulement lorsqu'il y a violence et abus sexuels mais aussi lorsqu'un parent (très souvent le père) est indifférent à son enfant. Cette «déchéance» est prononcée assortie du changement de nom des enfants et d'une ordonnance de ne communiquer d'aucune manière avec la mère et les enfants.

La loi sur le divorce appliquée partout au Canada ne contient aucune disposition permettant à un juge «d'imposer systématiquement» une garde légale conjointe. De plus, la garde légale conjointe n'est jamais accordée à des parties qui ne s'entendent pas. Il est bien sûr souhaitable de demeurer vigilantes devant les lobbyistes masculinistes, mais il faut savoir qu'à l'heure actuelle, la très grande majorité des hommes ne sont pas intéressés à réclamer cette garde».

«Y a-t-il une catastrophe dans la salle?»

par Hélène Pedneault

**ou
Mieux vaut
tomber en
amour qu'en
désuétude**

Montréal, dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre 1985, 2 heures. Ma chère Évelyne, je viens de partir de chez toi, mais tu sais comment on est: on a toujours quelque chose à se dire, à rajouter. Eh bien! je t'annonce, à toi qui est restée bien au chaud, que c'est le déluge sur Montréal cette nuit. Tempête de pluie ici et probablement tempête de neige à Jonquière. Je n'ose qualifier le genre de tempête qui s'abattra sur le Québec tout entier demain soir vers 8 hres 30. Ne soyons pas scatologiques. Comme tu le dis si bien: restons élégantes en toute situation. Imagine le symbole: ce soir c'est le déluge, demain Noé arrivera, faisant du surfing sur sa mer rouge, et on sera submergées.

Les spécialistes n'avaient pas prévu le tremblement de terre de Mexico, ni l'éruption du volcan en Colombie, mais ce déluge-là a été dûment annoncé, préparé, proclamé. Tous les journaux, à court d'idées autant que les politiciens, lui ont déroulé le tapis rouge. La machine à remonter dans le temps vient d'être inventée au Québec, en 1985. Qu'est-ce qu'on est géniaux quand même les Québécois!... On la cherchait depuis des siècles dans les imaginaires de tous les pays du monde, et c'est nous qui l'inaugurerons demain soir, à travers la virilité sublime de la voix de Bernard Deroime. Et la Belle Époque recommencera. On va ressortir nos pancartes du placard (j'espère que tu ne les avais pas jetées, la température au Québec est si changeante...), on va redescendre dans la rue se geler les fesses et on va passer une partie de l'année en extinction de voix.

Ce qui me choque le plus, c'est qu'on va revivre tout ça exactement pour les mêmes raisons qu'entre 70 et 76. *Rewind* sur l'avortement, *rewind* sur la langue. On ne peut même pas exiger davantage comme on aurait pu le faire avec le PQ, ce nouveau parti fédéraliste qu'on a déjà connu et aimé du temps de sa jeunesse folle. Connerie pour connerie, on n'aurait quand même pas été obligées de repartir à zéro avec lui. Malgré tout. Non, mais image s'ils emprisonnent à nouveau les chefs syndicaux aux prochaines négociations: cette fois-ci ils vont être pognés avec Monique Simard à Tanguay. Ils ne savent pas ce qui les attend. Elle va leur faire regretter d'avoir tant tenu à prendre le pouvoir. Et ce pauvre Morgentaler. Alors qu'il serait temps de lui ériger une statue pour services rendus aux femmes du Québec, il va se retrou-



ver sans statut du tout. On se croirait en Ontario (ici, je sens un petit frisson d'horreur.).

On en sera quittes aussi pour sortir des boules à mythes le fameux *Speak white* de Michèle Lalonde. Imagine que j'avais lu ce poème sur les ondes de Radio-Canada à Chicoutimi en réponse au bill 63 (de triste mémoire) du triste sire dont je n'ose même pas écrire le nom de peur de le faire exister. On ne peut pas dire que j'étais une journaliste très objective. Comme tu peux le constater, je n'ai pas tellement changé, sauf que j'étais peut-être plus impétueuse à 20 ans que maintenant (Oui, oui, ça se peut. Imagine ce que c'était... infernal.). Prépare-toi ma vieille, il va falloir retrouver nos vingt ans d'urgence pour ne pas avoir à suivre un cours intensif chez Berlitz demain matin! C'est nous qui les proclamerons les mesures de guerre cette fois-ci...

À part ça, Zonzon m'a prédit que l'amour allait me tomber dessus incessamment (sinon bientôt, comme dirait Clémence). J'attends. Mon tarot était excellent à tous points de vue. Je n'ai pas osé lui demander de tirer le tarot du Québec puisque son avenir avait déjà été prédit par l'ensemble de la presse québécoise à travers ces nouveaux tarots que sont les sondages. Mais je vais te dire une chose, Évelyne: pour tomber en amour, moi, je dois me sentir parente avec l'autre quelque part. Alors, il est absolument impossible pour moi de tomber en amour avec le nouveau gouvernement. C'est ça le problème. On n'est pas parents et on ne le sera jamais. On n'est pas de la même lignée. J'ai toujours la fâcheuse impression qu'ils pourraient vendre le Québec pour un plat de *binnes*. Et même si l'autre gouvernement me faisait suer à maints égards, je pouvais toujours lui gueuler après, je me sentais

malgré tout du même bord. J'ai procédé de la même façon avec ma mère, jadis. C'est comme ça les familles. Et tu sais, entre Louise Harel et Monelle Saindon dans le comté de Maisonneuve, mon choix est vite fait. Et toi?

Il est 3 heures 15 déjà. Le déluge continue. Eh bien! je l'aurai connu de mon vivant. Vive l'histoire!... Je t'embrasse. Au moins *toi* tu sens bon. C'est encourageant.

HÉLÈNE

P.S.: J'en ai entendu une bonne aujourd'hui: il paraît que sous le nouveau gouvernement, *l'Autre* télévision deviendra *l'Ex-télévision*. Comique non? Je vais encore perdre ma job. Je veux quand même donner un bon point à tous les Québécoises qui auront élu ce gouvernement: ils et elles viennent en même temps de redonner vie à la gauche québécoise. Ce qui n'est pas rien en ces temps ambidextres... pardon: ambigus. ✖



À VOIR

OUVERTURE AVEC SUZANNE JACOB

À PARTIR DU 28 JANVIER 1986

Photo : Aline Lévesque



**THÉÂTRE
EXPÉRIMENTAL
DES FEMMES**

**5066, rue CLARK
(coin Laurier) MONTRÉAL
TÉL. : (514) 271-5381**

Allocations familiales

Autopsie d'une bataille perdue

En mai 1985, le gouvernement conservateur échouait dans sa tentative de désindexer les pensions des retraité-e-s. Le ministre de la Santé et du Bien-être, Jake Epp, n'avait pas eu le temps de déposer son projet de loi que tout l'âge d'or canadien s'était soulevé pour protester contre les coupures proposées¹. Et voilà qu'en septembre dernier, au beau milieu des scandales du thon et des banques de l'Ouest, le gouvernement fédéral revenait à la charge en déposant un projet de loi, le bill C-70, visant à désindexer partiellement les allocations familiales. Et cette fois, il réussissait, les groupes de femmes échouant à lui bloquer la voie.

Cette mesure, qui sera sans doute en vigueur lorsque vous lirez ces lignes, vise une économie de deux milliards de dollars d'ici 1990. Mais couper dans les allocations familiales c'est remettre en question l'universalité des programmes sociaux. C'est aussi remettre en question la seule reconnaissance officielle que reçoivent les femmes pour le soin et l'éducation des enfants. Et puis, deux tiers des Québécoises et la moitié des Canadiennes en sont bénéficiaires.

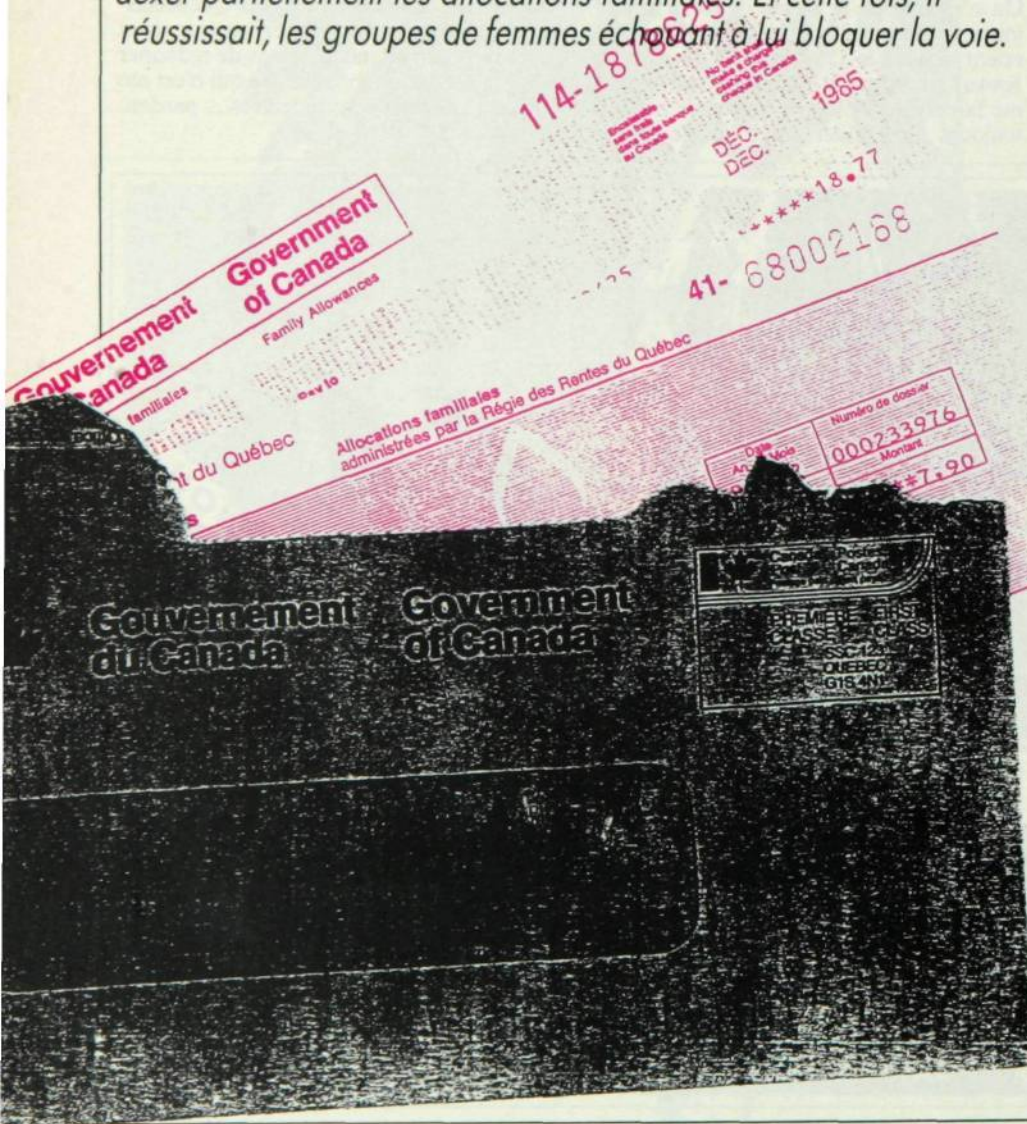
La voix des femmes a-t-elle été entendue? Il semblerait que non. Pourtant, près d'une centaine de groupes de femmes ont fait connaître leur désaccord. Conférences de presse, lettres, pétitions, toutes les stratégies y sont passées, y compris une manifestation sur la colline parlementaire. Que s'est-il passé ou plutôt, que ne s'est-il pas passé pour que les groupes de femmes échouent?

Il est évident que cette lutte s'est avérée plus difficile que celle contre la désindexation des pensions de vieillesse: l'État s'attaquait ici à un revenu d'appoint et non à un revenu principal. La cause étant moins «noble», elle risquait moins de susciter la sympathie spontanée du public. Il est également clair que le gouvernement conservateur, échaudé par sa défaite sur les pensions de vieillesse, n'était pas disposé à reculer une deuxième fois.

Enfin, les protestations officielles des femmes ont été lentes à venir: un été s'est écoulé entre la proposition contenue dans le budget Wilson et le dépôt du projet de loi. «Nous n'avons pas compris assez rapidement les détails de cette mesure et nous n'en avons pas fourni assez tôt une explication au public», explique Madeleine Parent, représentante québécoise du Comité canadien d'action sur le statut de la femme (mieux connu sous son sigle anglais, NAC). Pour Monique Bégin, ex-ministre de la Santé sous le gouvernement Trudeau, il s'agit là d'une erreur majeure: «Il aurait fallu contester la désindexation dès l'annonce du budget, avant que le projet de loi ne soit déposé.»

C'est, en effet, seulement à la fin septembre, soit quelques semaines avant le début des audiences publiques sur le projet de loi, que la Coalition québécoise contre la désindexation des allocations familiales a été formée par 80 groupes de femmes et organismes sociaux, dont notamment la FFQ, l'AFEAS, l'Union des familles, la Fédération des familles monoparentales, en plus des deux syndicats CSN et CEQ.

Le mouvement s'est tout de suite heurté à l'arrogance et à l'intransigeance du gouvernement. Représentant plus d'un million de femmes, la Coalition s'est pourtant



vu refuser une audition auprès du comité législatif chargé d'étudier le projet de loi. «Il a fallu faire des pieds et des mains pour qu'ils nous inscrivent sur la liste», raconte Elaine Massé, coordonnatrice de la Coalition. L'AFEAS, qui représente 35 000 femmes, a, quant à elle, vu sa représentativité mise en doute par les députés conservateurs du comité. Pourtant élu sous le signe de la concertation, le gouvernement n'a rien retenu des propositions faites par les 25 groupes de femmes qui se sont présentés en audiences publiques. «Le processus de consultation? Une vraie farce», poursuit Elaine Massé.

«D'abord, les députés conservateurs s'absentent régulièrement du comité et ceux qui sont là n'écoutent pas; je suis sûre que les mémoires qu'on leur présente prennent le bord des poubelles après les audiences», renchérit Liliane Blanc de la FFQ. Devant l'immobilisme des conservateurs, les groupes de femmes québécois, aidés des députés de l'opposition, n'en ont pas pour autant déposé les armes. Mais leur lutte n'a pas mobilisé les médias qui, débordés par les scandales gouvernementaux jaillissant de toutes parts, avaient des sujets bien plus «hot» ailleurs. Le projet de loi C-70 – tout comme le projet de loi sur la prostitution – est donc passé presque inaperçu dans les journaux. Ainsi «nous n'avons pas réussi à sensibiliser l'opinion publique», résume Lyse Brunet, responsable de la Coalition et coordonnatrice de l'R des femmes.

Manque de pression

De plus, la protestation ne s'est pas étendue en dehors du Québec. «Les groupes de femmes québécois ont fait un travail remarquable», concède Lucie Pépin, députée libérale. Mais elles étaient seules. Or, ce n'est pas suffisant pour faire bouger Ottawa. «Où étaient les autres féministes canadiennes?», demande Mme Pépin. Ont-elles eu peur de se faire couper leur budget? Sont-elles complices avec le gouvernement? On songe entre autres au Conseil consultatif canadien de la situation de la femme et au NAC, qui n'ont même pas cru important de dépêcher leur présidente sur les lieux de combat. Certes, ces organismes ont envoyé des communiqués de presse dénonçant le projet de loi et ont présenté des mémoires (deux maigres pages dans le cas du NAC). «Mais ces actes ne sont que des gestes de politesse, estime Mme Bégin, et le gouvernement le décrypte facilement: il s'agit d'une courtoisie élémentaire que les groupes doivent à leurs soeurs.»

«Ce silence des principaux groupes de pression de femmes est inquiétant», estime Mme Pépin, qui craint que le mouvement féministe québécois ne s'essouffle à défen-

dre seul les intérêts des femmes: «Ce n'est surtout pas le temps de se reposer, alors qu'une vague de droite déferle sur Ottawa». Pour Mme Bégin, l'échec des allocations familiales prouve que les féministes canadiennes ne semblent pas encore prêtes à reprendre les dossiers familiaux. Historiquement revendiquées par les organismes familiaux, les allocations familiales n'ont jamais vraiment intéressé les féministes qui, avec raison dit-elle, se sont longtemps senties écrasées par les rôles traditionnels féminins, dont l'élevage des enfants. Quoi qu'une telle attitude soit parfaitement compréhensible, de dire Mme Bégin; «C'est dommage, car elles auraient pu enfin remobiliser les femmes sur cette question».

Pour les groupes de femmes, l'affaire est peut-être aussi une question de priorité. «Le mouvement des femmes n'a pas comme seul dossier les allocations familiales; nous avons tellement de dossiers que nous ne savons plus où donner de la tête», explique Louise Colombe-Joly, présidente de l'AFEAS.

Le gouvernement a tout de suite senti que le dossier des allocations familiales n'avait pas «pris», qu'il n'avait jamais vraiment démarré, faute de mobilisation massive à travers le pays, croit Mme Bégin. Selon l'ex-ministre, «tout gouvernement bouge, sur n'importe quoi, en autant qu'il est convaincu que le public le veut. Si la pression en Chambre avait été soutenue et doublée d'actions continues auprès des médias, comme dans le cas des pensions de vieillesse, le gouvernement aurait plié», ajoute-t-elle.

L'un de ceux qui ont mené les retraités à la victoire en juin, Gilles Plamondon, estime qu'il faut être opportuniste avec les politiciens pour gagner une cause. «Les femmes sont réticentes à être associées de près aux partis politiques et à faire ce qu'on appelle du «magouillage politique», ce qui consiste à exercer des pressions de façon sournoise. Elles ont peur de se salir les mains», explique le coordonnateur de l'Association québécoise pour les droits des retraités.

Si ces propos risquent d'en choquer quelques-unes, ils n'ont pas moins trouvé écho chez quelques représentantes des groupes de femmes qui en sont à leur autocritique après cette bataille perdue des allocations familiales. «Nous sommes loin du pouvoir. Et nous réalisons maintenant l'importance d'exercer une pression soutenue sur le gouvernement, de jouer le jeu politique et de connaître les rouages internes du Parlement», commente Lyse Brunet. Elle fait remarquer qu'il s'agissait, pour plusieurs groupes québécois, de la première bataille politique menée au niveau fédéral: «Nous n'avons pas encore développé le réflexe du lobby et il nous manque un réseau de femmes réellement influent.»

Même son de cloche à la FFQ: Claire Bonenfant admet qu'il faut un lobby plus puissant à Ottawa. «Les femmes doivent investir le pouvoir politique, mais comment?», se demande-t-elle. Il faut de l'argent et des ressources pour aller se battre constamment là-bas. Selon Mme Bonenfant, le prochain défi pour les femmes sera de faire sentir la pression sociale et électorale qu'elles représentent pour le gouvernement. «Nous nous rendons bien compte, devant l'imperméabilité du gouvernement, que nous ne le menaçons pas».

Et, constat général chez tous les groupes de femmes, ce ne sont malheureusement pas les femmes élues qui les aident. «Ça nous donne une foutue claque de nous apercevoir que celles pour qui nous avons voté – parce qu'elles étaient des femmes et que cela changerait les choses – se retournent de bord une fois installées au pouvoir et refusent d'épouser la cause des femmes», lance Liliane Blanc.

En effet, pas une des dix-neuf députées conservatrices à Ottawa n'a condamné la désindexation des allocations familiales, sous prétexte de ne pas vouloir, pour reprendre l'expression de l'une d'entre elles, être «ghettoisées». Claire Bonenfant aurait donc raison: le succès de nos luttes dépendra aussi, de plus en plus, des femmes au pouvoir prêtes à nous écouter.

SUZANNE DANSEREAU

1/ Voir LVR, septembre 1985: «Une stratégie à retenir».

SERVICE PERSONNALISÉ



ELLES-TOILES
Vêtements Création Chapeaux

3971 St-Denis, Montréal

Solde. 20 à 50%

**NOUVELLE COLLECTION
POUR HOMME**

Amérindiennes

La longue chasse au statut

Le 28 juin dernier, entrait en vigueur la version amendée de la Loi sur les Indiens, revue et corrigée par le ministre des Affaires indiennes David Crombie.

Cet amendement à une loi vieille de 120 ans veut corriger la discrimination à l'égard des Amérindiennes qui, jusqu'à maintenant, perdaient leur statut en épousant un Blanc¹. Mais la réforme, qui touche plus de 20 000 Canadiennes (2 800 Québécoises), est loin de plaire aux femmes amérindiennes d'abord, à certains chefs de bandes ensuite. Louise Larose en a discuté avec Bibiane Courtois, présidente de l'Association des femmes autochtones du Québec, elle-même originaire de Pointe-Bleue, au Lac Saint-Jean.



LA VIE EN ROSE: *Vous dites que l'amendement à l'article 12(1)B de la Loi sur les Indiens maintient la discrimination à l'égard des femmes. Comment?*

BIBIANE COURTOIS: Tout en redonnant aux femmes le statut d'Indienne qu'elles avaient avant de marier un non-Indien, la loi demeure discriminatoire puisqu'elle les empêche de le transmettre. Un exemple concret: mon frère est marié à une non-Indienne, mais je suis mariée à un non-Indien. Ses enfants sont reconnus par la loi et font partie de la bande. Les miens, même s'ils sont maintenant «statués», ne peuvent toujours pas participer aux affaires de la bande, hériter de biens ou propriétés, ou voter, c'est-à-dire prendre part aux dé-

cisions. Et puis, ils ont le droit de résider dans la réserve aussi longtemps qu'ils seront sous ma responsabilité; dès qu'ils deviendront «indépendants», on les forcera peut-être à quitter la réserve. Cela dépendra des critères d'admissibilité de la bande, puisque la loi prévoit que d'ici deux ans, chacune des 39 bandes du Québec devra déterminer son propre code de citoyenneté.

De plus, si mes enfants marient des non-Indien-ne-s, la transmission du statut s'arrêtera là; il n'y aura plus d'Indiens dans la famille! N'ayant plus 50 % de sang indien dans les veines, mes petits-enfants n'auront plus droit au statut. C'est le critère de «demi-sang» arbitrairement imposé par la

nouvelle loi. Avant, il s'appliquait seulement aux femmes; maintenant que les hommes sont touchés, le nombre total des Indien-ne-s diminuera dramatiquement. Pourtant, les communautés ont peu réagi à cela...

En divisant ainsi les familles, en menaçant nos enfants d'expulsion, en décrétant qui peut être considéré de sang indien ou non, le gouvernement canadien ne fait que perpétuer la politique de toujours: diviser les autochtones pour mieux les éliminer. Un bon Indien est un Indien mort, ça n'a pas tellement changé.

LVR: *Pourtant, les chefs de bandes contestent l'amendement pour d'autres raisons: ils*

craignent que le retour en masse des femmes, ainsi que de leurs conjoints et enfants, draine les ressources de la réserve. Qu'en pensez-vous?

BC: Cette opposition est surtout le fait de huit ou neuf bandes d'Alberta, qui détiennent 91 % du pouvoir financier de toutes les bandes canadiennes. Ces Indiens ont du pétrole, ils sont très riches: ce sont presque des Arabes amérindiens! Ils ont même investi à l'extérieur des réserves, dans des fiducies et des trusts. Effectivement, le retour des femmes pourrait faire doubler leur population et remettre en question les décisions financières déjà prises.

Mais il y a 532 autres bandes à travers le pays, qui ne possèdent pas autant de richesses. Leurs craintes, au Québec entre autres, sont liées plutôt à la culture et au partage de ressources déjà limitées. Ces femmes-là ne risquent-elles pas de méconnaître les habitudes culturelles de la bande?, dit-on. Et où les logera-t-on?

Personnellement, je pense que ces arguments servent surtout à effrayer les gens. D'abord, de toutes les femmes qui ont quitté les réserves, il n'y en aura pas plus de 40 % à vouloir y retourner. Et elles le feront justement pour conserver ou réapprendre leur culture. Vous savez, il y a beaucoup de paternalisme dans l'attitude des chefs de bandes. À force d'être soumis aux règles du gouvernement canadien et d'appliquer sa loi depuis 110 à 120 ans, ils ont fini par être contaminés.

C'est vrai, nous nous sommes souvent retrouvées coincées entre les chefs de bandes et le gouvernement. Mais depuis deux ans, depuis que nous sommes à leurs côtés pour négocier avec l'État, nous nous sentons moins isolées. La revendication pour l'autonomie des autochtones nous a rapprochées des hommes en nous forçant à travailler avec eux. Cette collaboration nous a aussi donné plus de crédibilité; les femmes ont pris beaucoup plus de place depuis 1983, et elles ont l'intention de continuer. Ceci dit, nous avons toujours deux batailles à mener de front: pour l'autonomie indienne et pour notre reconnaissance totale comme indiennes.

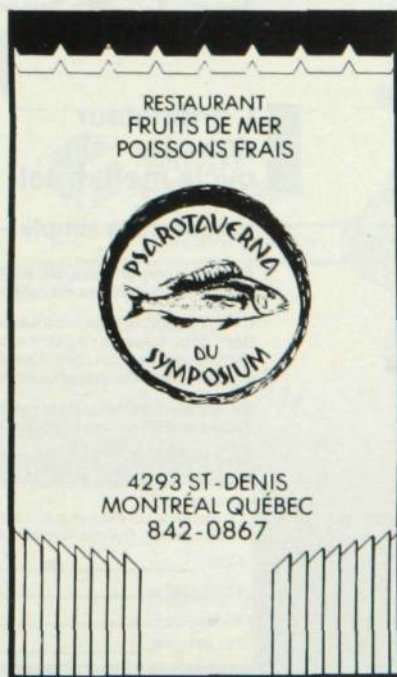
LVR: Y a-t-il actuellement des femmes cheffes de bandes au Canada ou au Québec, ou est-ce utopique?

BC: Je sais qu'il y a une femme cheffe de bande au Manitoba ou en Alberta... même si les Québécoises me semblent plus politisées que leurs voisines. Par exemple, aux dernières élections dans un village montagnais de la Côte nord, douze femmes se sont présentées aux postes de conseillères et huit ont été élues. Pour un chef, ça doit être très fatigant de se retrouver avec autant de femmes autour de la table! Leur lutte sera longue mais les femmes commencent au moins à se rendre compte que rien ne changera si elles ne sont pas là où se prennent les décisions.

LVR: Dans un éventuel gouvernement autonome indien, les femmes seront-elles aux lieux de décision?

BC: Je crains un peu que les hommes prennent tout le pouvoir de ce futur gouvernement indien. Les femmes doivent se politiser, voter, influencer sur les décisions. Elles s'y intéressent encore peu, parce qu'elles sont peu informées. Et le problème de la langue est très important: l'Assemblée des Premières nations, par exemple, travaille en anglais, sans traduction pour les Indien-ne-s (francophones) du Québec. Il reste aussi à convaincre les hommes indiens de ne pas faire de ce gouvernement un autre ministère des Affaires indiennes.

Actuellement, nous mettons 99,9 % de notre énergie à résoudre le problème de la Loi des Indiens, mais il y a tant d'autres urgences! La santé en est une, particulièrement pour les femmes. Traditionnellement, les femmes indiennes ont toujours accouché dans leur milieu, avec l'aide d'une sage-femme qui transmettait son savoir à une autre femme du village en se retirant. Aujourd'hui, on prend les femmes avec leurs valises, et on les amène pour un mois dans un hôpital à 75 milles en leur disant: «Là, il faut que tu attendes bien sagement ici, que ton oeuf soit sorti, et lorsqu'il sera sorti on te ramènera chez vous avec ton oeuf...» C'est manquer de respect pour un mode de vie qui, de plus, fonctionnait très bien. On nous dit que c'est plus hygiénique et surtout que le taux de mortalité infantile diminuera d'autant. En fait, il ne diminue pas, à cause d'un tas d'autres problèmes: alcoolisme, insalubrité des logements, violence à l'intérieur des communautés.



Les femmes ne sont pas capables de se prendre en main, car elles n'ont pas les moyens de s'organiser. Alors on essaie, à l'Association, de leur donner des outils. Par exemple, dans certains milieux, les gens ont créé des comités de santé chargés d'identifier les problèmes et de les résoudre. Cela suppose que les gens concernés aient la volonté de changer la situation, soient conscientisés. Il faut ensuite développer nos propres solutions plutôt que d'aller chercher des consultants au ministère de la Santé ou ailleurs, des spécialistes non autochtones qui arriveraient avec leurs statistiques. Il faut, entre autres, rapatrier les sages-femmes, pour que l'accouchement se déroule selon nos valeurs à nous.

LVR: En tant qu'Américienne, comment vous situez-vous par rapport aux luttes féministes des 15 dernières années?

BC: Je ne me sens pas à l'extérieur de ces luttes. Toutes les revendications mises de l'avant me concernent toujours un peu. Par contre, je sais que les femmes indiennes en général ne sont pas rendues là, à revendiquer par exemple l'avortement et la contraception. Elles en sont encore à revendiquer le droit d'exister.

LVR: Recouvrir votre statut d'Indienne, qu'est-ce que ça change dans votre vie?

BC: J'aurai enfin le droit de parler, de participer aux décisions qui impliquent l'avenir des autochtones. Comme la nouvelle loi prévoit que chaque bande établira son propre code de citoyenneté, il est important que j'aie le droit de vote à ce moment-là, pour que mes enfants ne vivent pas la discrimination que j'ai connue. Et puis, comme infirmière, je pourrai travailler dans mon propre milieu. Cela m'était interdit auparavant. Enfin, après 15 ans d'exclusion et sans forcément aller me réinstaller à Pointe-Bleue, je pourrai proclamer que je suis une Indienne à part entière.

LOUISE LAROSE

1/ Voir LVR, février 1985. «Les Amérindiennes protestent».

Indien-ne avec statut se dit d'une personne reconnue comme telle en vertu de la Loi fédérale sur les Indiens et enregistrée sur les listes de recensement des Indien-ne-s. Ce statut implique certains droits, dont celui de vivre dans les réserves, et certaines restrictions. Entre 1869 et 1951, les femmes étaient exclues des conseils de bandes. Actuellement, elles ont encore des problèmes avec les héritages et la propriété des maisons.

Lorsqu'un Indien «s'émancipait» (renonçait à son statut) pour diverses raisons (voter au fédéral, exercer une profession libérale, entrer dans l'armée ou simplement... dans un bar!), sa femme et ses enfants perdaient automatiquement leur statut d'Indien-ne et leur droit de résider dans la réserve.



Une femme contre Marcos

Corazon Aquino est la veuve de Benigno Aquino, assassiné en août 1983 alors qu'il revenait à Manille après un exil de trois ans aux États-Unis. Celui qu'on appelait affectueusement «Ninoy» est rapidement devenu le symbole de la lutte au régime de Ferdinand Marcos, qui sévit depuis plus de 20 ans dans ce pays du Sud-est asiatique¹.

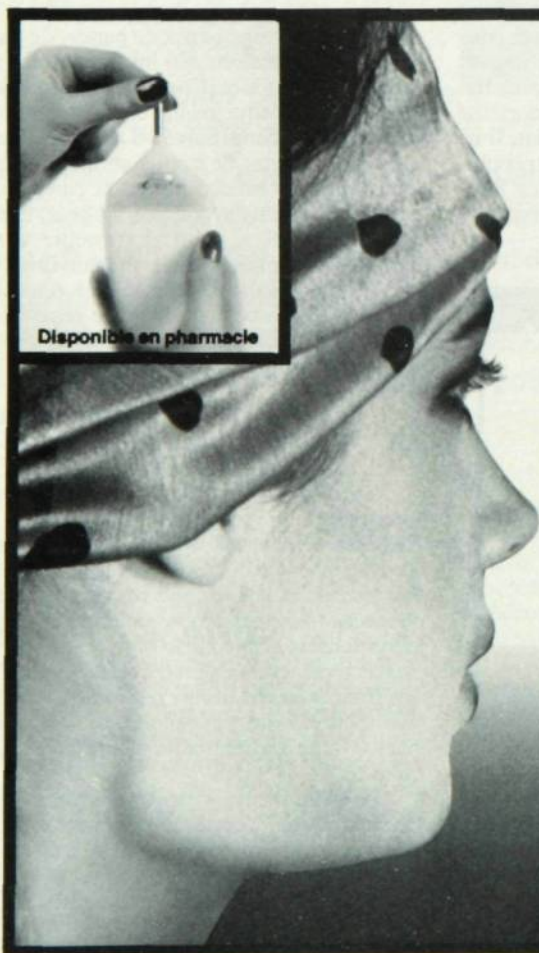
Mais depuis l'annonce d'élections présidentielles anticipées, le 7 février prochain, c'est de Cory Aquino dont tout le monde parle aujourd'hui aux Philippines. Après avoir récolté 1 200 000 signatures en faveur de sa candidature, cette femme de 52 ans a relevé l'énorme défi de battre Marcos. Non pas que le dictateur ait la cote d'amour, loin de là, mais toutes les élections tenues aux Philippines depuis la proclamation de la loi martiale, en 1972, ont été truquées de façon flagrante en faveur du parti de Marcos, le KBL. C'est d'ailleurs pourquoi le mouvement populaire, qui n'a cessé de prendre de l'ampleur depuis la mort d'Aquino, a massivement boycotté les élections législatives d'il y a deux ans.

Pourquoi des élections «surprise» maintenant, alors que la constitution ne les prévoyait qu'en 1987? En perte de crédibilité

galopante face à ses électrices-teurs, mais surtout face à son principal bailleur de fonds, le gouvernement américain, Ferdinand Marcos, 68 ans, a terriblement besoin de légitimer son exercice du pouvoir. Les rumeurs d'une santé chancelante et plus récemment, l'acquiescement du général Ver, présumé assassin de Benigno Aquino, ont achevé de discréditer Marcos aux yeux des Américains.

L'administration Reagan est patiente: pour elle, les élections auront l'effet d'empêcher ou de retarder la prise du pouvoir par des forces révolutionnaires aux Philippines, quels que soient leur déroulement ou leurs résultats. Les membres de l'opposition dite «légale», dont maintenant Cory Aquino, y voient aussi «une dernière chance pour la démocratie». Enfin, nombreuses sont les Philippines et les Philippines qui, tout en sympathisant avec la guérilla communiste, aimeraient autant voir un changement de régime sans effusion de sang.

Cory Aquino a-t-elle des chances d'incarner ce changement? Elle en avait clairement très peu sans l'appui de Salvador «Doy» Laurel, 57 ans, chef du plus important parti d'opposition, l'Organisation démocratique et socialiste unifiée (UNIDO). Or, après maintes hésitations et au moins



Disponible en pharmacie

une nouvelle conscience

BIOSELF[®] 110

L'ordinateur de votre cycle menstruel

L'alternative simple - naturelle

Par son concept exclusif, BIOSELF 110, redonne confiance aux méthodes naturelles du calendrier et des températures.

Chaque jour, le micro-ordinateur BIOSELF 110 emmagasine et tient pour vous, le registre exact des données de votre cycle menstruel. De plus, ces données peuvent être retransmises au moyen d'une imprimante, si nécessaire.

Un témoin lumineux fiable et facile à lire vous indique instantanément vos journées fertiles et non fertiles.

Avec BIOSELF 110, finis les calculs, finis les erreurs, fini le doute.

Veuillez s.v.p.

☐ demandez un dossier gratuit à BIOSELF CANADA INC., 1101 ave. Victoria St-Lambert, Québec, Canada J4R 1P8 (514) 465-9010

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

C.P. _____

TÉLÉPHONE _____

B

un désistement, Laurel annonçait, mi-décembre, qu'il se ralliait à Mme Aquino et qu'ils lutteraient ensemble, elle comme candidate présidentielle, lui comme vice-président, sous la bannière de l'UNIDO².

Laurel ayant déjà été député du parti de Marcos en 1978, il a une image beaucoup moins pure et surtout, moins mobilisatrice, que sa coéquipière. Ceci dit, Corazon Aquino n'est pas un ange tombé du ciel, de l'avis des groupes politiques les plus radicaux aux Philippines. Fidèle aux positions prônées par son mari, elle est favorable à la «réconciliation nationale» (qui impliquerait forcément plusieurs compromis entre les forces de droite et de gauche), et plutôt pro-américaine. Mme Aquino, surtout associée à un conservateur comme Laurel, pourrait être un choix agréable aux Américains. C'est un danger, une bonne part des Philippin-e-s craignant la domination américaine presque autant que la dictature de Marcos.

De passage à Montréal à la mi-novembre, le secrétaire général du premier syndicat philippin de gauche, le KMU, Bob Ortaliz, est resté vague sur la stratégie électorale que devront adopter les factions plus radicales. Il est assez clair que Cory Aquino n'est pas leur coureuse. Décideront-elles carrément de boycotter ces élections, ou seront-elles tentées aussi de courir la «dernière» chance?

Quoiqu'il en soit, les Philippines s'apprêtent à prendre un virage. Un peu plus radical si Marcos est réélu. Un peu plus modéré si le tandem Aquino-Laurel l'emporte. À surveiller, le 7 février.

FRANCINE PELLETIER

1/ Voir LVR, octobre 1984, «Les tribulations d'une Québécoise aux Philippines», Francine Pelletier.

2/ À moins que les choses ne changent encore entre la mi-décembre et le mois de février? Marcos reportant les élections, ou l'opposition se divisant à nouveau?

LVR enfin couronnée!



Ariane Émond et Francine Pelletier lors de la remise du prix à Toronto.

C'était un lundi soir à Toronto. Une ville que, en bonnes Montréalaises, nous boudons un peu. Nous étions à l'hôtel Sheraton Center, ainsi que 250 autres personnes, toutes bien habillées, pour la 11^e remise annuelle des prix aux médias décernés par la Ligue pour les droits de la personne de B'nai Brith du Canada.

Nous connaissons peu B'nai Brith, nous ne risquons plus de l'oublier. Car ce 9 décembre, «le plus vieil et le plus important organisme philanthropique juif dans le monde» décernait le premier prix, pour la presse écrite, à *La Vie en rose*! En compétition dans la même catégorie, la section Life du quotidien Toronto Sun et le maga-

zine Saturday Night qui, avec ses 98 ans, fait figure de véritable institution au Canada. Tous deux recevaient une mention honorable.

Comment expliquer qu'autant d'honneur (sinon d'argent!) nous soit soudainement attribué? «Le féminisme défend mieux que bien d'autres les droits et libertés», a répondu le (charmant) jeune homme qui nous a tendu le prix. Contrairement aux autres médias cités ce soir-là, ce n'est pas un article en particulier, paru au cours de la dernière année, qui nous méritait le prix, mais plutôt l'ensemble du magazine, notamment notre rubrique Actualité féministe, des articles sur la violence des vidéo clips (Diane Poitras), l'action positive au CN (Lise Moisan), les sages-femmes (Isabelle Brabant), les femmes handicapées (Gloria Escomel, Josette Giguère, Anne-Marie Alonzo), les vendeuses à commission (Brigitte Gauvreau), les Amérindiennes (Francine Pelletier), le harcèlement des adolescentes (Colette Beauchamp).

Autant cela fait du bien d'être reconnues, autant ce n'est pas un hasard que le premier prix jamais attribué à *La Vie en rose* nous vienne du B'nai Brith. Tout en luttant particulièrement contre l'antisémitisme et le racisme, cet organisme est en train d'élargir ses perspectives. Mentionnons que lors de la remise des prix, Radio-Canada Côte-Nord recevait une mention honorable pour son travail auprès des populations amérindiennes, ainsi qu'une radio de Winnipeg, pour un programme sur les homosexuel-le-s. Le slogan du B'nai Brith, «People serving people», n'a jamais été aussi significatif.

Alors, merci au B'nai Brith et... «Vive les femmes libres!», comme nous l'avons dit ce soir-là.

FRANCINE PELLETIER

**SE
CHANTER**

à cœur et corps ouverts

COURS PRIVÉS ET DE GROUPE

atelier

**EXPRESSION
EN CHANSON**

CLAUDE GAUTHIER

721-9432

**TRUST
GÉNÉRAL**

Le maître courtier

Place d'Anjou
7355, rue St-Zotique
Anjou (Québec)
H1M 3A5
Bur. 353-9942
Res. 525-5397

Danièle Méthot
Représentant immobilier

L'avortement sous Bourassa

Sainte-Thérèse, priez pour nous!



Mai 1985: quatre partisans Pro-Vie se font élire au conseil d'administration du CLSC Sainte-Thérèse, au nord de Montréal. Cinq mois plus tard, le 22 octobre, le service d'avortement de Sainte-Thérèse ferme ses portes. Geste isolé ou début d'un temps nouveau?

par Lynda Baril

Gilles Charron est l'un des nouveaux élus du CA. Début novembre, devant micros et caméras, il clame à qui veut bien l'entendre que les dix autres CLSC de la province qui pratiquent «illégalement» des interruptions de grossesses n'ont qu'à bien se tenir. Les défenseurs du «respect de la vie» sont décidés à mâter et même à poursuivre en justice tous les petits malins et les effrontés qui ne respectent pas la loi.

Beaucoup d'éclat. Du jour au lendemain, l'avortement revient sous les feux de l'actualité. Et en pleine campagne électorale. Forcé-e-s de prendre position, les politicien-ne-s patinent, tournent, hésitent et manient avec brio l'art de ne rien dire. Rien de précis, en tout cas. Les Chevette, Denis et Johnson n'ont rien à offrir qu'une série de réponses ambiguës et de déclarations éthérées.

En face, Louise Robic, ex-présidente du Parti libéral et candidate, affirme publiquement que «l'avortement n'est pas un moyen de contraception mais un recours ultime.» (Comme si nous ne le savions pas!) Pourtant bien intentionnée, elle poursuit: «Le gouvernement libéral ne reviendra pas en arrière. Le Dr Morgentaler peut dormir en paix. Nous ne le poursuivrons pas, ni lui, ni les autres médecins qui pratiquent des avortements dans les CLSC et les cliniques privées.» Position officielle du parti? «Absolument», répond l'ex-pré-

sidente. Pas plus tard que le lendemain, son chef Robert Bourassa la remet à sa place: «Mme Robic exprimait son opinion comme candidate libérale.» Et vlan! Du même souffle, M. Bourassa, aussi bon sinon meilleur patineur que tous les autres, réitère qu'il ne peut se substituer au Procureur général responsable de l'application de la loi (Comme si ce n'était pas d'abord une question politique!), qu'il est trop tôt pour se prononcer et qu'il verra en temps et lieu à «appliquer la loi de la façon la plus humaine possible».

Six mois plus tôt, le même Bourassa, dans une entrevue à la Presse canadienne, a pourtant déclaré que, s'il est élu, la politique de son parti sera conforme à celle des années 70.

Ces années-là, sous le régime libéral, le Dr Henry Morgentaler a été poursuivi à trois reprises. Et acquitté à trois reprises, même s'il contreviait ouvertement à la loi fédérale de 1969, plus précisément à l'article 251 du Code criminel canadien. Cet article, rappelons-le, veut toujours qu'un avortement soit légal à la seule condition qu'il soit effectué dans un centre hospitalier accrédité, avec l'assentiment d'un comité thérapeutique. Or, ces comités ne peuvent légalement acquiescer à une demande que si la grossesse met en danger la santé ou la vie de la femme enceinte.

Maintenant que M. Bourassa est de retour au pouvoir, que doit-on penser? Doit-on se contenter de ses évasives déclarations électorales? Ou peut-on croire qu'il résiste-

ra aux pressions d'un mouvement Pro-Vie de plus en plus présent et de mieux en mieux organisé? Un mouvement qui, sans l'ombre d'un doute, n'est pas près d'avorter.

Muscles pour un Québec fort

Il y a un an et demi, la *Coalition pour la vie/Québec* n'existait pas. Elle a maintenant des représentant-e-s dans toutes les régions de la province, de Hull à Chicoutimi, de Saint-Georges de Beauce à Shawinigan, en passant par Rouyn-Noranda, Valleyfield et Québec. Appuyée moralement, si ce n'est financièrement, par les Chevaliers de Colomb, les Filles d'Isabelle, le Cercle des fermières, les organismes diocésains et les communautés religieuses, la Coalition vise comme principal objectif le respect de la loi fédérale sur l'avortement.

Tandis que la *Coalition nationale pour le respect de la vie humaine* fait du lobbying au parlement d'Ottawa, sa branche provinciale, elle, fait des pressions auprès des politicien-ne-s québécois-es. Lors de la campagne électorale de novembre, elle a manœuvré dans tous les comtés pour déterminer lequel-le-s des candidats et candidates étaient pour ou contre le respect de l'article 251. Bref, pour ou contre l'avortement. Le groupe présentera sous peu au gouvernement, si ce n'est déjà fait, une pétition le sommant «d'exiger la fermeture des cliniques illégales».

Combien de Québécois-es la Coalition rassemble-t-elle? La présidente du mouve-

ment, Lucille Lavoie-Gordon, une infirmière de profession, ignore le nombre exact des membres. Mais elle affirme avoir rencontré plus de 6 000 personnes depuis le début d'une tournée, au mois de mai, qui l'a menée aux quatre coins de la province. «Un Québec français fort, dit-elle, ne se bâtit pas à coup de 20 000 avortements par année. Nous avons le droit de vivre dans la légalité et pour cela nous sommes prêt-e-s à prendre les grands moyens.»

Respect de la vie/Mouvement d'éducation et Montreal Pro-Life sont tous deux, l'un pour les francophones et l'autre pour les anglophones, des groupes «éducatifs». Bardés de documentation (souvent sanguinolente) et de matériel audiovisuel, ils se promènent par les collèges, les universités et les associations en tous genres, pour dénoncer l'avortement.

Una Hopkins, présidente de *Montreal Pro-Life*, n'hésite pas à dire que le mouvement Pro-Vie est en train de se faire les muscles. «Il est mieux organisé, affirme-t-elle, et de plus en plus actif. Beaucoup plus qu'il y a un an ou deux et presque autant qu'au Canada anglais.» Exagère-t-elle, Mme Hopkins? Peut-être mais ce n'est pas une comparaison réjouissante.

On estime à 280 le nombre de groupes et de sous-groupes Pro-Vie au Canada. En 1982, l'un des regroupements nationaux, *Campaign Life*, rejoignait par lettres, chaque trimestre, 1 350 supporters. Quatre ans plus tard, la *Campaign pour la vie* correspond maintenant, mensuellement, avec plus de 30 000 sympathisant-e-s! En août dernier, dans un communiqué adressé à ses membres, elle les invitait à écrire à Brian Mulroney pour que le Secrétariat d'État cesse de financer les groupes de femmes comme il le fait, par le biais du programme Promotion de la femme: «Tous ces groupes pro-avortement et anti-famille (...) utilisent l'argent des contribuables pour changer nos institutions sociales (...) et ce, au détriment des *Real Women*, qui ne reçoivent rien.¹»

Le mouvement Pro-Vie est donc loin d'être faible. Il parle, il marche, il agit, il pousse. Et aux bons endroits. Cela faisait dire à la ministre de l'Emploi et de l'Immigration, Flora McDonald, le 14 novembre, devant l'*America's Society* de New York: «De sérieuses menaces planent sur le mouvement féministe au Canada. Le droit d'avoir ou non un enfant est contesté. Les fondamentalistes estiment que les femmes n'ont aucune maturité morale et que leur véritable rôle consiste à s'occuper du foyer, asservies à l'autorité masculine.»

Malgré les menaces qui pèsent sur lui, «le mouvement féministe n'est pas très bien organisé», pense le Dr Morgentaler. «Le lobby anti-avortement est farouche... et bien financé. Tandis que les partisan-e-s du libre choix pensent que c'est déjà acquis.²»

Là-dessus, les opinions varient. Luce Harnois, coordonnatrice à la Fédération du Québec pour le planning des naissances (FQPN), est convaincue que les appuis au mouvement *Pro-Choix* (regroupement des

gens luttant pour l'avortement sur demande) ont quintuplé depuis les dix dernières années. «Mais, évidemment, les acquis sont encore fragiles.» Et Mme Harnois raconte l'histoire récente d'une femme que les médecins de l'hôpital Royal Victoria ont refusé d'avorter et qui s'est vu référer à une clinique privée où on lui demandait 800 \$.

Les cliniques privées, les quelque 21 centres hospitaliers, les dix CLSC et les quatre centres de santé pour femmes où se pratiquent des avortements au Québec sont pour la plupart regroupés dans les grandes villes. Les femmes des régions rurales et périphériques n'ont quasi aucune ressource. Les adolescentes, encore mal renseignées sur la contraception, sont approximativement 50 000 chaque année à devenir enceintes au Canada³. Les critères des comités thérapeutiques sont bien souvent arbitraires. Alors qu'à la fin des années 70, sept hôpitaux montréalais offraient des services d'avortement tardif (au-delà de 14 semaines de grossesse), il n'y a plus maintenant que l'hôpital Sainte-Justine à le faire.

La relève des médecins qui acceptent de pratiquer l'intervention semble peu assurée. D'autre part, l'*Association des médecins pour la vie*, farouchement anti-avortement, regroupe le quart des omnipraticien-ne-s de la province. Elle travaille dur, entre autres, à sensibiliser les jeunes finissant-e-s à sa cause.

À Sainte-Thérèse, les militant-e-s Pro-Vie se sont levé-e-s de bonne heure pour faire élire les leurs au conseil d'administration⁴. Ils et elles ont sollicité parents et ami-e-s, utilisé le journal local et les feuillets paroissiaux, fait le tour des centres d'accueil et des églises, offert un service de transport à ceux et celles qui désiraient voter en faveur du «respect de la vie». C'est-à-dire pour la fermeture d'un service qui, dans les faits, pratiquait très peu d'avortements: six demandes sur 47 en 1983 (seul chiffre disponible), les autres requêtes ayant toutes été référées à l'hôpital de Saint-Eustache.

La droite souffle

«L'affaire Sainte-Thérèse» se reproduira-t-elle ailleurs? Jacques Wilkins, président par intérim de la Fédération des CLSC du Québec, pense que non. «Il n'y a pas lieu de s'alarmer. Aucune menace du genre ne pèse sur les dix autres CLSC offrant actuellement des services d'interruption de grossesse. C'est un geste isolé. Quant aux menaces de poursuites, les Pro-Vie disent la même chose depuis cinq ans.⁵»

Les mêmes menaces ne troublent pas non plus Mme Harnois de la FQPN: «Elles paraissent plus effrayantes qu'elles ne le sont en réalité.» Si Mme Harnois se dit tout de même inquiète de la montée de Pro-Vie au Québec, elle l'est tout autant des «coupures budgétaires continues, du non-financement des centres de santé des femmes et de la non-reconnaissance de l'avortement comme un service essentiel.»

Quel est au fait l'avis de la population en

général, alors que le vent souffle à droite un peu partout en Amérique du Nord (Oui, la formule est éculée. Mais vraie.)?

Une certaine rumeur, qui plaît aux féministes, veut que les Québécois-es soient favorables au libre choix de l'avortement à 80 %. Or, lorsqu'on fouille l'étude d'où provient cette rumeur (effectuée en avril 1978 par le ministère des Affaires sociales du Québec), on découvre que moins du tiers de ce pourcentage est en faveur de l'avortement sur demande. Les autres répondant-e-s ne l'approuvent qu'à certaines conditions.

Selon un sondage CROP/*Globe and Mail* plus récent (mai 1985), 53 % des Canadien-ne-s seulement sont en accord avec l'énoncé «Toute femme désireuse d'être avortée devrait pouvoir l'être.» Les Québécois-es sont-ils plus ouvert-e-s d'esprit? Au même pourcentage que la moyenne canadienne, ils et elles le sont moins que les gens de Colombie-Britannique (59 %), mais quand même plus que la population des provinces atlantiques (41 %).

Apparemment, les Américain-e-s sont encore plus «réceptifs-ves» que nous. En 1982, 61 % d'entre eux acquiesçaient exactement au même énoncé. Pourtant, le président Reagan demandait l'été dernier à la Cour suprême de réviser la loi qui, depuis 1973, permet aux Américaines d'avorter librement.

Que se passera-t-il ici? Depuis déjà quelques années, les mandarins du pouvoir causent de plus en plus de dénatalité, et brandissent la menace d'une société vieillissante à brève échéance. Un pas de plus, et on nous entretiendra bientôt des bienfaits d'une politique nataliste.

Combien voulez-vous parier que, le moment venu, il ne sera pas bien vu de s'affirmer pro-avortement? Et que, dans leur propension à nous encourager à la maternité, les politiciens oublieront de mettre sur pied un vrai réseau universel de garderies? Qu'ils ne favoriseront pas très chaudement le maintien des femmes sur le marché du travail? Qu'ils mettront, par exemple, la pédale douce sur l'action positive et le «salaire égal à travail d'égale valeur»?

Ah! Sainte-Thérèse, priez pour nous! 

Lynda Baril est journaliste pigiste.

1/ Les *Real Women* (ou Vraies femmes), qui se disent 20 000 au Canada, ne semblent pas encore très présentes au Québec. Ce sont pour la plupart des mères de familles, qui s'objectent à l'avortement, au divorce, aux garderies, au salaire égal pour un travail d'égale valeur, à la présence des femmes dans l'armée, à la reconnaissance des droits des homosexuels... (Hélas!... pour elles: le droit de vote est déjà entré dans les mœurs.)

2/ Voir *LVR*, mars 1985.

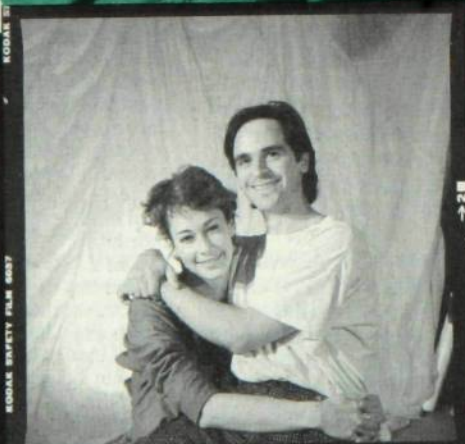
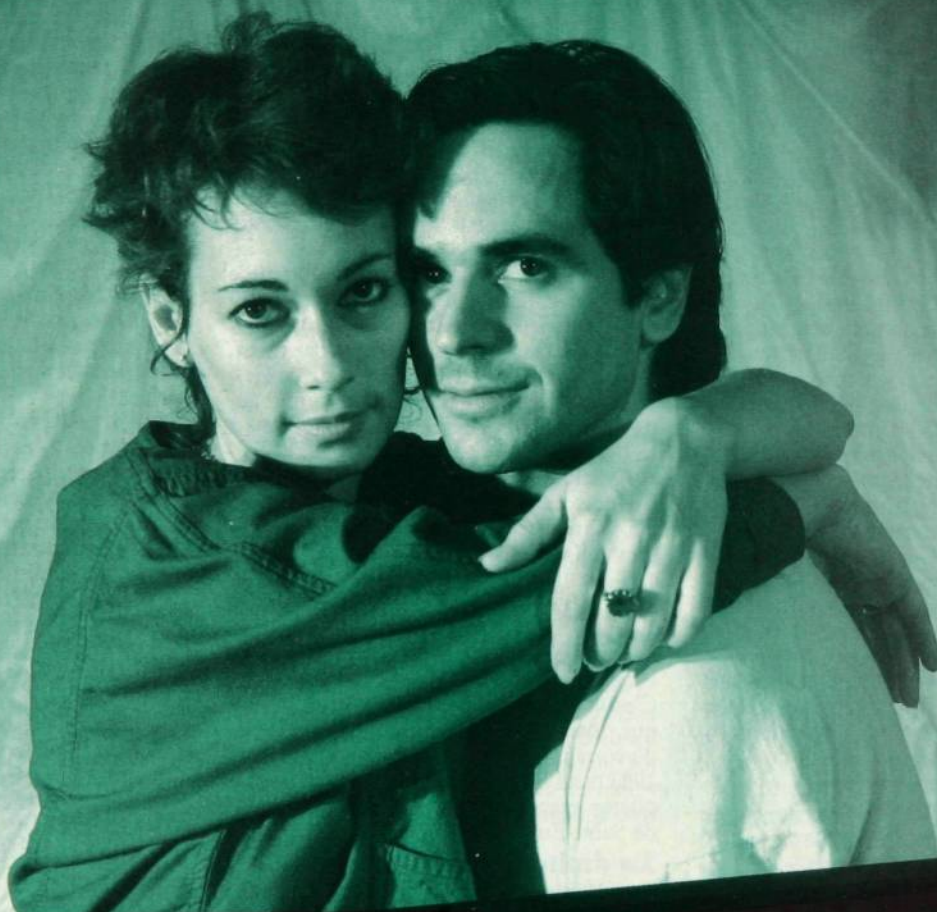
3/ Données de l'Association canadienne pour le droit à l'avortement.

4/ Les Pro-Choix ne sont pas des lève-tard non plus. Une *Coalition pour le droit à l'avortement* est en train de se former au Québec. Tél.: (514) 598-2109.

5/ Cette fois-ci, Gilles Charron, de Sainte-Thérèse, a demandé au Conseil d'État des Chevaliers de Colomb de financer le coût des poursuites judiciaires. Début décembre, le Conseil n'avait pas encore répondu à la demande.

KODAK SAFETY FILM 6037

→12■

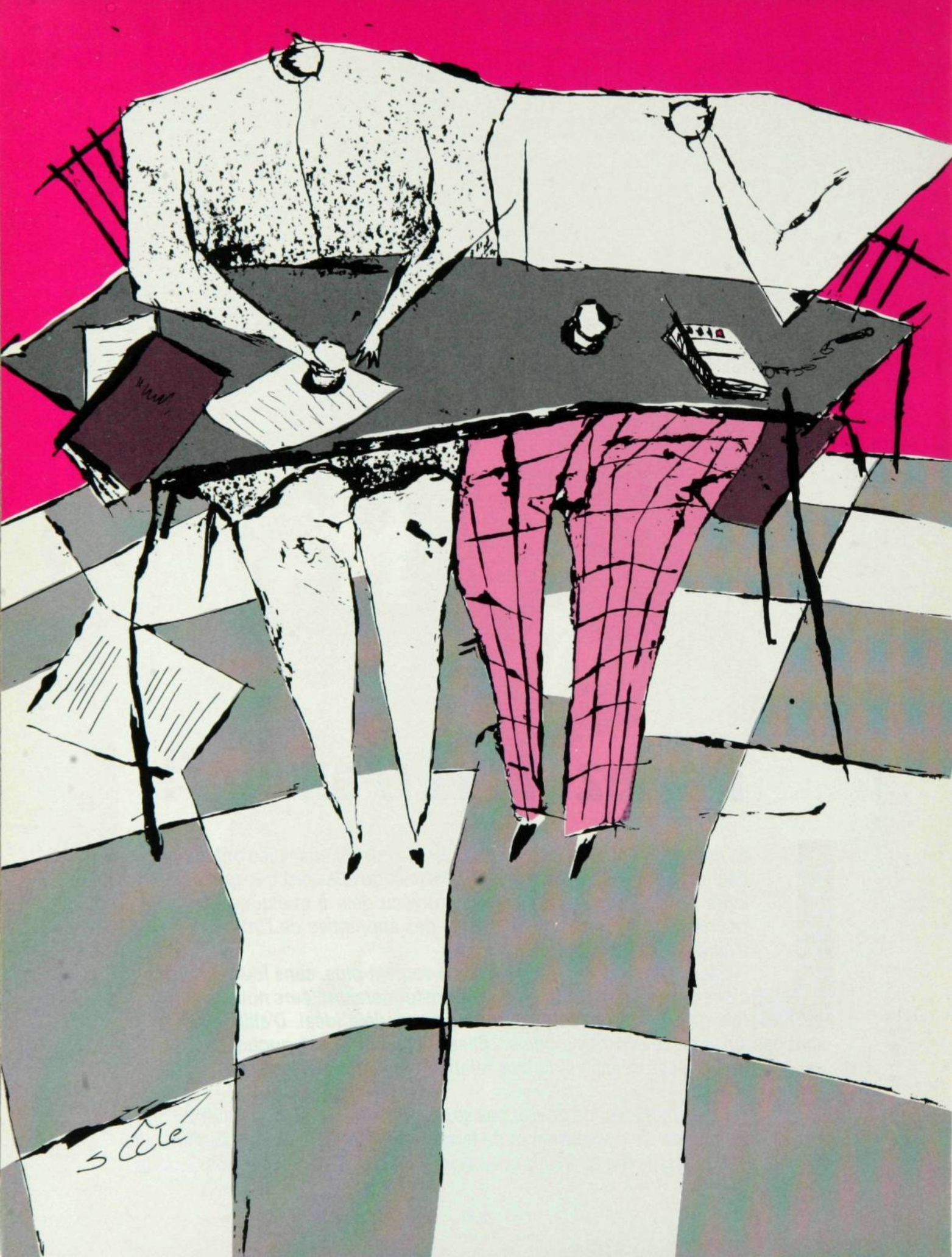


Parlez-nous d'amour !

Les nouvelles amoureuses ont près ou plus de 30 ans, elles ont connu les déchirements et les espoirs du féminisme, qu'elles ont transplantés dans leurs histoires d'amour. Elles ont survécu déjà à quelques ruptures et pourtant se voient toujours comme des apprenties de l'interminable art d'aimer.

Elles savent bien ce dont elles ne veulent plus, sans identifier encore clairement tous les éléments qui transformeraient leurs nouveaux et parfois difficiles tête-à-tête amoureux en modèle idéal. D'ailleurs, elles ne sont pas sûres de vouloir des modèles. Elles cherchent plutôt, quotidiennement, à négocier les clauses délicates de leur relation amoureuse. Elles essaient d'aimer autrement.

Ici, elles parlent très peu de guerre des sexes ou de vaisselle, mais plutôt d'hommes ou de femmes, de possession et de territoires, d'engagement et d'enfants, de lilas et de chocolat, de Niagara Falls et de la joie infinie, parfois, de l'amour à deux.



scale

Réorienter la passion

par Sylvie Chaput

A l'époque où il m'a demandé de trouver une maison avec lui, j'étais encore, à mes propres yeux, celle qui l'avait jeté dans le malheur. Puis un minuscule paysage s'est mis à me hanter: au milieu d'une cour, un lilas. En me trouvant enfin quelque part, dans un lieu qui aurait besoin de mes gestes, j'arriverais peut-être à reprendre pied. Dans un endroit où je serais en présence de Marc tout en pouvant parfois m'isoler, je parviendrais peut-être à vivre vraiment avec lui.

C'était notre deuxième tentative, et nous savions, en franchissant le pas de la porte, que c'était notre dernière chance. Je suppose que nous aurions pu vivre seuls ou recommencer avec quelqu'un d'autre, ailleurs, plus tard; on le dit tellement. Mais il arrive que plus rien n'importe, sinon de retrouver foi en soi-même, en l'autre et en un avenir possible, et que deux personnes entrevoient que leur existence n'aura du sens que si elles parviennent à s'offrir mutuellement davantage d'excès de persévérance qu'elles ne sont infligé d'excès de doute.

Mon entrée en matière paraîtra exagérément dramatique, et j'y renoncerais si je n'avais pas le sentiment que l'on néglige un

peu de parler de la passion, bien que dans les faits, elle couve, illumine ou éclate toujours. D'une part, en revendiquant, en amour comme ailleurs, l'égalité entre femmes et hommes, c'est-à-dire en posant la nécessité de maintenir entre eux un espace de raison, de discussion, de négociation, et d'autre part en insistant pour que la tendresse s'affiche, on en vient à osciller, sans toujours s'en rendre compte, entre deux visions de l'amour: une qui le ramène au règlement d'une série de points négociables, comme la répartition des lieux, des caresses et des tâches, et une autre qui le réduit à ses seules couleurs pastel.

Je crois aux vertus de la parole, à la nécessité de définir et de tenir des positions, à la douceur enfouie des êtres. Mais l'amour est aussi un sentiment frontière, souvent menacé de se transformer en son manque, une force qui s'emballe et qui veut tout. J'étais attirée par Marc bien longtemps avant d'acquiescer de lui la compréhension nécessaire pour bien l'aimer (dans la mesure où cela est possible); et je n'aurais jamais voulu le comprendre ni appris à le comprendre si je n'avais pas éprouvé cette attirance, si je ne l'éprouvais pas encore.

On m'a demandé de parler d'amour quotidien. Je ne puis que poursuivre sur ma lan-

cée, car je crois que le plus important a été de réorienter la passion, qui agissait en quelque sorte en circuit fermé entre nous deux et se manifestait – ce que nous détestions – par une alternance d'élans et de fuites, de rejets et de réconciliations. De la réorienter en la diffusant dans des choses. Dans notre cas, une bonne partie de ces choses ont été des mots. Nous nous sommes écrit, nous avons écrit séparément, nous avons écrit ensemble. Même si nous n'avons jamais envisagé l'écriture comme une thérapie, elle nous a énormément aidés, et pour diverses raisons: parce que nous avions tendance à nous exprimer plus facilement ainsi que de vive voix, parce que nous nous donnions la liberté d'aborder n'importe quel sujet, parce que cela a reconfirmé l'existence, entre nous, d'un accord de fond sur un grand nombre de principes, parce que cela nous a progressivement permis de traverser nos divergences d'opinions, parce que nous y trouvions du plaisir, parce que, jusque dans les journées les plus chargées ou les plus pénibles, nous savions qu'il y avait ce rendez-vous sur le papier.

Souvent, les autres avaient fait écran entre nous deux. La solitude que nous nous sommes donnée en nous installant ici, nous l'avons repeuplée petit à petit, d'amis bien

sûr, mais aussi de personnes qui, pour bien des gens, ne sont que des fantômes. En termes froids, cela signifie que nous nous sommes délimité des champs de recherche, mais cette formule ne rend pas fidèlement compte de la réalité. Partir sur une piste, entrevoir un personnage, apprendre bribe par bribe à le connaître, découvrir ses textes, apercevoir celles et ceux qui l'entourent, les intégrer un à un dans le cercle, les garder simplement vivants dans notre mémoire ou parler d'eux dans des livres, tout cela constitue l'une des activités les plus «emballantes» qui soient.

Dès l'abord, nous avions éliminé la «chambre à soi», qui s'était déjà avérée une source d'incompréhensions et de contraintes. Dans son intention, qui est d'assurer à chacune et à chacun un espace personnel, cette solution est irréprochable. Mais elle risque de connaître au fil du temps le même sort que les tablettes granola qui, maintenant qu'elles sont recouvertes de chocolat, favorisent encore plus la carie dentaire: le but a été oublié en cours de route. Chacun des pieds cubes d'air et de liberté d'esprit que l'on gagne en ayant une chambre particulière peut finir par s'emplier d'inquiétudes et de questions oiseuses: Puis-je aller le retrouver dans sa chambre? S'il veut me voir, pourquoi ne vient-il pas dans la mienne? Est-ce que j'ai envie qu'il le fasse? Peut-être dort-il déjà?... Il y a des choses qui ne se disent nulle part ailleurs mieux que sur l'oreiller, ou qui risquent de ne pas se dire du tout ailleurs; une chaleur que l'on ne trouve qu'en dormant ensemble; et je ne saisis plus très bien pourquoi, sinon par obéissance à une thèse alors en vogue, j'avais exigé ces deux chambres, qui allaient empêcher toute intimité à deux, au moment où, nous installant ensemble pour la première fois, nous aurions pu enfin faire l'amour librement. Ces pièces devaient être des lieux de retraite et des symboles d'autonomie; elles sont devenues des chambres d'isolement et nous ont conduit à penser que l'autre n'avait pas besoin de nous.

Une relation amoureuse idéale, ça ressemble à quoi? C'est la question par laquelle La Vie en rose a poursuivi au téléphone dix femmes un peu surprises. Avec clins d'oeil, soupirs et fous rires, elles ont quand même répondu à Lynda Baril, dans les capsules qui suivent.



Une table, un coin de sous-sol ou de grenier, un bureau, un atelier à soi, pour se retrouver dans ses petites et grandes affaires, voilà plutôt ce qui, il me semble, est à la fois essentiel et suffisant.

Les difficultés auxquelles j'ai fait allusion ont été remplacées peu à peu par des problèmes tout aussi quotidiens mais que nous vivons ou subissons ensemble bien plus qu'ils ne nous placent en conflit l'un par rapport à l'autre. Je veux parler par exemple des conditions de travail dans l'enseignement et dans la traduction littéraire, de l'impossibilité de vivre du métier d'écrivain, de la lenteur des victoires obtenues par les femmes, de l'ironie avec laquelle on traite les interrogations sur la condition masculine, de la centralisation des syndicats, de la dilution de l'idée d'indépendance, de la paresse d'une partie de ceux qui ont une job et empêchent les autres d'en avoir, de la peur de la théorie, du cynisme qui gagne les journalistes, de la rapidité des modes.

Mais je suis en train de revenir au dramatique et je dois, de toute façon, m'arrêter. Loin d'être aussi lourde que mon texte peut le laisser croire, l'atmosphère chez nous est, depuis un bon bout de temps, détendue. Notre maison n'est pas une usine où ne s'entend que le cliquetis de deux cerveaux (d'ailleurs, elle abrite trois êtres humains et un animal). Nous sommes aussi, tous les deux, promeneurs de centres-villes, jardiniers, ramasseurs de disques neufs ou égratignés, déneigeurs de toit, vidéophiles, dégustateurs de biscuits (au chocolat ou sans), et j'en passe. Quant au lilas, nous en avons bien un, mais il est collé au mur nord, de sorte qu'il fleurit très peu. Je dirais, pour rester un peu trop théorique, que c'est une idée de lilas.

Née en 1952, **Sylvie Chaput** est, d'habitude, traductrice. Elle a cependant (et notamment) publié *Lettres sur l'amour* (Éditions Saint-Martin, 1985) avec Marc Chabot. Elle habite Beauport avec lui et sa fille de 15 ans.



La relation amoureuse idéale, ce serait deux égaux en paix avec eux-mêmes, deux égaux bien dans leur ego. Deux êtres qui n'ont besoin de personne pour vivre. Deux individus qui sont bien, tout seuls, chacun de leur bord, et qui décident de se réunir pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la compensation émotive.
LOUISE FORESTIER,
chanteuse,
42 ans.



La relation amoureuse idéale, on la vit ou on ne la vit pas. Si on la vit, on la reconnaît sans définition.
NICOLE BROSSARD
écrivaine,
42 ans.



La relation idéale? Ce serait que la passion demeure. Ça existe peut-être. Moi, ça ne m'est jamais arrivé. Et c'est ce que je trouve le plus difficile à accepter: quand le temps passe, la passion s'éteint. Je suis avec mon chum depuis sept ans. Bien sûr, c'est un grand ami et bien sûr, la passion revient de temps en temps. Ça me fait penser à une chanson que j'ai composée: «On devrait peut-être être des amoureux d'aéroport, pour que nos désirs persistent...»
JOE BOCAN,
chanteuse,
28 ans.

La relation amoureuse idéale, c'est la passion, la confiance, l'abandon, l'admiration, la communication, le renouveau mais aussi et surtout l'assurance que l'autre est unique. C'est également que le masculin présent en chaque femme arrive à compléter le féminin présent en chaque homme et vice versa. C'est la complémentarité qui évite les rôles (les trips) de pouvoir. Bref, c'est tout un programme...
CHANTAL JOLIS,
animatrice radio-télé,
38 ans.

À ma similaire



d'après Michel Ange

par Geneviève Cotrés

Pourquoi faut-il que ce soit l'absence qui donne un tel relief au bonheur? Ce soir, tu es sortie et moi je voudrais te ceindre avec des mots, à défaut de mes bras, te redire ce qui dans notre amour ne cesse de m'émerveiller: cette intuition que nous avons l'une de l'autre, au-delà de toute complicité, de toute compréhension, comme une prescience. Est-ce parce que nous sommes des femmes, des lesbiennes, ou parce que nous sommes vraiment faites pour nous accorder, que nous vibrons et pensons au même diapason? Je ne me pose pas de questions quand tu es là, tellement l'évidence est éclatante. Mais ce soir...

Déjà, dès les premiers jours de notre rencontre, tout était tellement synchronisé, spontané, impérieux, nous étions si naturellement bien l'une avec l'autre, que nous nous sommes laissées aller, abandonnant les réserves, les ruses et les feintes inutiles entre nous, défiant les conseils que l'on nous donnait: «À trop se livrer on se rend vulnérable». J'avais l'impression qu'avec toi c'était

le contraire. Cet abandon nous rendait fortes.

C'est vrai que c'est la première fois que je peux vivre cela. Et que tu es la première «lesbienne innée» – comme moi – que j'aime aussi passionnément. La différence, logiquement et par élimination, devrait donc venir de là? J'oublie que la logique n'a rien à voir avec l'amour. Quel est ce démon qui nous pousse à expliquer les miracles, à leur attribuer des causes précises, comme pour pouvoir les répéter à satiété? Ceux qui se sentent menacés – par la société, par la stérilité, par la vie – résistent d'autant moins à cette tentation, qu'à travers elle ils cherchent une justification. C'est vrai, il fut un temps où je clamaient combien l'amour lesbien était de loin plus profond, plus subtil, plus savoureux, plus créateur que tout autre. Puis, dans l'émerveillement de ma découverte de toi, je n'ai cessé de comparer notre relation à mes relations passées avec d'autres femmes, hétéros ou bisexuelles. Formées ou déformées par leur éducation sentimentale de base avec les hommes, elles cherchaient à répéter avec moi ce même schéma des rôles «complémentaires», ou s'étonnaient de me voir les dé-

jouer d'instinct. Elles ne pouvaient connaître qu'en «touristes» ce qu'il faut traverser pour pouvoir s'assumer comme lesbienne, ces épreuves qui nous ont mûries, et qui nous ont permis de gagner de haute lutte le privilège d'aimer les femmes, privilège rêvé si intensément que l'on préserve en soi la ferveur, la saveur de ce fruit si longtemps défendu. Elles, les touristes, pouvaient s'émerveiller de la facilité du rapport entre femmes, des connivences possibles seulement entre personnes du même sexe, de la manière toute naturelle dont se répartissait le travail entre nous, de toutes ces contraintes ou craintes abolies – celles de la contraception, des infections vénériennes, entre autres – que je n'avais jamais eues à subir. Mais leurs perpétuels étonnements, même s'ils tournaient à mon avantage, me rappelaient constamment qu'elles étaient étrangères, que nous ne pourrions jamais partager, entre autres, l'illumination de cette initiation précoce au lesbianisme qui crée entre «natives» un indicible lien.

Suite à la page 32



L'ENFANT DE LA BOHÊTE*

*Boîte: néologisme issu d'une rencontre entre la Bohème et une poète.



Au-delà du déjà vu

par Armande Saint-Jean

J'avais pourtant juré sur toutes les grandes déesses qu'on ne m'y reprendrait plus jamais. Finis pour moi le petit jeu de l'amourette à cinq sous autant que l'aventure du Grand Amour, avec fleurs, violons, passion et tra-la-la.

C'était sérieux. En huit ans de patients efforts quotidiens, on peut réussir à apprivoiser l'existence solitaire et à aménager au coeur de sa vie une niche confortable, tapissée de toutes les douceurs ordinaires, petites et grandes, qu'on s'offre à soi-même quand on vit toute seule. Je n'enviais rien à personne et la présence souriante d'un enfant qui grandit meublait amplement les moments creux où la solitude aurait pu prendre des airs de tristesse.

Partagée entre un métier exigeant, des activités d'écriture et des envies d'agriculture, je manquais de loisirs comme tout le monde et je faisais des projets pour le jour où je pourrais enfin prendre un peu de temps pour moi-même!

Je ne souhaitais qu'une chose: conserver le fragile équilibre que j'avais réussi à installer dans ma vie, après des années un peu échevelées de jeune adulte professionnelle,

transformée subitement en maman au début de la trentaine. Par-dessus tout, je ne voulais pas réouvrir les blessures d'un chagrin d'amour qui avaient mis si longtemps à cicatriser.

J'avais juré... mais les grandes déesses n'ont pas entendu. Au fond, le sort est injuste: à toutes celles que je vois se languir en mal d'amour, il n'arrive jamais rien. Moi qui savourais intensément ma paix de solitaire, je suis devenue amoureuse. Tout bêtement, comme ça, par un bel été de soleil et de mer, à Québec, cette merveilleuse vieille ville si romantique. Amoureuse d'un homme... de surcroît! Je fus sans doute la première surprise et la plus effrayée par cette nouveauté déroutante.

J'ai lutté. Honnêtement, j'ai lutté de toutes mes forces, tiraillée moitié par le désir, moitié par le remords. Cette confortable niche où logeait ma fière indépendance, il m'en coûtait de la perdre. J'ai lutté aussi pour vaincre cette peur sourde qui revivait en mon ventre, la peur d'avoir mal à nouveau. Et puis j'ai laissé la vie faire les choses, tout naturellement, en invoquant ma bonne étoile.

Les déesses ne m'ont pas entendue, c'est heureux. Ma bonne étoile, elle, ne me lâche

pas souvent. Cette union qui m'apportait beaucoup de joies et de plaisir au départ allait se transformer au fil du temps en une relation privilégiée qui depuis lors occupe de plus en plus de place dans ma vie.

L'amour, oui. Mais pas le couple; encore moins le mariage. J'ai trop horreur des carcans et des prisons pour m'engouffrer là où je sais ne trouver que peine et souffrance. L'amour, oui. Mais pas à n'importe quel prix. Inutile de répéter les vieilles erreurs de jeunesse et pas question de renier quinze ans de cheminement vers la conscience. Jamais plus le partage n'aura saveur de renoncement; jamais plus l'autonomie ne se disputera dans la bagarre. L'engagement de deux êtres l'un-e envers l'autre ne tolère aucun jeu de pouvoir; encore moins des zones ténébreuses où le non-dit tient lieu de parole.

Il y a donc à nouveau place pour l'amour dans ma vie. Les mots sont les mêmes: le vocabulaire n'évolue pas très vite. La réalité, elle, n'a rien de commun avec tout ce que j'ai connu auparavant, qui pouvait porter le même nom. D'abord établir des bases solides, claires et réciproques. Exprimer à l'autre ses besoins, au risque de tout compromettre. Établir une réciprocité fondée sur

Suite à la page 33



Lettre en deux temps

par Hélène Sarrasin

I. Retour de vacances

Montréal, 2 août 1985.

Voilà, tu es reparti. Je me rappelle ton sourire quand tu as compris que non, je ne tenais pas à ce que tu restes pour le souper chez mes parents. Tu m'as embrassée. Tes parents t'attendaient, toi aussi. Aussi impatientement que les miens. Plus de huit semaines que nous étions partis. Quand la porte s'est refermée, j'ai senti, comme quand j'étais petite, un immense sentiment de liberté et j'ai même reconnu le goût de désobéissance qui souvent l'accompagne. Trois jours devant moi. Pour moi. À moi. La tête m'en a tourné un peu.

On a d'abord travaillé côte à côte deux semaines. Passionnant, c'est vrai. J'adore travailler avec toi. Tu me comprends à demi-mot. Je peux te lancer les idées qui me passent par la tête mais que je n'ai pas envie de structurer et je sais que tu vas le faire. Je peux aussi te faire part de ce qui m'apparaît insoluble et tu m'aides à y voir clair. De ton côté, tu me confies tes réflexions. Je te questionne. On précise le tout. Tu corriges mes fautes d'orthographe. Je mets des barres sur tes *t* et des *e* au bout de tes « militants ». On s'embrasse. On se couche tard. Le lendemain on déjeune au milieu des dictionnaires, magnétophone à cassette, brouillons et on recommence. Ça a été ça, Paris. Durant deux semaines. Et puis on a pris la route: châteaux allemands, sommets suisses.

Je t'ai dit de temps en temps: « Non, je ne vais pas au musée », ou « La vieille ville, non, je suis fatiguée. » Je ne savais pas exactement ce qui me minait. Mais plus cela allait et plus je cherchais à me dérober. À tout et à toi. Et les quelques heures où je me retrouvais seule étaient toujours trop courtes. Trop courtes pour me permettre de trouver pourquoi je n'étais pas disponible pour aller marcher avec toi dans Kreuzberg ou pour rester sur une terrasse à regarder discuter les jeunes d'un autre pays. Trop courtes aussi pour, enthousiaste, me faire courir vers toi... Tandis que je réfléchis à ce que je vais faire au-

jourd'hui, demain, après-demain, je commence peu à peu à comprendre.

Je vais d'abord décrocher le téléphone. Je vais ensuite descendre m'acheter du chocolat. Beaucoup. Puisque je vais tenir un siège de trois jours. Après, je vais commencer à envahir ton bureau, puis la table de la salle à manger et sans doute le divan du salon. Sur mon bureau, les notes de l'article à écrire pour *La Vie en rose*. Sur le tien, tous les documents à évaluer pour le cours à donner en septembre. Sur la grande table, le dactylo pour taper les textes à remettre à Radio-Canada. Sur le divan, les revues que je n'ai pas encore eu le temps de regarder depuis qu'on est rentrés. Et je pourrai aller d'un désordre à l'autre, sans t'ennuyer, sans que tu ne te sentes envahi. De façon bien légitime, je dois le reconnaître.

Je vais sans doute trouver le temps de faire ma rétrospective préférée: tous les disques d'Anne Sylvestre. Du plus vieux à celui que je viens de rapporter. Et cela, sans avoir la sensation de vivre avec un homme ô combien patient! Il y a des chances que j'écoute le téléjournal tous les soirs même si je lis le journal tous les matins, ce qui selon toi est une perte de temps. Je vais me coucher affreusement tard, obsédée par des idées que je n'arriverai pas à traduire sur le papier.

Mes monstres réapparaîtront peut-être et une folle envie m'envahira de sauter sur le téléphone pour te dire de rentrer tout de suite. Tu sais, je pourrais pleurer tout le St-Laurent quand tu es là pour me passer les Kleenex. Comme la dernière fois. Sachant très bien que, comme la dernière fois, tu me dirait, après 3 ou 4 (kleenex), pendant que je reprendrais mon souffle: « Au fond c'est vrai, tu es horriblement décevante, pas véritablement intelligente. Mais c'est étrange, personne ne s'en est rendu compte ». Paroles magiques. Le museau mouillé, le corps fiévreux, je n'aurais plus qu'à me glisser contre toi. Tu m'épuiserai de tendresse et je pourrais enfin dormir. Mais j'espère ne pas en arriver là.

Durant ces quelques jours seule, je sais aussi que je ne mangerai à peu près pas. Et je mangerai trop de chocolat. Parce que ça va vite, c'est agréable et ça me tient éveillée.

Tout ce que tu devines mais n'oses trop croire parce que « Hélène, c'est pas sérieux ». Et puis, si j'ai assez travaillé pour être un peu plus calme, si j'ai réussi à re-identifier mon rythme, j'appellerai Elaine. Elle viendra et on videra une bouteille. Je lui parlerai de mes angoisses de ne pas arriver à tout faire à temps. Des bleus qui me prennent chaque fois que je rentre de Paris. Elle me parlera de ses angoisses au bureau, de ses projets pour son nouveau logement, de ses amants.

Et puis je lui parlerai de toi. De mes six dernières semaines avec toi. Et tout se bousculera dans ma gorge. Je lui parlerai du manque de moi que j'éprouve. Qu'après six ans, il m'arrive de ne plus très bien savoir ce qui est toi et ce qui est moi. Et en disant cela, une peur atroce me prendra. Me serais-je perdue de vue à ce point? Je chuchoterai à l'appui que tu ne dis plus « Belle Hélène, belle Hélène, tu me surprends ». Serait-ce que je suis maintenant si semblable à toi? Elaine protestera. Mais il sera tard et je resterai triste. Je prendrai peut-être des résolutions. Par exemple, celle de te mettre à la porte plus souvent. Pour pouvoir m'isoler. Peut-être, si j'ai le temps de me rassembler, pour aller vers d'autres. Pour eux, pour elles, mais aussi pour avoir un reflet de moi.

Alors, je penserai à ta peau dorée des vacances et j'aurai envie de t'écrire que malgré tout, je suis une inconditionnelle, mon amour. Je t'aime.

II. À quoi pensez-vous quand vous nous dites « Je t'aime »?

Montréal, 30 novembre.

Quatre mois sont passés depuis notre retour de vacances. Je t'ai mis quelquefois à la porte, je suis moi-même partie de temps en temps. Je distingue mieux où je finis et où tu commences. À des moments privilégiés, je me sens assez exactement au diapason de moi et je te sens attentif à ce que je suis. Je sais aussi pouvoir compter sur ton soutien pour atteindre ce que je désire. Face à toi, j'ai parfois le sentiment de savoir profondément ce que tu ressens, où tu en es. Mais je me sens aussi souvent à la périphérie de toi, en banlieue de tes sentiments.

Et je voudrais m'approcher encore de toi. Je sais qu'il t'importe de protéger une partie de ta vie. J'ai pris beaucoup de temps à le comprendre. Car moi, je te disais tout. L'avoir compris plus tôt, d'ailleurs, pour moi d'abord, pour nous aussi, nous aurait simplifié la vie. Il n'y a pas si longtemps, ne t'ai-je pas reproché d'avoir pris trop de place dans des décisions que j'ai fini par ne plus vouloir reconnaître comme miennes? J'ai donc un ilot en moi maintenant où me retirer, le temps d'évaluer où j'en suis et où je veux réellement aller. Mais ton ilot à toi me cause un problème. Quelquefois, j'ai l'impression qu'on pourrait y loger tout un Club Med!

Alors que j'ai tant de désir de te connaître, que j'aurais tant de plaisir à t'aider à rêver. D'ailleurs, je ne t'ai pas dit entièrement la vérité tout à l'heure: je ne te dis pas tout. Mes doutes, mes ambivalences, tu les connais, c'est vrai. Mais j'ai le sentiment que je dépasserais la mesure en te racontant aussi mes rêves et mes plaisirs, que ce serait exagéré. Alors je me censure un peu, ce qui me rend triste. Même si les rêves peuvent faire mal et décevoir, j'aimerais qu'il y en ait entre nous, comme un idéal, un engagement peut-être. À partager des rêves avec toi, j'aurais l'impression d'avoir un allié. Je sais que tu te protèges, que tu nous protèges, mais où irons-nous si, trop timides et trop réalistes, nous ne rêvons pas à haute voix?

Dimanche dernier, avec les copines, au milieu du soleil, des brioches et des fous rires, nous avons reparlé de tout cela, de nos hommes, de nos insatisfactions et de nos rêves. Cela a commencé quand Elisabeth a lancé: «Je suis écoeurée d'être le moteur de la relation!» et qu'Andrée a renchéri: «Je n'ai plus envie de les révéler à eux-mêmes et, à la limite, de les consoler de ce qu'ils sont.»

Dures, les copines, mais elles n'ont pas tort: pour entrer en contact avec les autres, il faut être attentif à soi, se connaître. Or, on dirait que vous faites cette démarche de connaissance seulement quand nous vous poussons dans vos derniers retranchements. Votre silence nous épuise. Bien sûr que vous êtes mieux que vos pères et vos frères aînés. Au moins, vous comprenez de quoi nous parlons. Mais parfois nous aurions tellement besoin que cela vienne de vous. Quand nous réfléchissons sur nous, sur les valeurs de ce milieu de travail qui nous dicte jusqu'à notre vie privée, n'attendez pas uniquement que l'orage passe. Pour aller plus loin dans notre expérience amoureuse, nous avons besoin que vous vous regardiez d'abord et puis que vous nous rejoigniez sur notre terrain, celui que vous reconnaissez «intellectuellement».

Toutes les cinq, je nous regardais, nous étions sur la même longueur d'ondes. Par rapport au travail aussi. Peut-être commençons-nous à comprendre qu'il est illusoire de penser notre vie avec des cloisons étanches: travail/syndicat/ami-e-s/amour/enfants... Si le bureau nous poursuit, cela ne doit pas être une catastrophe. Inversement, si la pensée de l'enfant malade nous pourchasse au bureau, ou à la limite qu'on n'y soit pas, la terre n'arrêtera pas de tourner. Bref, nous voulons d'un milieu de travail où nous épanouir, et qui tienne compte du fait que nous sommes plus que des travailleuses. Nous voulons du temps pour rigoler avec nos copines, jouer avec nos enfants, continuer de vous désirer. Nous aspirons à une vie plus intégrée, parce que nous sommes multiples et voulons tout vivre pleinement.

Pour défendre ce rêve-là, nous sommes prêtes à nous battre et nous aimerions bien être épaulées. Mais plusieurs d'entre vous faites du «sur place»... et nous nous sentons



L'idéal, en amour, ça n'existe pas. En tout cas, moi, je me suis débarrassée de la notion d'idéal et j'ai même tout fait pour m'en défaire. J'ai trop carburé, j'ai été trop déçue, je l'ai pétée cette baloune-là. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a plus rien après. Au contraire. Là, je suis en amour mais avec la différence que c'est sans illusion. Je n'ai donc surtout pas envie de définir la relation amoureuse idéale, parce que c'est trop nocif pour l'imagination et l'espoir, parce que ça n'arrive jamais dans la réalité, parce que l'amour c'est difficile, c'est rough, c'est douloureux, c'est souffrant, c'est toujours à recommencer et ce n'est jamais acquis. Il faut se débarrasser de l'idéal, tout simplement parce que la réalité est loin d'être à la hauteur.

NATHALIE PETROWSKI,
journaliste,
32 ans.

ENFIN LIBÉRÉES!!!

Dans le prochain numéro de La Vie en rose

Finis les revendications et le chiâlage!
Après cinq ans, La Vie en rose découvre que le féminisme n'est plus nécessaire, que **TOUT VA BIEN POUR LES FEMMES!** Il aura fallu, pour s'en rendre compte, envoyer des reporters aux États-Unis, au Guatemala, aux Philippines, à Haïti, en Iran, au Zimbabwe, en Allemagne, en France et même... au Québec (où les femmes viennent de prendre le pouvoir à l'Assemblée nationale, après tout)! Ne ratez pas ce numéro international et exclusif! Pour un nouveau féminisme positiviste, avec La Vie en rose!

En kiosque dès le 22 février.





La relation amoureuse idéale, ça ne se définit pas ou très mal. C'est probablement un lien qu'on ne doit pas avoir peur de voir se transformer et ce n'est sûrement pas une relation qu'on entretient à défaut d'être seule. C'est une chose tissée d'amour, bien sûr, mais aussi d'écoute, de confiance, de lucidité et surtout d'humour. Il faut savoir rire de l'amour. Idéalement, il faudrait aussi une amnésie partielle, de temps en temps, pour oublier les limites du quotidien et revenir à l'essentiel. Et pourquoi pas un mécanisme – à piton – de retour à la passion?

CLOTHILDE CARDINAL,
relationniste,
23 ans.

seules. Ainsi, pour les enfants que vous dites désirer mais que nous sommes seules à planifier. Anne-Marie et Luce n'ont-elles pas quitté leurs chums parce que, d'accord en principe, ils refusaient d'élaborer concrètement l'avenir à trois? Je te l'ai dit et tu ne m'as pas crue. Comme elles voulaient préserver leur vie sociale, vivre leur grossesse avant 35 ans et ne pas assumer plus de 50 % du maternage, il fallait organiser leur vie de couple. Leurs chums se sont sentis brusqués.

Mais tu vois, ce dimanche, nous étions au moins trois à partager le sentiment d'urgence qui envahit les femmes à l'approche de la trentaine, et que vous ne sentez pas. Nous sentons dans notre corps l'urgence de réfléchir et de planifier notre ou nos grossesses. Et nous sommes tiraillées par la possibilité de ce choix; nous sommes encore instables, sans job assurée – le lot de notre génération – et surtout sans certitude de votre part: combien de temps donnerez-vous au maternage? A quel point cet enfant sera-t-il le vôtre?

Vous ne comprenez pas cette urgence de nos corps: vous nous dites de repasser dans deux ans. Comment ne pas en vouloir un peu à l'homme qu'on aime de ne pas être aussi tiraillé par ces questions? Mais, si nous cherchons à vous associer à notre démarche, c'est pour préserver notre identité. Nous pensons aussi à notre amour pour vous. Nous voulons rester amantes. Et nous voulons pour nos enfants un entourage différent, où le père soit plus présent que nos pères à nous ne l'étaient, où il soit aussi important que nous pour l'enfant.

Il arrive, c'est vrai, que vous parliez les premiers de descendance. Quand vous atteignez enfin le poste convoité, que vous avez tenté vos expériences. Vous nous soumettez

alors la proposition, rarement assortie, hélas, d'un plan de disponibilité intéressant. Être vraiment disponible à nous et à nos désirs d'intégrité et de multiplicité (femme, travailleuse, amante, mère), cela semble vous poser un problème. Mais comprenez-vous que sans votre soutien, cette intégrité n'est plus possible? Au fait, à quoi pensez-vous quand vous nous dites «Je t'aime»?

Voilà comment nous parlions de vous, entre nous. Pourrions-nous demeurer sereines longtemps à essayer de vous convaincre? Nous vous sentons tiraillés entre une échelle de valeurs profondément intégrées et le chambardement auquel nous vous convions. Mais, dites-moi, comment pourrions-nous vous aimer si vous ne nous aidez pas à être, si vous n'assumez pas davantage l'avenir de vos amours, sachant qu'autrement nous y perdrons tous et toutes? Vous devez vous rapprocher de nous, nous continuerons de vous aider, sans maternage. En échange, vous nous écouterez davantage et vous apprendrez à vivre avec les enfants. C'est notre seule façon d'aller plus loin dans l'amour. Sinon, nous aimerons *malgré*.

Voilà, je voulais te parler de mes, de *nos*, rêves et t'inviter à rêver avec moi. À chercher à rester intègre, à vouloir nourrir ce qui nous soude l'un à l'autre, je sens parfois la fatigue m'envahir. Mais il suffit qu'en rentrant chez nous, comme dimanche dernier, je croise tes yeux verts... pour savoir que ce devrait être possible avec toi. Et pour avoir envie que tu mettes tes amis à la porte... ✂

Hélène Sarrasin est chargée de cours à l'Université de Montréal. Elle travaille à une thèse de doctorat sur les perspectives du mouvement des femmes au Québec et est membre du comité de rédaction de LVR.



Marie-France vous connaît-elle?

À *La Vie en rose*, c'est Marie-France qui connaît le plus de monde. Tous les jours, elle est en contact avec des milliers de femmes (et d'hommes) de tous les milieux: groupes de femmes, syndicats, enseignement, fonction publique, affaires, etc. En plus, bien sûr, des travailleuses à la maison. Des personnes passionnantes, critiques, averties et décidées.

Marie-France, c'est la coqueluche du facteur. Celle qui reçoit le courrier le plus abondant, la majorité des lettres d'amour, les suggestions d'articles et les commentaires des lectrices. Elle les transmet fidèlement à la rédaction parce qu'elle dit toujours: «Nos abonnées sont le poulx de notre magazine.»

Marie-France, c'est la directrice du service d'abonnement de *La Vie en rose*, celle qui se préoccupe de nos 10 000 abonnées, leur propose des rabais imbattables et se permet même de leur faire des promesses. Dernièrement, elle a juré sur son cœur qu'en 1986 les abonnées recevraient *La Vie en rose* avant les kiosques.

En fait, Marie-France vous connaît-elle personnellement? Si non, n'hésitez plus à entrer en contact avec elle. Abonnez-vous aujourd'hui même. Elle sera ravie de vous écouter, vous aussi.

Marie-France Poirier: 843-7226.

Suite de la page 25

Celui qui nous unit, pourtant, je sais qu'il est unique, qu'il tient de cette rare alchimie amoureuse, et que d'autres amoureuses, d'autres amoureux pourraient en dire autant. Mais chacune privilégie l'âme, l'égrégore de son amour. Chacune, chacun s'attache à la forme particulière de son rapport amoureux en la déclarant supérieure à celles des autres. Ce besoin d'être uniques est d'une navrante banalité. Ceci dit — qui libère ma conscience de tout désir de compétition —, l'incomparable amour que le nôtre! Il nous libère de tous les conditionnements sociaux et culturels qui ont forgé le comportement des femmes face aux hommes; il nous permet d'avancer librement l'une vers l'autre, de ne pas nous arrêter à la frontière grossièrement tracée entre les sexes; de pousser plus loin la découverte de nos différences, plus subtilement, avec plus de nuances; d'inventer patiemment, en dehors de tout réflexe culturel, une relation plus symbiotique, plus créative. Mais n'est-ce pas ce que cherchent tous les couples unis? Je ne sais plus, n'importe.

J'aime à me souvenir, pourtant, de la joie née de notre audace à nous embrasser dans la foule, t'en souviens-tu, dans cette «Mecque des voyages de noces», Niagara? Les autres couples, légitimés, banalisés par l'usage officiel peuvent-ils ressentir aussi triomphalement un geste de tendresse aussi anodin quand on s'aime? Jadis — quand les conditions de ma vie ne me permettaient pas de paraître si naturellement ce que je suis — je me souviens d'avoir souffert de la dissimulation dans laquelle je devais vivre mes liaisons, attentive à mes élans, contrôlant mes regards. Avec toi, aussi libre que je le suis aujourd'hui, je me suis débarrassée de ces carcans et de ces peurs: nulle réticence en toi quand je te prends la main dans un restaurant, quand je t'embrasse dans la voiture. Détails, diront les autres, dont ils ne peuvent savourer la conquête. Une conquête que la plupart d'entre nous, pourtant, n'ont pu achever. Oui, nous sommes privilégiées de pouvoir vivre à découvert et d'en apprécier le goût: te souviens-tu de la première fois où nous avons fait l'amour dans un pré, au bord de la rivière? J'avais l'impression d'avoir conquis mon droit d'exister.

J'aime avec toi ces discussions où nous rêvons d'un nouveau monde, l'impression d'être à l'origine et non dans la continuité d'une tradition; toi, ma similaire, tu m'enfantas et me laisses t'enfanter à notre image, c'est-à-dire à celle de nos rêves. Et lorsque nous nous décourageons, lorsque nous nous indignons des injustices qui sont faites aux lesbiennes, j'aime retrouver en toi cet esprit de combat souple, intelligent, qui refuse l'action haineuse ou «ghettoïsante», sans pour autant renoncer au combat. Nos rires, lorsque nous inventons des stratégies à notre mesure, sont pleins de rêves et de réalités. Nos amours, nous le savons, nous ne pouvons nous permettre de les vivre autrement qu'en pensant aux autres, à celles qui sont salies parce qu'elles aiment des femmes.

J'aime en toi cette générosité dans le bonheur. Les gens heureux s'installent généralement dans l'indifférence d'autrui. J'aime que notre amour nous tienne éveillées, j'aime la chaîne de solidarité qui se forme entre lesbiennes, l'envers de la médaille d'une condition marginalisée. Et il n'est peut-être pas indifférent que cette lettre, qui se voulait un mot d'amour, déborde sur nos semblables. Tu ne m'en voudras pas, je le sais. N'as-tu pas écrit cette chanson: «Femme devant les femmes, si tu vis bien, les autres suivront»? *Geneviève Cotres*

Geneviève Cotres (collaboration spéciale).



Je pense qu'au-delà des pré-requis, des données de base évidentes comme le respect mutuel, la confiance et la communication, l'essentiel c'est la passion et la folie. Une certaine folie qui se partage et qui efface toute la grisaille du quotidien. Il y a sans doute aussi des paramètres indéfinissables, insaisissables, qui tiennent de la magie, de l'accident, de l'erreur mathématique et du happening. La relation amoureuse idéale n'existe pas sauf par moments, par éclairs, par flashes. On peut difficilement parler des émotions que ça suscite sans faire cliché. Il y a des périodes où l'on croit que l'amour est un leurre, un mirage, et d'autres où l'on se dit: pourquoi pas? Dans ces moments-là, il faut se laisser aller.

LOUISE RICHER,
comédienne et humoriste,
33 ans.



L'amour idéal? Dans mon cas, ce serait un homme franc, spontané et drôle, que je ne verrais pas très souvent, mais que je pourrais appeler quand je le voudrais, avec qui partager mes angoisses et mes amours. Pas un vrai chum mais un amant steady, quoi! Qui ne se prenne pas pour le père de ma fille mais qui l'aime.

ANDRÉE-ANNE DELISLE,
représentante publicitaire à La Vie en rose,
33 ans.

7^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM



MONTREAL

18 AU 23 FÉVRIER 1986

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

PRÉSENTÉ PAR
L'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

335, DE MAISONNEUVE EST
INFORMATIONS: 252-3024

Suite de la page 27

une entente globale et détaillée et jeter ainsi les bases d'un contrat entre nous.

Nous nous sommes donc offert quelques semaines de lune de miel pour fabriquer ce contrat qui allait servir de cadre à notre relation. Un voyage d'amoureux-x-se pour prendre des engagements l'un-e envers l'autre, les écrire sur papier et planifier l'avenir. Surtout, peut-être, pour savourer le plaisir de voir grandir un amour à peine éclos d'une façon toute neuve, à des millions d'années-lumière de ce que nous avions connu tous les deux jusque-là.

La décision majeure que j'ai prise n'est pas de me laisser aller à l'amour. On ne décide pas vraiment de cueillir la rose qu'on rencontre au jardin. Mais on décide ensuite

ce qu'on fait de la rose, une fois cueillie. Nous avons décidé de partager nos jardins et, à trois, de les faire fleurir à nouveau. Ensemble, nous avons choisi de nous y épanouir, en harmonie avec les autres et de résister aux herbes folles et à la fardochie. On devient amoureuse, par un bel été. Le reste devient l'affaire d'une vie. Bâter une relation privilégiée stable et durable, fondée sur le respect de nos besoins réciproques, dans la perspective d'un avenir partagé mais non pas étriqué, c'est une affaire de tous les jours. Une affaire de coeur et de confiance. Au-delà des mots, des images, des souvenirs déjà vus.

Armande Saint-Jean, écrivaine et journaliste, a publié entre autres *Pour en finir avec le patriarcat*.



C'est une relation dans laquelle tu te sens bien, en confiance, et où la tendresse est présente même dans les gestes les plus ordinaires, les plus banals. Une relation où l'autre est tout à fait autonome, au point même de pouvoir vivre sans toi. Où l'autre n'est pas là par besoin mais par envie, par désir, par goût. Ce n'est pas facile à trouver. Ça frise même l'utopie. Moi, je n'ai pas encore rencontré cette espèce d'homme autonome. Peut-être parce que j'ai eu un père avant-gardiste, qui prenait soin des enfants, changeait les couches, jouait l'infirmier, faisait la popote – et c'était tellement normal –, maintenant je trouve terriblement pénible de voir les hommes faire si lentement le même cheminement. La relation idéale, mon dieu... De toute façon, un amour qui ne se heurte pas au quotidien, c'est assez fantaisiste...

MICHELLE BLAQUIÈRE, étudiante, 34 ans.



C'est simple: la relation idéale, c'est celle qui n'existe pas... mais qu'on ne cesse jamais de chercher.

LOUISE CARRÉ, cinéaste, 50 ans.

VOULEZ-VOUS VOIR LA VIE EN VERT?

VENTE D'IDÉES, VENTE DE SOLUTIONS
VENTE DE CONTACTS

Demandez notre prospectus. tél: 387-4909
Martine Ross. C.P. 456. Succ. Bourassa
Montréal H2C 3G8

VIDÉOS EN PRIMEUR



DOSSIER PORNO:

Sandra et Lucie, deux jeunes femmes explorent les diverses représentations de la sexualité. Où trouveront-elles leur plaisir?

À VOIR:

- Les travailleuses du vêtement racontent leurs luttes...
- Les Femmes immigrantes prennent la parole...
- ...Et bien d'autres à voir ou à revoir...

G.I.V

718 GILFORD, MONTRÉAL, QUE
H2J 1N6 (514) 524-3269



Demandez notre catalogue!

FICTION



Éclairs

par Greta Hofmann Nemiroff

I. Le temps et l'espace

«Le temps et la distance travaillent contre nous», lui dit-il par interurbain. «C'est ce qui finira par nous avoir. Tu t'en voudras mais ce sera trop tard.»

Anna entend un tintement de glaçons près du téléphone. De la vodka ou du scotch, se dit-elle. Ses mains et ses cheveux sentent l'aéroport. Appuyée contre le mur de la cabine téléphonique, elle dégage un pied de sa chaussure et lui fait faire quelques rotations. Il y a un léger gonflement autour de la cheville, enflée à cause du long vol de Houston à Chicago.

«Es-tu là?», demande-t-il.

«Oui. Mon avion part dans vingt minutes et je vois le signal d'appel clignoter. Je dois y aller, c'est le dernier vol pour Toronto et j'ai une réunion à neuf heures demain matin. Ce que je voulais te dire, c'est que j'ai réservé une chambre au King Edward... mais je pensais que ce serait bien d'être avec toi cette nuit. À force de voyager tout le temps, une femme finit par s'ennuyer... Il y a presque une semaine que je me promène.»

«Ah, je vois. Le King Edward est un trou.»

«Mais non, ils l'ont remis à neuf. C'est très luxueux, avec un club de santé, un sauna... tout, quoi. Et c'est à deux pas de mes clients.»

Dans le silence laissé par la tension de sa voix, elle entend à nouveau le tintement des glaçons. Elle l'imagine, lui, dans son sous-sol voisin de Kensington Market, avachi dans un vieux fauteuil à côté du téléphone. Devant lui, cet affreux cendrier chromé sur pied, qui déborde comme d'habitude. Elle le voit aspirer longuement une bouffée de cigarette, creusant les sillons qui vont de ses narines à son menton légèrement retroussé. La fumée est expirée avec force, laissant dans l'air une double trace.

«Jim, il faut que j'attrape cet avion, je dois être fin prête demain matin. Écoute, ça ne fait rien. Oublions ça pour ce soir. Je t'appellerai demain à six heures.» Elle se plaît à imaginer la propreté fade de sa chambre d'hôtel, le discret papier mural edwardien et la luxueuse baignoire sur sa plate-forme de moquette. Elle se commandera un cognac et le boira dans son bain vitaminé, avec de la bonne musique à la radio.

«Anna, j'voudrais te demander quelque chose.»

«Bien sûr.» Délibérément, elle laisse traîner de l'impatience dans sa voix. Elle regrette de l'avoir appelé et songe plutôt, avec envie, aux serviettes duveteuses et au silence dans lequel elle reverra son exposé de demain.

«Penses-tu que j'existe seulement quand

ça t'arrive de passer? Écoute, ça fait dix ans qu'on se connaît, et j'dis pas que t'as pas été une amie quand j'en ai eu besoin, mais j'supporte pas tes visites éclair. Crisse! Pour qui te prends-tu?»

«Écoute, oublie ça... oublie tout ça.» Elle prendra un taxi jusqu'à l'hôtel, malgré le service d'autobus de l'aéroport. À quoi d'autre sert un compte de dépenses, après tout?

«Anna, dis-moi au moins si ça t'arrive de penser à moi autrement qu'en passant par ici?»

«Oui, bien sûr, quelle question! Tu le sais bien. Est-ce que je ne t'ai pas appelé, la semaine dernière, pour te dire que je serais à Toronto?»

«Mais t'es pas intéressée à une relation permanente avec un gars qui chôme la moitié de l'année, hein? J'suis pas assez bon pour toi, sauf pour être ton homme de Toronto.»

«Ce n'est pas pour ça, et tu le sais. J'ai d'autres engagements.»

«Ouais, comme ton mari. Qu'est-ce qu'il pense de ça, lui?»

«Ce n'est pas de ses affaires.»

«Je gage qu'il adore ce comportement-là. Et qu'est-ce que tu fais des autres femmes dans ma vie?»

«Je m'en fiche de tes autres femmes. Je sais que je n'ai aucun droit sur toi. Écoute, Jim, je veux vraiment aller à l'hôtel. Ce qu'on a partagé est à nous... et à personne d'autre. Il n'y a rien de mal à s'offrir une petite visite intensive. Ces "visites éclair", comme tu dis, ajoutent quelque chose à chacune de nos deux vies. Un peu de piquant...»

«Ouais, à la tienne peut-être. Moi, j'me sens piquant pour personne. J'bouge pas d'ici, j'vis d'assurance-chômage six mois sur douze et toi, tu rentres et tu sors en papillonnant, quand ça te plaît.»

«Jim, je l'ai déjà entendue, celle-là. Tu me la sers à chaque fois.»

«Madame ne supporte pas la répétition. Y a que les pauvres qui doivent l'endurer. Il faut dire que nous, on n'a pas l'droit à ces nouveautés-là: traverser le continent comme un éclair, toutes dépenses payées.»

«Il faut que j'y aille. Je t'appellerai demain soir vers sept heures. On pourrait... je ne sais pas, moi, manger ensemble avant mon départ pour Montréal.»



Anna enfonce sa tête dans l'oreiller que lui a tendu l'agent de bord et elle essaie de dormir, malgré la brièveté du trajet vers Toronto. De temps en temps, elle jette un regard à la lune pâle et lumineuse qui chevauche les nuages. Elle est fatiguée et son dos est douloureux; elle a mal à la tête et elle sait

qu'il est trop tôt pour ses menstruations.

«Les grands-mères n'ont pas de menstruations», avait dit Jenny, et Anna avait alors remarqué combien sa peau était diaphane. «Le bébé naîtra dans six mois. On ne voulait pas vous le dire avant que la période dangereuse soit passée. On savait que papa et toi vous vous inquiéteriez.»

Elle avait entendu la nouvelle comme dans un rêve, avec l'impression qu'on l'étirait indéfiniment, elle, Anna, vers le futur... Bizarre. Elle était restée étendue là, à regarder par la fenêtre les branches raides et nues de l'hiver, consciente du froid qui sévissait dehors et de l'atmosphère douillette et assourdie de sa chambre beige et crème.

«Qu'en penses-tu, m'man?», avait lancé Jenny dans le silence.

«Oh, je suis très contente! Ce sera très amusant pour ton père et moi: on pourra vous rendre visite, prendre soin du petit et en profiter, vous le rendre quand il deviendra malcommode...» Elle avait tout de suite ressenti la joyeuse anticipation des visites éclair bien planifiées au zoo, des restaurants charmants avec menus pour enfants, des spectacles de marionnettes. Elle s'était redressée et avait embrassé, tout près d'elle, la joue lumineuse.

Dans l'avion, Anna se libère un peu de la couverture qu'elle avait tirée jusqu'à son menton. Il fait très chaud tout à coup; d'habitude, c'est le contraire. Elle laisse la couverture glisser sur ses genoux, et pense à... elle réfléchira au rapport qu'elle doit livrer demain à Toronto. Elle tend le bras vers son attaché-case et puis... non. Elle pourra le revoir à l'hôtel, avant de se coucher.

Une grand-mère, alors qu'il lui semblait, allongée là, que si peu de temps auparavant elle avait été seulement une mère, qui conduisait Jenny au jardin d'enfants, qui revenait à la maison pour faire le ménage, qui préparait un lunch attrayant pour elles deux, qui repartait aussitôt chercher sa fille, qui revenait pour manger, laver la vaisselle, puis mettre la petite au lit et ainsi de suite au cours de ces interminables après-midi... parfois entrecoupés de visites avec d'autres femmes et leurs enfants. De quoi avaient-elles parlé?, se demanda-t-elle, sans pouvoir se remémorer ne fût-ce qu'une seule de leurs conversations. Elles avaient dû égrener ainsi des centaines d'heures en propos sans suite, en surveillant les enfants, constamment interrompues mais toujours fidèles à la version officielle de leurs vies. Et à cinq heures, comme par magie, elles disparaissaient: il était temps de préparer le souper. Elles avaient toutes des maris, alors.

Comme elles lui en avaient voulu, ses amies, quand elle était retournée travailler à temps partiel, et encore plus quand elle avait ajouté à cela des cours du soir en commerce, et puis toute cette année à plein temps pour une maîtrise en administration. En comparaison, Roger avait été presque tolérant, en autant que le souper était sur la table et que la vie conservait sa surface calme. Beaucoup de ces amitiés s'étaient

perdues, mais elle s'était fait de nouvelles amies. Elle s'était sentie soulagée, elle s'en souvenait, d'avoir échappé aux longs tunnels qu'étaient ces après-midi-là, ce maquillage du temps déguisé en sociabilité.

«Tu dois demeurer active, garder ton travail, tu en auras besoin», avait-elle exhorté Jenny, qui s'était contentée de rouler des yeux avec impatience.

Elle sent la sueur lui couler le long du dos et former de petites flaques aux clavicules. On dirait qu'une vague de chaleur est sur le point de l'engloutir. Ses bas culotte sont humides et collent à ses jambes. Elle jette un regard aux autres passagers de cet avion à moitié vide: ils semblent à leur aise. Peut-être a-t-elle la fièvre? Elle ne peut se permettre une chose pareille. Il y a tellement à faire et elle a hâte de rentrer chez elle, demain soir, par le dernier vol pour Montréal. Les vendredis sont ses jours préférés. Elle examinera le courrier accumulé sur son bureau et prendra le temps de préparer sa prochaine semaine de travail avec Lise, sa secrétaire. Tant de choses à faire. Roger et elle vont toujours au restaurant les vendredis soirs. Elle l'appellera en arrivant à l'hôtel et lui demandera d'inviter Jenny et Hal à les accompagner. Ils pourraient peut-être ensuite aller au cinéma. On dirait qu'il y a des mois qu'elle ne les a vus, tous. Ils sont ses ancres dans ce monde imprévisible.

Elle est sur le point de sonner l'agent de bord lorsqu'elle se rappelle une publicité d'un journal médical lu chez la gynécologue, quelques mois auparavant. Il était question d'oestrogènes: une femme vieillissante et à l'allure démente devant une classe de jeunes enfants. La légende disait: «Ces enfants ont peur! Elle en est la cause.» L'archétype de la vieille harpie ménopausée. Peut-être était-elle en train de faire l'expérience des bouffées de chaleur, de ces accès de ménopause qui avaient obligé sa soeur à garder un chemisier de rechange dans son bureau au cas où une attaque éclair la mettrait soudainement en nage.

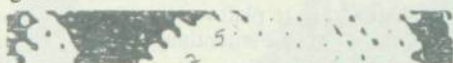
«Je vais prendre une grande respiration par le nez et expirer par la bouche avec un petit bruit», se dit-elle tout bas, soulagée d'avoir trois sièges à elle. Elle regrette de ne pas avoir accepté la boisson froide offerte plus tôt. Aspire-expire, aspire-expire, aspire-expire... Elle ferme les yeux avec détermination et essaie de se concentrer sur la relaxation, essaie de réprimer la petite voix perçante en train de défaire toute sa technique de respiration-profonde-yogique-efficace: «Je ne suis pas prête à ça... Je n'ai pas envie de vieillir... J'ai plusieurs années devant moi... et même vingt ans avant la retraite. Je ne veux pas me retrouver seule dans des villes étrangères.» Elle essaie de battre le rappel des fleurs discrètes de son couvre-pied, du tapis couleur miel, de sa commode soigneusement recouverte de tous les objets familiers, de la vue réconfortante des vêtements de Roger pliés sur sa chaise, du bruit qu'il produit en se brossant les dents dans la salle de bain adjacente.

Elle essaiera de se rappeler tout ce qu'elle a pu lire sur la ménopause: les os ramollis-

sent et fléchissent, il y a ces «éclairs» de chaleur, elle a entendu dire que le vagin devient sensible et trop sec pour la pénétration. Comme si elle était suspendue au plafond, elle les voit, Jim et elle, qui bougent de bas en haut, de haut en bas, ses jambes lisses encerclant son dos poilu. Non, elle n'est pas prête à laisser tomber ça, à voir son dos se voûter, à porter des cols roulés ou six rangs de perles pour cacher un cou devenu flasque. D'un bout du continent à l'autre, elle s'est assise dans les saunas et les bains tourbillon des hôtels, auprès de femmes d'affaires androgynes. Furtivement, elle a examiné leur visage, leurs bras, leur gorge tannés. À contrecœur, elle a partagé leurs tables dans les cafés bondés du matin et elle a évalué, comme de très loin, leurs sacs et souliers en lézard, ces dispendieux moyens de détourner l'attention d'un maquillage méticuleux camouflant des lèvres fanées sous un cramoisi plein d'espoir. Y a-t-il une intervention chirurgicale, se dit-elle, capable d'effacer ce ratatinage autour de la bouche?

Une autre bouffée de chaleur l'assaille et elle ferme les yeux pour mieux la laisser passer. Elle lève un bras et regarde discrètement la tache sombre qui s'étend là, maculant le riche imprimé violet de son chemisier de soie préféré.

Elle ira directement à l'hôtel prendre un bain, se laver la tête et commander un cognac. Encore heureux qu'elle n'aille pas chez Jim; c'est un peu primitif chez lui pour le nettoyage rituel et réconfortant dont elle a envie. Si la ménopause était honorée d'un rite d'initiation raffiné, la transition serait-elle plus facile?, se demande-t-elle en essayant de sourire. Elle s'empêche de penser à autre chose qu'à des bijoux et à de la musique, visions banales qui lui font ouvrir les yeux. Elle se souvient d'avoir lu que la ménopause peut se poursuivre longtemps. Des années. Un cognac, et elle lira le rapport avant de s'endormir. Il lui reste toujours, pour demain, son chemisier à motifs violet et gris.



II. La résurrection de la chair

L'espace d'un moment, Anna ne se rappelle pas dans quelle ville elle se trouve. Le téléphone sonne avec insistance sur la table de chevet. Elle consulte le cadran familier de son réveil de voyage: une heure du matin. Elle est à l'hôtel King Edward, à Toronto, couchée dans un lit dont une orgie pourrait s'accommoder. Soudainement, elle est transie de peur: peut-être est-il arrivé quelque chose à Jenny?

«Salut, Beauté! J'suis en bas et ils ne veulent pas me donner le numéro de ta chambre, même si j'leur ai dit que j'étais ton fiancé. C'est pas mal snob, ici. Comme j'te le disais, on ne vit pas dans le même monde.»

«Ah, c'est toi, Jim... Je dormais. Il est assez tard.»

«Tu m'invites pas à monter? J'arrivais pas à dormir en te sachant dans la même ville que moi. Tu sais, après toutes ces années,

j'ai encore envie de toi. C'est peut-être l'avantage de la distance. As-tu cette impression-là des fois?»

«Oui, des fois, mais pas ce soir. Je ne suis pas en forme pour ça. J'ai déjà pris un cognac et un bain chaud et je me suis couchée.»

«Qu'est-ce qui va pas? T'es menstruée ou quoi?»

«Non, pas tout à fait... Je suis seulement... fatiguée. La semaine a été très longue et dure: les réunions, le déplacement, un nouvel hôtel chaque nuit.»

«J'aurais jamais pensé voir le jour où tu serais trop fatiguée pour moi.»

«Mais j'ai une grosse journée demain et je dormais déjà, je te l'ai dit.»

«Même pas une visite éclair? Écoute, j'suis à deux pas de ta chambre, et juste à entendre ta voix si près... j'ai envie de toi. Voyons, fais pas ta vieille!»

«Bon. Je peux difficilement résister à ça, j'imagine? C'est la chambre 960.»

Elle se lève et mettra sa robe de chambre ivoire avec de la dentelle au cou, se brossera les cheveux et se lavera le visage. Les bouffées de chaleur se sont calmées mais elle se demande si elle est à la hauteur de la situation. Soudainement affolée, elle se rend compte qu'autant elle a aimé entendre Jim dire qu'il la désirait, autant il n'y a rien en elle qui s'élève pour rejoindre ce désir.



Cela correspond à sa vision de l'avion, quelques heures plus tôt. Il est en elle, et son corps bouge avec lui, l'accompagnant dans tous ces rythmes qu'ils ont développés au cours d'une décennie d'amour intermittent. Elle sait que la lumière tamisée joue sur son dos musclé, s'attarde au tatouage de son biceps droit, illuminant le dragon oriental à trois têtes incrusté dans la peau. Elle imagine les ombres creusant le volume dur de ses fesses.

«Où est-ce que t'es?» Jim la regarde dans les yeux; elle ne voit des siens que des creux sombres. Ses cheveux clairs sont dorés à contre-jour par la lampe de la commode.

«Ici, avec toi... évidemment. Et excitée...», répond-elle doucement, et elle caresse son visage de ses deux mains, frottant la barbe naissante des joues. Elle avance ses lèvres pour rejoindre sa bouche, mais c'est pour la forme. «Où penses-tu que je sois?»

«Quelque part dans la pièce en train de nous épier. Ces visites éclair m'énervent vraiment, tu sais.»

«Qu'est-ce que tu veux de moi, Jim? Tu te plains de mes "visites éclair" depuis dix ans! C'est le mieux que je puisse t'offrir, et je ne suis pas convaincue que toi, tu veuilles vraiment autre chose. Regarde-toi. Tu as quarante-huit ans et tu n'as jamais été monogame plus d'un mois. Ce qui fait parfaitement mon affaire. Pourquoi ne profites-tu pas simplement de ce que nous vivons ensemble?»

«Mais tu sais, j'rajeunis pas... Bientôt la

cinquante! Peut-être que j'devrais penser à me caser; si j'savais ce qui est bon pour moi.»

Anna sent une vague de fatigue la submerger, ce qui ne l'empêche pas de se frotter au corps de Jim avec un certain plaisir. Qu'advient-il, en effet, se demande-t-elle, quand ils seront vieux tous les deux? Ce désir, cette liaison survivront-ils à leur propre décrépitude? Pour le moment, elle se sent simplement soulagée que son vagin ne soit pas aussi douloureux que le décrivaient les articles.

«Anna?» Il a cessé de bouger, suspendu au-dessus d'elle, en équilibre sur ses mains. «Comment est-ce que tu m'appelles? Ton amant?»

«Comme c'est vieux jeu... Mais non, voyons. Je t'appelle "mon ami de Toronto". Notre liaison ne se réduit pas à la baise, non?»

«Ouais... mais qu'est-ce que t'en fais, de la baise? Tu n'viendras pas me dire que tu fais l'amour avec tous tes amis? Qu'est-ce que tu t'dis?»

«Je n'ai pas besoin de le dire. Je sais ce qui va se passer quand je te verrai. Je suppose que je te vois comme une sorte de partenaire intermittent.»

«Voilà qu'on revient aux visites éclair, encore une fois. Mais, dis-moi, est-ce que t'as un homme dans chaque ville? J'suis pas jaloux, rien de ça, j'serais juste curieux de le savoir. Crisse! Tu te promènes toute seule à travers le continent pendant que moi, j'vivo- te à Toronto.»

«Bien sûr que non, pour qui me prends-tu? Tu es le seul.» Et c'est vrai. Elle ne compte pas les rares fois, au cours des années, où elle a rencontré quelqu'un d'aussi seul qu'elle, dans un avion ou un bar d'hôtel. Elle et lui se nichaient, pour une nuit, dans un petit confort emprunté. Mais ce genre de visites éclair est momentané, agréable pour ce qu'il est possible de découvrir, plus que pour ce qui est vraiment découvert. «Non, il n'y a que toi. Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble.»

Dans le clair-obscur, elle le voit sourire et elle sent son corps qui se coule de nouveau en elle. Elle laisse ses propres mouvements s'accorder aux siens.

Elle et lui s'étaient rencontrés de façon romantique, à bord d'un train encerclé par la neige entre Toronto et Montréal, Montréal où lui se rendait pour un travail qui ne s'était pas matérialisé. Ils étaient restés assis côte à côte dans le wagon, vin heures d'affilée, pendant lesquelles elle avait senti de l'électricité dans l'air tellement était palpable la panique de cet homme en bonne santé dont les talents n'étaient plus très en demande. Il avait suivi des cours du soir en espérant améliorer sa situation, il n'était jamais trop tard, lui avait-il dit. Il s'était promené d'un bout à l'autre du pays, il avait tout vu (ses yeux l'avaient alors fixée avec éloquence) et il tentait maintenant de s'établir. Il avait passé quelques semaines à Montréal et elle avait commencé à le voir à ce moment-là, alléguant devant Roger du travail à finir au bureau.

Les années s'étaient nouées d'une manière ou d'une autre et aujourd'hui, alors qu'Anna bouge au même rythme que Jim, il lui semble que, à bord de ce train bloqué dans un paysage de neige, quelque chose en elle avait dû reconnaître cette panique. À l'intérieur d'elle-même, l'ambitieuse femme d'affaires et cadre moyenne, la même panique montait et dominait. Elle avait peur qu'ils découvrent qu'elle avait fait semblant depuis le début, qu'elle n'aurait pas vraiment dû être là.

C'est pourquoi, elle le comprend maintenant, comme son dos commence à s'arquer c'est pourquoi elle adore voyager, circuler. C'est pourquoi les visites éclair lui réussissent. Elle ne reste jamais au même endroit assez longtemps pour qu'on la perçoive à jour.

«Qu'est-ce qui se passerait si j'déménageais à Montréal? Si le temps et la distance n'étaient plus un problème?» Il s'est interrompu une fois de plus, la laissant au bord même du plaisir. Ses mains la caressent et ses lèvres broutent les siennes, adoucissant le tranchant de ses paroles.

«Qu'est-ce que tu veux dire?»

Elle sait qu'elle cherche à gagner du temps, mais elle lèche la ligne entre sa moustache et ses lèvres.

«Est-ce que tu déménagerais avec moi, si j'm'en venais à Montréal?»

«Non, je ne le ferais pas. Voyons, ça ne marcherait jamais. Nous n'aimons pas du tout les mêmes choses: ni les mêmes films, ni la même nourriture, ni les mêmes émissions de télé, ni les mêmes gens. Nous avons de la chance de n'avoir que ces visites éclair. Comme ça, nous pouvons demeurer amis.» Elle essaie de garder un ton léger, pour masquer la panique qui s'empare de son corps.

«Comme ça, tu vas continuer de m'appeler ton "partenaire intermittent", que je fasse n'importe quoi? Crisse! Que ça ressemble à un jeu!»

«Peut-être que c'est un jeu... de partager des éclairs de passion avec un ami. Faire l'amour, c'est là-dedans que nous avons le plus d'expérience. C'est ce que nous faisons le mieux ensemble. Bien des gens ne connaissent même pas ça... Reconnais que ce n'est pas rien!»

«Comme ça, t'es une de ces femmes qui peuvent tout avoir, c'est ça?»

«Avoir, qu'est-ce que ça veut dire? Je vis ma vie aussi pleinement que possible, c'est tout. Jim, je ne t'emmerde pas avec ta façon de vivre... tant d'alcool et de cigarettes.»

«Ça t'dérange si j'm'en allume une?» Il est allongé sur un coude, face à elle, son visage dans l'ombre, son merveilleux corps se détachant dans le clair-obscur.

«Tu sais bien que oui, mais vas-y.»

«Anna, dis-moi c'qui va pas. T'es pas toi-même ce soir.»

«Ce n'est rien, vraiment. Je suis seulement fatiguée, après tout ce stress. Tu sais, on ne m'envoie pas à l'extérieur sans attendre de résultats. Tu te souviens de nous, il y a dix ans, avec toutes nos ambitions? J'ai l'impression que nous plafonnons tous les deux. Seigneur! Jenny était encore à l'école secondaire et je ne travaillais à plein temps

que depuis une couple d'années. Et maintenant, regarde-nous. Qu'est-ce qui va se passer quand nous deviendrons vraiment vieux? Quand saurons-nous comment nous retirer avec élégance?»

Elle pense aux bouches toutes ridées des vieilles femmes et aux taches de leurs mains. Y aura-t-il un temps où plus personne ne voudra la toucher? Où même ses petits-enfants auront besoin d'être gentiment poussés vers elle?

«Beauté! Tu pleures? Est-ce que t'as peur de vieillir tant que ça? Crisse, t'as encore un bout de chemin à faire avant d'arrêter de m'exciter. Pourquoi penses-tu que j'me gèle le cul pour venir te voir, en pleine nuit comme ça? J'marque pas de femmes, Anna; y a plein de femmes dans cette ville qui m'appellent, moi. Des femmes qui ont aussi de l'argent et des belles jobs. J pense que tous ces voyages-là t'ont pas grand bien. Les dernières fois, t'étais vraiment trop nerveuse.»

Anna l'attire à elle et son corps l'accueille avec gratitude. Depuis toujours, leurs mouvements se sont harmonisés. Elle comprend qu'elle doit rester dans le cercle de leurs corps. Elle doit s'ancrer au lit et s'empêcher de planer au-dessus d'eux comme un spectre, pour les épier. Elle sourit dans le noir quand il détache ses lèvres des siennes pour dire: «Pensons pas à notre vieillesse tout de suite. Regarde-nous, on fait bien ça, toujours en forme. On a encore plein de temps pour s'en faire avec cette vieillesse de merde.»

Elle s'abandonne maintenant, laisse son corps s'emporter, et elle sent ses pensées s'accorder aux sons qu'ils produisent, Jim et elle, des sons qui s'élèvent et tournent au-dessus du lit loué, et remplissent l'air recyclé de l'hôtel. Dans un éclair, elle sent la soirée se contracter au fond d'elle-même comme une boule de chaleur, la ténasser pendant un instant d'une intensité et d'une clarté extrêmes, puis se relâcher en cercles de plus en plus larges. Le soupir de Jim qui jouit meurt dans ses oreilles et, comme d'habitude, elle prend plaisir à la moiteur de leurs corps mêlés. Contente que ce soit la moiteur de la passion et non celle des bouffées de chaleur de l'avion.

Aspire-expire, aspire-expire; elle oblige son souffle à s'accorder au rythme de l'homme endormi que son corps épouse comme une cuillère. Elle s'endort lentement, déjà projetée dans la journée du lendemain. Elle songe au moment où elle terminera son exposé, demain. Somnolente, elle prévoit les tactiques grâce auxquelles elle consommera en un éclair la réussite de cette affaire bien orchestrée, la baguette dans sa main solide.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
FRANCINE PELLETIER ET CLAIRE DÉ.

* Ce texte a été publié dans *Room of one's own*, automne 1985.

Greta Hofmann Nemiroff, directrice du New School Dawson College, à Montréal, candidate néo-démocrate aux dernières élections provinciales, est aussi écrivaine.

Coeur d'artichaut

par Geneviève Cotres

«**T**u es mon Casanova préféré! me jette Roberte, avant de raccrocher. Tu butines, tu les veux toutes!» Toutes, non. Mais c'est vrai que je butine: il y a des fleurs de toute couleur, douceur ou piquant. Certaines me reçoivent un moment, me font une petite place. Mais surtout, que je ne m'attarde pas! Coeur d'artichaut! Une feuille pour chacune! Tant d'expressions zoologiques, botaniques, pour me désigner...

J'ai toujours rêvé d'un amour unique, absolu, total. Lorsque j'ai connu C., j'ai cru que ce serait l'amour sans compromissions. Mais il y avait un homme dans sa vie. Il m'a fallu un an d'espoir, de projets, d'affreuses attentes, d'horaires étranges, de rencontres toujours trop brèves, volées à l'autre, mais intenses, oui, d'une plénitude, d'une perfection telles que... Puis une autre année de désespoir, de résignation, d'efforts pour assumer la situation, afin qu'elle n'en souffre pas. Elle ne pouvait pas, ne voulait plus se libérer: «Je vous aime tous les deux», disait-elle. Je pouvais comprendre. «J'empathisais»: «Mais oui, garde-le. Je ne veux pas que tu souffres». C'était noble. J'avais le beau rôle. Depuis si longtemps, je me disais que les couples ne font que survivre à leur passion perdue. Mais les soirées, les fins de semaine solitaires... J'avais commencé à comptabiliser «le temps qu'elle me donnait». Je ne vivais plus que dans l'attente. Puis dans le ressentiment.

M. est arrivée dans ma vie comme un feu d'artifice: tout en elle était éclatant, séduisant, impératif: sa beauté comme son désir. Elle m'a littéralement enlevée. J'ai juste eu le temps de la prévenir: «J'ai une amie que j'aime profondément, que je ne quitterai pas...» Elle a accepté. Du moins le premier soir. Car dès le lendemain, c'était une autre chanson. Il y a des femmes qui s'imaginent qu'une nuit d'amour passionnée métamorphose tout, donne droit à toutes les exclusivités. Mais je ne promettais rien. Et comme en amour le jeu des aimants s'inverse...

J'aimais C. trop profondément pour pouvoir la quitter. À vrai dire, nous nous entendions merveilleusement: amante, maîtresse, complice, amie, mère, soeur... bon, voilà

que je tombe dans les clichés. Ce résumé est réducteur. Quel besoin, aussi, de me justifier?

Le mal était fait, cependant. C. me faisait confiance. Jamais elle n'avait eu le moindre soupçon. Pour elle j'étais l'innocence absolue. «Le jour où tu me tromperas, je m'en rendrai immédiatement compte...». Ce jour-là, elle me l'avait dit, elle me quitterait: ce qui la séduisait avec moi, ce goût de l'absolu, s'étant corrompu. Je la croyais. Je me gardais bien de lui laisser soupçonner quoi que ce soit pour ne pas la perdre et pour garder cette image de moi qu'elle me projetait.

J'étais double. Absolument. La culpabilité me déchirait lors de ces sauts dans le vide entre mes deux amours. Non, le mot n'est pas trop fort. J'étais entièrement à l'une et à l'autre. Qui m'aurait sommée de choisir m'aurait amputée. Leurs différences me fascinaient: je ne retrouvais pas en l'une ce qu'en l'autre j'aimais, chacune répondait à des fantasmes différents, se complétant, me complétant.

L'ennui, c'est que l'une savait tout, et que l'autre l'ignorait. M., connaissant ma duplicité, multipliait les scènes, les sarcasmes, les reproches, me forçant à riposter: «Mais je t'avais prévenue...». Je lui en voulais de ne pas être envers moi aussi compréhensive que je l'étais envers C., de réduire toutes nos conversations à cette rupture qu'elle exigeait de moi. Elle ne se calmait que lorsque nous faisions l'amour. Alors, je la faisais taire. Et elle multipliait ses charmes, ses talents, ses fantaisies, pour que mon désir s'accroisse indéfiniment. Ce qu'il faisait, d'ailleurs. Mais C., qui bénéficiait des «retombées» devenait elle aussi chaque jour plus langoureuse, amoureuse, enveloppante. La savoir menacée par la jalousie de M. me la rendait plus précieuse chaque fois que je songeais qu'il me faudrait choisir. Ma tendresse se teintait d'un certain pathétisme, ce qui ravivait sa passion et approfondissait la mienne.

Un soir, M. eut des velléités un peu masochistes, et les termes vulgaires qu'elle employa eurent un effet inattendu et foudroyant. Comme dans ces histoires de lampes magiques, un mauvais génie s'exhala de moi, qui prit la situation en main. Impuissante, j'assistai à la métamorphose. Moi, devenue brutale et méprisante, cynique avec une femme? M. partie, j'éclatai en sanglots.

Je lui en voulais, m'en voulais, ne comprenais plus, ne pouvais accepter ce monstre que j'étais devenue, l'espace de quelques minutes, ce monstre qui m'avait mise «hors de moi». Non, ce ne pouvait être moi, je ne l'acceptais pas.

Tout y passa: le regret des caresses de ma grand-mère, la douceur du sein de ma mère, la pureté de ma sensualité d'enfant, le sentiment de renaître à chaque jouissance que me procurait C., et cette sensation d'enveloppement tendre qu'elle seule me donnait, puisque seul son regard savait susciter une image de moi qui me comblait. Tandis qu'avec M., à présent, je me faisais horreur. Chaque fois qu'elle revenait, le mauvais génie refaisait surface. Pas moyen de l'arracher de moi, de moi qui étais, disait C., «la tendresse même»... Si elle avait su! Comment aurait-elle pu concilier les deux personnages? Ils ne faisaient qu'un, pourtant. Il fallait rompre avec M. qui m'avait révélé cette part obscure de moi-même.

J'étais sur le point de le faire. Lorsqu'un soir, à un cocktail, je l'aperçus, qui se faisait courtiser par un bel homme, genre quadragénaire aux tempes argentées, prototype du séducteur. Et mon imbécile de cœur se mit à battre la chamade. Je m'approchai d'eux. Mais, comble de volupté, elle me lança un regard soumis d'adoration, me présenta l'important personnage, qui, visiblement impatienté, ne m'accorda tout d'abord aucune attention... M., avec une certaine perfidie, le laissait s'enfermer, croire qu'il allait l'emporter. Puis, à mesure que le bellâtre s'infatuait de plus en plus, elle devenait plus provocante envers moi. Stupéfié, le mâle représentant de l'espèce supérieure nous regardait maintenant avec l'air d'un chien battu, la queue entre les jambes. D'un ton très mondain, alors, faussement négligent, M. laissa tomber: «Vous ai-je dit que c'était mon amante?»

La revanche! Décidément, M. agissait auprès de moi comme un «révélateur». En une seconde, je compris que j'avais toujours rêvé d'une vengeance semblable auprès des «jouisseurs légitimes» des femmes. Toute ma vie. Depuis que mon frère, de dix ans mon aîné, m'avait traitée de «pauvre gouine refoulée, qui n'aurait jamais que celles dont les hommes ne voulaient pas, les trop mo-



Lafortune, 85

ches, mal fichues, les laissées-pour-compte». Et, pour me démontrer que pour peu qu'elles aient une chance de plaire à un homme les femmes le préféreraient à une femme, il avait séduit celle dont j'étais à l'époque timidement amoureuse (je n'avais aucune audace, à dix-huit ans...). Oui, soudain je comprenais que si je m'étais toujours éprise de «femmes à hommes», allant de rebuffade en renvoi affectueux ou apitoyé, puis, comme je m'acharnais, me découvrant une âme de missionnaire, de conversion en conversion, c'était, à n'en pas douter, pour prouver à mon frère – et me prouver – qu'il avait tort.

J'en étais donc là, à savourer mon triomphe et les découvertes de mon analyse, lorsque j'osai poser sur l'ennemi vaincu un regard magnanime... pour découvrir dans le sien une lueur lubrique. Littéralement, cela me médusa. Je restai figée sur place, enveloppée d'une suée de haine, de rage, de mépris. Dans le regard de M., heureusement, je lisais le même dégoût. Elle me prit par le bras et nous quittâmes le salon.

Cette revanche équivoque m'avait donné soif. Ayant découvert les mobiles de mon «missionnariat», j'aurais dû comprendre que je n'avais plus besoin de me prouver quoi que ce soit. Mais, au contraire... Pendant des mois, ce fut une rage de conquêtes. Et une pluie de succès absolument incompréhensibles. Chacune de ces entreprises de séduction devait sembler tellement vitale, je devais y mettre une telle énergie (celle du désespoir?), une telle force de persuasion! Il y avait les curieuses que j'initiais, les sensuelles délaissées que je ressuscitais, les tendres que je gâtai, les aguicheuses à qui je donnais la répartition. Et j'aimais me perdre dans le ravissement de chacun de ces visages, de ces expressions troublantes qui ne peuvent naître que dans la sensualité; j'aimais l'intensité du désir sans cesse renouvelé. Chacune de ces femmes représentait un univers différent qui ne se dévoilait vraiment que dans le rapport amoureux et que j'explorais avec passion. J'aimais la merveilleuse légèreté de la confiance en soi que m'apportait chaque «triomphe»: la conscience de vivre pleinement puisque j'étais désirée, donc nécessaire, existant réellement, comptant pour plusieurs femmes. Tant d'amours possibles, à peines entrevues! Car pour elles, la plupart déjà engagées dans une liaison, un mariage, il ne pouvait s'agir que d'une passe; mais du moins leur avais-je prouvé que «c'était bien meilleur avec moi», que la jouissance qu'elles pouvaient atteindre avec moi était plus profonde qu'avec leurs hommes...

Instinct de puissance? Sans doute, oui. Sentir que votre corps est magique, puisqu'il peut plonger une femme dans l'extase, quelle euphorie! Lorsque les relations s'étiolaient, que l'envoûtement des premières semaines se dissipait, que l'on commençait à me signifier que je devais partir, la panique face au vide me remettait en quête. Question de vie ou de mort, comme si cette énergie vitale que me donnait le désir partagé, en refluant de moi, pouvait emporter ma vie elle-

même. Je n'étais pas double, mais triple, quadruple, multiple. Je finissais par me perdre au milieu de tous ces moi, ces émois, ces mois de tourbillons vertigineux; le monde devenait un labyrinthe dont chaque paroi me renvoyait les images flatteuses des femmes séduites qui m'avaient séduite. Sécurisant parcours, même si je ne savais plus laquelle des moi était la vraie (toutes, sans doute, puisqu'elles avaient plaisir à exister). En chacune, je retrouvais une parcelle de moi, en découvrais de nouvelles qui me surprenaient chaque fois.

Mais ce n'était qu'après de C. que je me retrouvais la plus complète, la plus entière, agglomérat de toutes mes différences, dont se composait mon unité. Unité fallacieuse, puisqu'il me fallait toutes les autres facettes pour me compléter, jusqu'à épuisement. Lequel, d'ailleurs, finit par me gagner: on joue avec ses nerfs, son travail, on brûle son cœur et ses sens à ce jeu-là qui suppose un parfait contrôle de ses mensonges, de ses horaires, de ses ruses, de ses sentiments, de ses désirs. Sans compter la tâche accablante d'expliquer mes contradictions à mes amies, alors que je ne les comprenais même pas!

Vint le moment où il fallut faire coïncider tous les personnages, les encastrer les uns dans les autres jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'un. Monstre. Don Juan. Casanova. Cœur d'artichaut. Gros frelon qui s'engouffre dans les fleurs. Gifles, ces phrases: «Tu es comme un homme», «Forcément, les amours homosexuelles sont instables», «Ce n'est pas dans la nature des femmes d'être infidèles». Chacun, chacune avec sa vérité révélée, irréfutable, généralisatrice. Et moi, avec ma culpabilité grandissante: «Je vais donner une fausse image de ce que sont les lesbiennes, ou les femmes». Monstre dénaturé. Mais par rapport à quelle nature? «Tu reproduis le modèle hétérosexuel», me jetaient les unes. Et puis, les rires: «Comment veux-tu qu'on te prenne au sérieux?».

Faire table rase. Mais de quel besoin se nourrissait cette nécessité de séduire, inlassablement, de me disperser dans la simultanéité? C. restait ma seule ancre, contre laquelle montait la rancune: que ne m'as-tu retenue, que ne m'as-tu choisie, j'étais prête à tout te donner, à me déverser en toi, tout entière, à ne vouloir que toi si tu n'avais voulu que de moi, si tu avais voulu vivre avec moi. Mais n'ayant qu'un temps partiel, force m'est de compléter mon tout avec des miettes, et maintenant, il est trop tard... Trop tard: j'ai fait table rase, je n'ai plus que C. que je recommence à attendre, comme je recommence à souffrir de ce mal étrange de la jalousie. Quand c'est trop intenable, si le hasard le permet, une illusion se présente: je recommence à aimer et à souffrir ailleurs.

Mais cette fois, c'est la déveine. Je ne séduis plus. Je m'entiche d'impossibles, qui me renvoient à mon néant. Ne pouvoir me faire désirer d'une femme que je désire, c'est devenir inodore, insipide, inconsistante, objet de dégoût pour moi-même, inexistante. Dix années ont passé. J'aime C. comme on aime sa propre fatalité. C'est mon havre, que

j'ai maintenant peur de quitter. Je m'enfoncé dans cet amour profond comme un puits. Il est confortable. Il est surtout sans espoir. Sans autre espoir qu'un temps partiel, qui m'oblige à combler ailleurs ma solitude, qui m'oblige à rester double, à organiser ma vie en schizophrène. Aucun projet possible, pas de vie commune, jamais, l'incognito, la clandestinité à perpétuité. Être celle que l'on cache, pour qui on vole un peu de son temps à l'autre, le légitime propriétaire. Ne pas pouvoir partir avec elle en voyage, improviser une soirée, partager une nuit, bref, mener au grand jour une vie de couple. Aspirations bourgeoises? Je les avais bannies, croyais-je, à tout jamais. On se forge parfois de grandes philosophies sur le thème «Ils sont trop verts, dit-il, je n'en veux point.» du renard de la fable. Toute cette vie de couple que j'avais tournée en dérisoire devenait ma terre promise. À tout jamais perdue, croyais-je. Sans forces face à la fatalité, sans illusions, tout juste capable de me protéger contre tout risque d'amour et de souffrance, de continuer à forger ma carapace et ma légende de don Juan désabusé.

«Alors, il paraît que tu es une dragueuse?»

Qu'est-ce qui m'a pris de répondre, entre deux baisers, à cette femme de passage, pour une fois une lesbienne authentique: «Non. Plutôt une algue à la dérive, à la recherche d'un rocher...». Et au milieu de nos rires, cette intonation grave qu'elle a eue, soudain, d'une sincérité totale: «Oui. Je comprends bien.» Quelques mots ont fait tomber tous les masques. J'étais nue, désarmée sous son regard. Mais avec elle, qu'avais-je besoin d'armes? Aucun rapport de force, ni de séduction, nul combat, nulle défense. Tout était simple: l'attirance, le désir, la tendresse naissante, puis l'amour bouleversant. Le cliché «âme-soeur» prenait tout son sens. L'exilé parmi les hétéros reprenait pied sur la terre natale: est-ce là l'explication? Mais analyse-t-on le coup de foudre, l'amour fabuleux, le raz-de-marée?

Plus de rôles à jouer, plus rien à prouver: nous sommes similaires et je me sens choisie. Elle m'a fait toute la place. Merveilleuse et terrible tentation de m'abandonner complètement à cet amour qui a fondu la peur, les personnages multiples, les carapaces et les monstres aux mille visages. Il n'y a pas un atome, pas une molécule de moi qui ne soient gorgés d'elle. Je ne voudrais penser qu'à elle, la première qui soit prête à partager notre vie, à se donner, à me vouloir entièrement. Finies la clandestinité, la déchirure, la deuxième place, les contraintes du mensonge et des compromissions! Nulle envie d'aller butiner ailleurs. Je suis trop occupée dans cet univers qui m'englobe et me ressuscite, comme foudre sur le sable, cristallisant les myriades de grains épars.

Il reste, douloureux, cet autre amour, pour C., enraciné en moi et qu'il va falloir transformer. Ici, mes mots se dissolvent face à la souffrance infligée. Y a-t-il des amours assez vastes pour n'en exclure aucun autre?



Suzanne Jacob



Inhabituelle

Après quatre ans à Paris et un roman à succès, Laura Laur, Suzanne Jacob revient sur scène à Montréal. Du 28 janvier au 16 février, elle inaugurera la nouvelle salle du Théâtre expérimental des femmes, l'Espace Go¹, avec Autre, un spectacle tout à fait... différent.

par Hélène Pedneault

Atravers le roman, la nouvelle, la poésie ou la chanson, Suzanne Jacob arrive toujours à projeter des éclairages inédits sur des réalités qu'on croirait ordinaires. Elle chasse sans merci banalité et lieux communs jusque sous les tapis et au fond des poches, sans tourner les coins ronds. On jurerait même, après l'avoir lue ou entendue, que banalité et lieux communs n'ont jamais existé sur cette planète. Erreur. On ouvre la radio ou la télé et cette bienfaisante illusion disparaît!

On pourrait parier que son spectacle de Montréal sera étonnant dans sa forme. Entre ceux de Charles Trenet et de Plume Latraverse, par exemple, à part la technique et le contenu, y a-t-il autant de différences que ça? Suzanne Jacob, elle, est allée voir de près le mécanisme d'un spectacle et elle a trouvé quelque chose d'*Autre*, qu'elle a déjà commencé à présenter en Suisse, en France et en Allemagne.

«C'est un spectacle de chansons, mais expérimental, en dit-elle. J'essaie de sortir la chanson du cadre habituel, pour revenir à un corps qui chante, un corps nouveau, plus près de notre pratique quotidienne de la chanson. Des gens chantent en marchant dans la rue, d'autres en tournant une mayonnaise, d'autres en faisant le lavage, en étendant le linge, en berçant les enfants. Il y a un chant dans la gorge qui accompagne des gestes. J'ai donc travaillé avec une chorégraphe qui a essayé de sortir de moi ces gestes – qui étaient là d'avance – pour en finir avec les mouvements qui ne sont que des répétitions scéniques, sans rapport avec les gestes quotidiens de la marche, du travail, de la lutte ou du jeu.

«Du côté de la musique, ma difficulté était de faire de la chanson qui ne soit pas consommée comme un fond sonore, parce qu'on a l'habitude qu'elle soit là, toujours un peu semblable et répétée à travers les époques. J'ai donc travaillé sur des musiques électro-acoustiques, pour rompre complètement avec l'habitude. À la limite, des personnes peu familières avec ce genre de musique ne seront pas sûres que c'en est. Elles penseront que c'est plutôt de l'environnement sonore.

«La musique sert d'appui et la mélodie sort de ma voix, beaucoup plus libre qu'avant parce qu'elle chante dans un souf-



fle différent, en dehors de la rythmique habituelle en deux, trois ou quatre temps. Autrement dit, on arrive dans un univers que l'oreille ne reconnaît pas; elle est donc obligée d'entrer dans une attention nouvelle. Or c'est ce que je vise dans ce spectacle: que la parole dite soit encadrée de telle sorte qu'on ne puisse pas la recevoir comme d'habitude. D'habitude, on vit quelque chose de semblable d'un chanteur ou d'une chanteuse à l'autre, sans nouvelle écoute, sans nouvelle aventure. *Autre* est donc un spectacle très exigeant pour le public, qui n'a plus de références.

«Ceci dit, ce n'est pas une «performance». Moi, j'appelle encore ça de la chanson parce que c'est dans ce domaine que je

cherche. Ce sont encore mes textes, des textes de chansons compréhensibles, avec des phrases structurées, des paroles qui ont du sens. Le mot qui définirait le plus précisément ce nouveau spectacle est «orchestrique», selon une forme de danse-théâtre inspirée de Pina Bausch et d'autres.

«La musique est sur bandes, produite par un ordinateur: il est donc impossible qu'un musicien la joue sur scène. C'est une musique synthétique, fabriquée. Et moi, je suis absolument seule dans un espace vide où le corps exécute son propos, une gestuelle davantage qu'une danse. L'éclairage est très important parce qu'il détermine des espaces autres, eux aussi inhabituels en chanson.

«Je ne fais plus de monologues comme avant. Je ne décroche plus du spectacle pour «parler» à la salle. Mais il y a des textes que j'appellerai «d'information»; je livre tels quels des faits divers et des petites nouvelles apparemment bizarres, au sujet par exemple de ces femmes esquimaudes au taux d'ostéoporose trop élevé... L'humour est certainement moins direct, moins évident qu'à travers le monologue. Dorénavant, il passe plus par le corps que par la parole. Ce sont donc de nouvelles chansons, à l'exception peut-être de *Il dit et As-tu changé?*, que je reprendrai dans ce nouvel environnement.»

Avec tous ces changements, n'a-t-elle pas peur que les gens qui l'ont déjà vue sur scène aient un choc épouvantable?

«Je n'ai pas peur. Mais je sais que c'est difficile de passer de cheveux blonds à cheveux noirs, par exemple, ou de cheveux très courts à cheveux très longs. Se raser la tête est aussi compliqué! Ce sont des changements difficiles face aux autres, parce que les gens comparent. Et pendant qu'on compare, on ne voit pas, on n'entend pas. Mais quand ils et elles arrivent à dépasser le point de comparaison, je n'ai plus peur. Évidemment, c'est exigeant pour la chanteuse. Je les sens dans la salle, pendant une demi-heure, en train de se dire: avant, après, avant, après, sans arrêt, comme si j'étais une ancienne obèse devenue mince ou une ancienne mince devenue obèse. Je suis quand même prête à traverser tout ça...»

Et Suzanne Jacob éclate de rire. Son rire, lui, n'a pas du tout changé.

Hélène Pedneault est recherchiste à l'émission Droit de parole à Radio-Québec. En plus de signer la chronique délinquante elle est membre du comité de rédaction.

1/ Espace Go, 5066, rue Clark, Montréal, Tél.: 271-5381.

ARTS - LETTRES - SPECTACLES - SCIENCES HUMAINES

VARIÉ,
RELEVÉ.

SPIRALES

CONSISTANT
SOUS LA
DENT

EXPLOREZ AUSSI
AVEC NOUS



SPÉCIAL DU MOIS

9\$

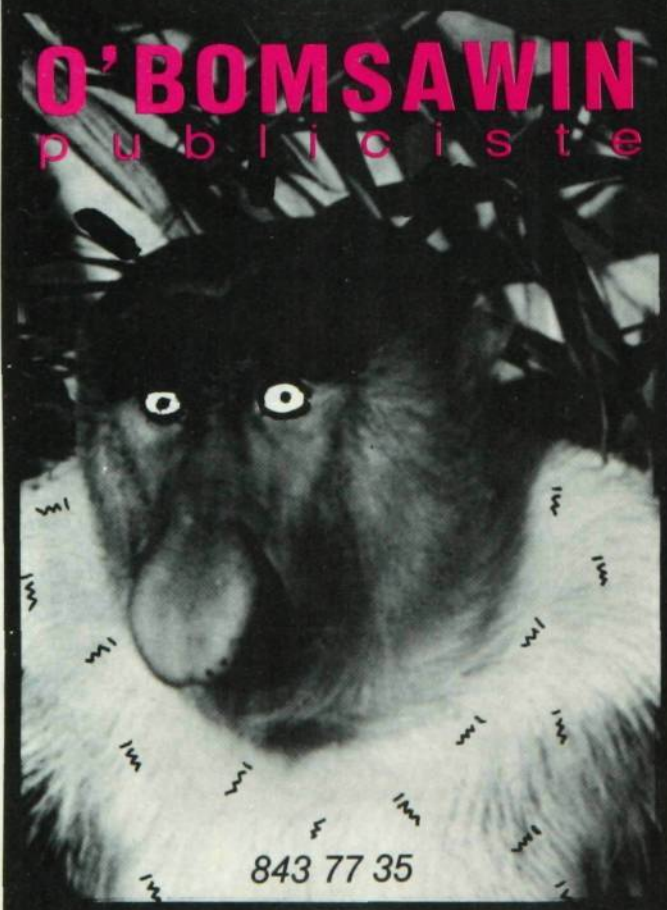
SPIRALES
C.P. 98, Succ. «E»
Montréal (Qué.)
Canada H2T 3A5

ABONNEZ-VOUS

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Tél. _____ Profession _____

O'BOMSAWIN

publiciste



843 77 35



Roland Giraud, Michel Boujenah et le bébé Marie dans «Trois hommes et un couffin»

Trois hommes et un couffin

Un film et sa réalisatrice

Où l'on voit comment les images de Coline Serreau dépassent – heureusement – ses propos, et pourquoi son film est un succès.

par Hélène Sarrasin

Trois hommes et un couffin, c'est l'histoire de trois célibataires qui partagent le même logement et trouvent un beau matin devant leur porte un bébé couché dans un couffin (panier d'osier). Une lettre précise qu'il appartient à l'un d'eux, est de sexe féminin et s'appelle Marie. Sa mère, Sylvia, a décroché un contrat de six mois aux États-Unis et laisse Marie à la bonne garde de son père. Après avoir cherché par tous les moyens à se débarrasser de l'enfant, nos trois compères se rendent à l'évidence et intègrent la nouvelle venue dans leur vie. Chacun est responsable d'une tranche de huit heures... et finies les folies! C'est-à-dire les filles, les voyages, la vie de luxe. Le reste est prétexte à des scènes rocambolesques mais aussi tendres, émouvantes mêmes, car nos mâles, confrontés à la réalité d'avoir à s'occuper d'une plus faible qu'eux, vont s'attacher à Marie au point de réfléchir à ce qu'avaient été leurs valeurs jusque-là.

Coline Serreau, la réalisatrice française qui nous avait déjà donné *Pourquoi pas?* et *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux?* a réalisé assurément une comédie hilarante sur un thème jusqu'à maintenant inexploité, soit le maternage. Un tel film aurait-il pu, avant 1985, prendre l'affiche et devenir un succès (en France, *Trois hommes...* tient tête à *Rambo*)?

Il fallait que les femmes en soient arrivées au point d'affirmer: «On partage le maternage. Tu n'as pas le choix.» Et les hommes, ébranlés par le questionnement

féministe, de répondre: «Tu n'as peut-être pas tort.» Par son film, Coline Serreau témoigne donc d'une étape dans l'évolution de notre société. Elle démontre aussi à ceux et celles qui en douteraient toujours que l'humour peut être féministe et que le féminisme peut être humoristique (et même un succès commercial!). Enfin, elle aborde des thèmes, tel l'amour gratuit et ses apports, trop rarement touchés au cinéma comme ailleurs. Soulignons que les images sont belles et les acteurs excellents. Voilà pour les points forts.

Par ailleurs, les personnages de femmes traversant le film, petites amies ou amantes etc., me sont apparus monolithiques comparativement aux hommes, dépeints avec nuances. Égoïstes, incapables d'exprimer leurs émotions, mais aussi tendres, les «pères» avaient, eux, la densité de vrais êtres humains. Quant à Sylvia, malgré la détermination de son premier geste, elle ne semblait pas finalement très convaincue de ses droits et de ses actes. Quelques jours après la projection, lors d'une laborieuse entrevue à Montréal, Coline Serreau m'assurait pourtant qu'elle avait décrit là une femme forte menant de front carrière et maternité. Madame Serreau et moi n'avons sans doute pas la même conception de ce qu'est une femme affirmée.

À la fin du film, Sylvia, qui est revenue depuis peu d'Amérique et a repris Marie, vient sonner à la porte de nos trois célibataires, épuisée et en larmes: «Je n'y arrive pas...». Les trois «papas», affligés d'une profonde déprime depuis le départ de la petite, sautent de joie et s'affairent autour... de Marie, laissant la maman sur le palier.

Je trouvais la scène géniale. J'y voyais le pied de nez de Coline Serreau à tous ceux et celles qui auraient cru que tout était aussi simple. Forcés de développer le maternage, les hommes ne développent pas pour autant l'empathie: la jeune mère en larmes sur le palier en témoignait. «Un bout de chemin reste à faire, n'est-ce pas?», ai-je dit à Coline Serreau, cet après-midi-là. Madame Serreau eut l'air de se demander si je parlais bien de son film: «Ils vont s'en occuper, de la mère.»

Sans doute, mais n'était-il pas révélateur qu'elle doive se coucher dans un berceau pour qu'ils prennent enfin soin d'elle? Non. Pour Madame Serreau, la scène importante n'était pas celle-là mais celle où un homme enceint s'abrutit dans l'alcool et philosophe sur «le manque». «Mais cette scène, on s'y attend tellement!», ai-je rétorqué. Là, Madame Serreau n'a pas eu l'air de me trouver drôle. Bref, nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes.

J'aurais eu envie de lui dire aussi que j'aurais préféré quelque chose de plus subtil que l'anti-polar pour opposer «les valeurs du monde macho (drogue, argent, destruction, mort) aux besoins profonds des individus qui sont la tendresse, la croissance, etc.» Mais Madame Serreau m'aurait sans doute abandonnée à mon jus de pamplemousse. Et comme je m'étais quand même laissé prendre par *Trois hommes...*, je n'ai pas insisté. Une chance, comme a dit ma consœur du *Devoir*, qu'il y avait entre nous son film charmant.

Les arts visuels au Canada

Crise d'identité

En novembre dernier, 16 femmes et 19 hommes se rencontraient à Montréal pour discuter de la situation des arts visuels au Québec et au Canada, à l'invitation de la revue Parachute¹.

Peu de différences entre les propos des unes et des autres, finalement, nous raconte Monique Langlois, qui a écouté ces muséologues, directrices-teurs de galeries et de revues, historien-ne-s et critiques d'art, artistes.

par Monique Langlois

Je m'attendais à un débat sur l'art canadien: faut-il parler d'un art national ou régional? y a-t-il des différences entre les deux? etc. Je l'espérais d'autant plus que les participant-e-s venaient de Montréal, d'Ottawa, de Toronto et de Vancouver. Or, le Canada a été défini au départ comme un pays sans identité nationale. Étant donné le peu de confiance que les Canadien-ne-s ont en eux-mêmes, il serait parfois plus difficile pour un-e artiste de Montréal d'exposer à Toronto qu'à New York!

Le Canada est un pays jeune, au passé récent, donc sans mémoire collective. Cette faculté créant l'identité, le manque de mémoire serait donc à l'origine de l'inconscience nationale. Des femmes, ces oubliées de l'histoire, l'ont mis en évidence. Rose-Marie Arbour présentait délibérément les oeuvres de quatre femmes artistes qui cherchent à s'identifier en tant que sujet universel, en continuité avec celles qui les ont précédées. Pourtant, leurs modèles artistiques sont historiques et internationaux, sans distinction de sexe: il leur était difficile d'agir autrement en raison du peu de modèles féminins offerts par la culture québécoise ou canadienne.

Bien que plus nombreux, les modèles masculins ne font pas le poids, d'après le sculpteur Roland Poulin; celui-ci déplorait l'influence néfaste des revues qui proposent un art international et obligent indirectement les jeunes artistes à s'identifier à des modèles étrangers. C'est une des raisons pour lesquelles, disait-il, ces jeunes n'hésitent pas à faire des clins d'oeil à l'histoire de l'art par l'emprunt de motifs, par des allusions à des faits précis du passé, tel l'avènement de la perspective, quand ce n'est par des oeuvres entières faites «à la manière de» leurs prédécesseur-e-s. Par ces productions destinées à rendre hommage ou à critiquer, les artistes continuent de s'inscrire dans l'histoire.

Refaire l'histoire

L'artiste Marcel Saint-Pierre, lui, s'est dirchoqué par ces approches perpétuant une culture pour élite. Il préfère les artistes qui travaillent sur le matériau; la couleur pour le peintre, par exemple. Cependant, quelle que soit l'option choisie, les artistes contemporain-ne-s ne cherchent pas à créer un art régional ou national. Cette situation, loin d'être unique au monde, est accentuée par l'existence d'une histoire de l'art canadien à peine sortie du néant et déjà contestée.

En effet, Carole Doyon remettait en question l'histoire traditionnelle énumérative, qui donne une image artificielle et élitiste de l'art. Cette constatation, partagée par plusieurs autres historiens d'art, oblige à une redéfinition de l'histoire et de son écriture. Serge Guilbaut optait alors pour une histoire sociale de l'art, une histoire comparée et critique, alors que René Payant se déclarait pour une histoire formaliste renouvelée. Mais toujours formaliste, parce que c'est par la forme que l'oeuvre d'art peut être autonome et critique, indépendamment de son contexte historique.

Dans l'immédiat, la meilleure façon

d'écrire l'histoire serait de faire de la critique d'art dans les revues artistiques et dans les journaux. D'où l'expression «histoire instantanée», utilisée par les participant-e-s: écrire sur l'actualité, c'est écrire l'histoire. Il est vrai que depuis dix ans les revues n'ont pas fait qu'informer le public. Laisant souvent la parole aux artistes, elles se sont révélées des lieux d'expression des préférences et aussi, comme *Parachute*, d'élaboration d'un langage critique, par le biais de la sociologie, de la psychanalyse, de la sémiotique ou de la linguistique. Grâce à elles, entre autres, l'art contemporain canadien est de plus en plus connu et apprécié au pays qu'à l'étranger.

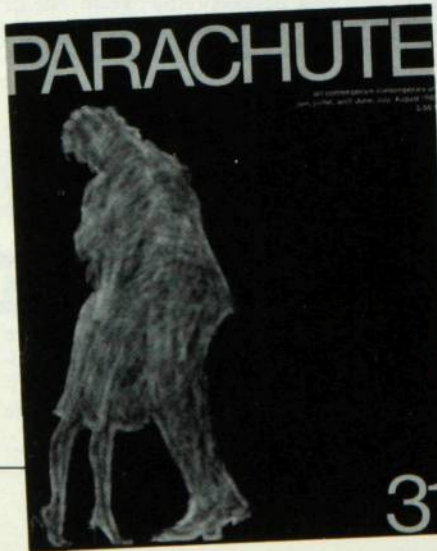
Contradictions et questions

La situation des artistes est paradoxale. Ils et elles doivent vivre d'un art «savant» mais accessible à tou-te-s. Le problème est insoluble à court terme et les subventions gouvernementales servent souvent de béquilles aux artistes et aux gens vivant du marché de l'art, qui font face constamment à des soucis financiers.

La question de l'identité nationale s'est, pour ainsi dire, évaporée au cours des discussions pour faire place à l'urgence d'écrire l'histoire. Les partisan-e-s d'une histoire sociale de formaliste de l'art souhaitent-ils la disparition de l'histoire de l'art traditionnelle? Cela n'était pas clair. Autre question: une reconnaissance internationale des artistes québécois-e-s et canadien-ne-s incitera-t-elle les générations futures à les prendre pour modèles? Si oui, cela favorisera-t-il l'émergence d'une culture ou d'une identité nationale? Histoire à suivre.

Monique Langlois est historienne d'art, elle termine un doctorat en esthétique à l'Université de Paris-10, Nanterre.

^{1/} *Parachute*, revue d'art contemporain - 4060 boul. Saint-Laurent, bureau 501, Montréal, Québec H2W 1Y9.



Annie Cohen-Solal et...



Le monstre Sartre

Six ans après sa mort, Jean-Paul Sartre, l'infidèle (!) compagnon de Simone de Beauvoir, continue de faire discourir et publier. Dernièrement, l'écrivaine Annie Cohen-Solal venait livrer à Montréal, avec la biographie Sartre, sa vision d'un homme paradoxal et passionnant.

Il est 9 h 30 quand Annie Cohen-Solal nous reçoit, encore un peu endormie, sympathique, chaleureuse, passionnée et un peu surprise de tout le tourbillon de conférences et entretiens entourant la promotion de son livre. Pour elle, la publication de *Sartre* (Éd. Gallimard, 1985) représente «une conquête, une transgression, un geste phallique». D'origine juive-algérienne et de culture française, elle est issue

par Danielle et Claude Gauvreau



d'une famille bourgeoise, traditionnelle, où les rôles sexuels sont bien caricaturés: les hommes ont le pouvoir, les femmes restent à la maison. La parole appartient aux hommes, et dans les dîners publics, les femmes s'excusent avant de parler. Dans ce milieu, Annie Cohen-Solal, qui aime écrire et qui sympathise avec tous les mouvements d'émancipation, est perçue comme une marginale et une révoltée. Son rapport à l'écriture va témoigner de sa recherche d'identité sexuelle et culturelle.

Après plusieurs séjours à l'étranger comme enseignante, elle se donne le droit, dit-elle, non seulement de prendre la parole, mais de la prendre publiquement, d'abord à travers une biographie de Paul Nizan et maintenant par celle de Sartre. Quatre ans de travail, de lectures, de recherches, pour démystifier «le monstre Sartre», pour le rendre aussi plus humain et, elle y tient, pour produire un ouvrage accessible à tous les publics.

Que dire de l'attitude de Sartre face au féminisme? Annie Cohen-Solal s'en remet à Sartre qui disait: «Je vois des opprimés partout, femmes, noirs, homosexuels». Ce-

pendant, nous dit-elle, c'est son rapport avec Simone de Beauvoir qui permet à Sartre d'être au fait de la condition féminine non pas uniquement dans ses fondements théoriques, mais dans sa réalité quotidienne. Beauvoir, c'est l'interlocutrice privilégiée de Sartre. Annie Cohen-Solal dit d'elle qu'elle a modifié la vie intellectuelle de Sartre. Beauvoir, c'est aussi la «reine-mère» de la ruche (en référence à l'entourage de Sartre). Elle organise, dirige, voit à tout, parce que la plus compétente et parce qu'elle est douée d'une énergie fabuleuse.

Et le couple Beauvoir-Sartre: mythe ou modèle? Pour Cohen-Solal, leur rencontre est celle de deux individus qui ont des échanges intellectuels et affectifs sur un même plan. Couple modèle pour toute une génération qui veut sortir des traditions, mais aussi couple maudit et immoral pour les autres. Pour expliquer ce phénomène, Annie Cohen-Solal insiste sur le contexte historique de la province française des années 30. En effet, imaginons un instant ce couple ouvert, libre-penseur face à la morale conformiste de l'époque, et dont la vie privée émerge en quelque sorte sur la scène publique par la plume de Simone de Beau-

Au nom du père et du fils

le sorcier

roman

Francine
Ouellette



568 pages / 19,95\$

EN VENTE PARTOUT



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

PIAF

PERFECTIONNEMENT DES INTERVENANTES ET INTERVENANTS AUPRÈS DES FEMMES

Un programme féministe de 15 crédits
dans lequel on systématise
ses connaissances sur les femmes.

Un programme qui peut être complété
par une formation sur mesure
pour obtenir un certificat (30 crédits).

PIAF s'adresse aux intervenantes
ou intervenants en santé,
en travail social, en éducation
et dans les groupes de femmes.

Date limite d'admission: 24 février 1986
Date limite d'inscription pour tous les étudiants:
3 mars 1986 -

RENSEIGNEMENT: 843 - 6090

voir (lire son roman, *L'invitée*). Mythe et réalité s'entremêlent.

Donc, une relation qui se veut égalitaire et dans laquelle chaque partenaire est libre de vivre d'autres rapports amoureux. Cela fait de la casse, nous dit Cohen-Solal, car ce sont les tierces personnes qui écotent, des femmes surtout. Mais comment Sartre agissait-il avec les femmes? Toute sa vie il a voulu séduire les femmes; elles stimulent ses capacités créatrices. Incapable de rompre affectivement avec ses maîtresses, elles restent ses amies. Séducteur séduit, généreux ou égoïste, la question n'est pas simple. Chose certaine, les femmes ont joué un rôle moteur dans sa vie.

Dans le portrait que Cohen-Solal trace de Sartre, il semble y avoir un paradoxe entre le Sartre orgueilleux, mégalomane même, et l'homme généreux qui refuse les honneurs officiels comme, par exemple, le prix Nobel de littérature. Pour Cohen-Solal, l'orgueil n'est pas toujours un défaut. Dans le cas de Sartre, il est vrai, dit-elle, qu'il a toujours eu une conscience très forte de son génie, de l'oeuvre qu'il portait en lui, et en même temps une disponibilité permanente et une très grande réceptivité

aux autres, comme si ces deux dimensions cohabitaient chez lui.

Aujourd'hui, nous explique Annie Cohen-Solal, on ne sait pas très bien, en France ou ailleurs, ce qui reste de l'oeuvre de Sartre. À son avis, Sartre a été un formidable critique littéraire et certains de ses écrits, comme *La Nausée* ou *Le Mur*, ont marqué notre siècle. Mais son oeuvre est encore partiellement lue, et plusieurs inédits restent à découvrir. Le plus important pour Cohen-Solal, c'est que Sartre a donné des idées et des impulsions libératoires. Comme disait Sartre, chaque individu doit trouver sa voie et peut faire quelque chose de sa vie.

Quant au Sartre politique, au militant engagé, oui, il s'est trompé nous dit-elle, mais quel homme engagé ne s'est jamais trompé? Depuis sa mort, on s'est souvent amusé à en faire un bouc émissaire alors que ses erreurs furent aussi celles d'une génération. Quand Sartre est allé saluer Castro à Cuba en 60, il a eu raison comme toute la gauche à l'époque; mais par la suite, il n'a pas hésité à dénoncer les déviations du régime. D'ailleurs, un des grands mérites de Sartre, nous explique-t-elle,

c'était sa capacité de se remettre en question.

Comme Sartre, Annie Cohen-Solal croit à une littérature engagée. Elle refuse la conception qui ne voit en la littérature qu'un acte purement subjectif ou thérapeutique. Pour elle, la littérature doit avoir un rôle social. Ainsi, en ce moment en France, alors que des hommes politiques d'extrême droite comme Le Pen tentent de brandir l'étendard du racisme, que fait la littérature? Quel-le-s sont les écrivain-e-s qui élèvent la voix? Il ne s'agit pas, selon elle, de copier Sartre, mais de réactualiser sa théorie de l'engagement littéraire.

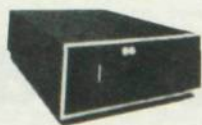
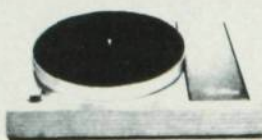
Maintenant, Cohen-Solal veut continuer à investir dans d'autres formes d'écriture (nouvelles, scénarios, pièces de théâtre) mais toujours dans la perspective d'une littérature engagée.

Il faut lire sa biographie de Sartre, un ouvrage passionnant et bien écrit, qui nous donne le goût de redécouvrir une oeuvre toujours actuelle.

Danielle Gauvreau est étudiante à la maîtrise en travail social. **Claude Gauvreau** est étudiant en communications.

PARLONS MUSIQUE

LA QUALITÉ D'UNE CHAÎNE STÉRÉO SE JUGE
À L'INTENSITÉ DE L'ÉMOTION MUSICALE QU'ELLE PROCURE.



Le système LINN-NAIM vous procure une émotion musicale à un prix étonnant.
Vous n'avez plus d'excuse de vous contenter d'une chaîne médiocre.

AUDIO CLUB
Haute Fidélité

1675, St-Hubert, Montréal
tél: 526-4496

Bandes dessinées



L'anatomie des nanas

L'année 1985 débutait avec la publication en France du manifeste de quelques dessinatrices de bandes dessinées qui, derrière Chantal Montellier, dénonçaient la banalisation du sexisme et de la violence dans la BD française¹. Un an plus tard, l'anatomie des nanas s'étale toujours à la une des revues de BD les plus branchées: À suivre, Métal hurlant, l'Écho des savanes, Fluide glacial, etc. Les albums sont-ils moins accrocheurs? À peine. Marie-Claude Trépanier réagit à quelques parutions plus et moins récentes.

par Marie-Claude Trépanier

Eh oui, au risque de passer pour une «puritaine et une féministe attardée», j'avoue qu'il m'arrive d'être irritée par l'étalage des formes de certaines héroïnes de BD. Je n'ai rien contre les seins, les fesses ou les autres parties de notre anatomie, c'est l'insistance qu'on met sur elles qui me dérange.

Sarvane en est un bel exemple. Cette guerrière ne réussit pas à faire tenir ses énormes seins dans sa brassière cloutée. Au moindre geste, donc fréquemment car elle est très bagarreuse, son soutien-gorge s'envole. Parfois, ses petites culottes aussi disparaissent comme par magie! Cela me pose des problèmes de logique et de vraisemblance, qui m'empêchent de suivre l'histoire. Je perds mon temps à essayer de comprendre comment elle a pu se déshabiller. Et comme le mystère est épais, je perds complètement le fil. Pour résumer, *Sarvane* est une femme forte et courageuse, qui tombe amoureuse d'un homme-dieu (tiens!) dont elle n'est pas digne (tiens, tiens!). Mais elle fera tout pour gagner le fameux Gor des étoiles. On se demande bien pourquoi: Gor est un lâche et un impuissant sans grande intelligence. Pour être positive, disons que les dessins de Bernet méritent une mention et que, dans le genre science-fiction, il y a dans *Sarvane* quelques bonnes idées.

La Marque de la sorcière se distingue aussi par les dessins, de Redondo. Malheureusement, texte et scénario ne font pas le poids. L'auteur a raté un sujet en or: la lutte menée par le pouvoir politique contre les pouvoirs mystérieux de certaines femmes – ou chasse aux sorcières – en pays basque, vers 1611. Situations improbables, dialogues insignifiants et répétitifs, dénuement décevant: on ne croit pas un mot de ce qui nous est raconté.

Les femmes pirates d'autrefois devaient passer pour des sorcières. En tout cas, *Marie de Bois et les sœurs de la côte* en sont de joyeuses! Marie de Bois, Marie de Gris et leurs compagnes, toutes les Marie (Marie Hasard, Marie Étincelle, Marie Pistolet, etc.) parcourent les mers à la recherche de fabuleux trésors comme de vraies pirates, mais leurs ruses sont celles de sorcières. Marie de Bois commande le Pont-Marie et n'engage à son bord que des femmes, ni mariées ni pucelles. Elles aiment l'aventure et les plaisirs, avec un fort penchant pour l'absinthe et un goût prononcé pour le libertinage. Je vous jure que c'est loin d'être ennuyeux. Le texte s'appuie sur un scénario solide et bien mené, avec parfois de véritables bijoux de dialogues. La scène où les pirates découvrent un corps à la mer vaut bien une citation; au traditionnel «Un homme à la mer!», Marie de Bois répond: «Qu'il y reste! Un maquereau de plus ou de moins dans la Baie de Caillola, ça n'empêchera pas les mulons de briller sous le soleil ou d'étinceler les soirs de pleine lune!» Et, plus tard, au moins traditionnel «Une femme à la mer!», elle rétorque: «Qu'elle y reste! Elle bouffera du maquereau.» Les dessins de Billon font honneur

au texte. Un album réussi. J'ajoute qu'on y voit des formes et des seins mais que ce n'est pas obsédant.

Si Naima, *La Voyageuse de la petite ceinture*, avait vécu à l'époque des Marie, elle serait sûrement devenue pirate. Comme elle vit dans le Paris des années 80 et qu'elle est démunie, elle a décidé de marcher, de tourner en rond, sur l'ancien réseau de voies ferrées qui ceinture Paris. Les voyages, elle les fait dans sa tête. Algérienne née en France de parents immigrés, Naima n'est de nulle part. Elle ne connaît pas l'Algérie et en France, elle est une étrangère. L'album de Pierre Christin et d'Annie Goetzinger pourrait servir la campagne antiracisme «Touche pas à mon pote» qui se déroule en France. L'exergue donne le ton: «Par des images enthousiasmantes, nous voulons affirmer une France arc-en-ciel». Et c'est signé: Farida, Candida et Barbara, «rouleuses» de l'antiracisme. L'album n'a rien d'un document de propagande: les images sont chaudes et riches d'émotion, le texte vif, sans bavardage. Les auteurs ne trahissent pas leur réputation. Naima est un personnage attachant avec qui on a plaisir à voyager.

Suite à la parution du premier titre, *Le Dragon vert*, on attendait avec impatience le nouvel album des aventures de Jeannette Pointu, reporter photographe. On avait déjà fait le lien avec Tintin, on ne peut plus l'éviter; tout rappelle le héros de Hergé: mise en page, dessin et histoire. Jeannette est reporter et redresseuse ou redresseuse de torts. Avec *Le Fils de l'inca*, elle se retrouve à San Escudo, un petit pays d'Amérique du Sud. L'histoire ne manque pas de rebondissements, de suspense et de découvertes. Wasterlain réussit à nous captiver jusqu'à la fin alors que Jeannette devient une vedette de la télé. Par contre, un ami connaisseur d'Amérique du Sud me dit avoir relevé plusieurs confusions archéologiques entre les cultures aztèque et inca, et d'innombrables fautes dans l'espagnol des dialogues.

Les nouvelles héroïnes de BD ont une manie commune qui me fut révélée par Jeannette: elles font leur toilette devant nous. Dans ses deux albums, on voit Jeannette se laver ou se battre avec ses cheveux rebelles, vêtue de petits vêtements qui tiennent bien, sobres et pas du tout aveuglants. On assiste aussi aux ablutions intimes de Naima, l'héroïne de Christin et Goetzinger, ainsi qu'à celles des sœurs de Marie de Bois. Sans chercher loin, je trouverais d'autres exemples. Pourtant, je ne me rappelle pas avoir déjà vu Tintin, Valerian ou Astérix en petite culotte, à faire leur toilette matinale. Bizarre.

Contrairement à ses consœurs, je n'ai pas vu Yoko Tsuno se laver. Avec son 15^{ème} album, *Le Canon de Kra*, Yoko, grande justicière aventureuse, n'a plus besoin de présentation. Téméraire, elle empêche encore une fois qu'un malheur se produise. Ici, il est question de nucléaire: l'héroïne de Roger Leloup serait une merveilleuse recrue pour Greenpeace, mais je ne suis pas sûre que les services secrets français l'apprécieraient... C'est qu'elle est

redoutable! Ce numéro nous laisse sur une ambiguïté: Yoko avoue à la fin avoir envie de se ranger pour faire des enfants. Elle se voit très bien, dit-elle, en train de bercer sa petite fille. J'ai hâte de voir quel type de BD cela donnera.

Pour finir, deux albums dont les héroïnes sont plus typiquement «masculines», donc pudiques (?). Dans *Air mail, Dry week-end*, de Attilio Micheluzzi, la femme ne tient pas un rôle de premier plan mais son personnage est intéressant. C'est une histoire de meurtre dans les États-Unis de la prohibition. Le narrateur, un pilote nommé Man, est follement amoureux de Bella Palmer, elle-même pilote acrobatique. On la surnomme la «bombe volante» et c'est d'ailleurs l'effet qu'elle provoque chez les hommes. Man est beau joueur, il se retire derrière cette femme de qualité – ce qui est rare en BD. À lire aussi pour la précision du dessin et l'errance poétique du texte.

Adèle Blanc-Sec était morte dans le 4^{ème} épisode de ses Aventures extraordinaires, puis ressuscitée dans le 5^{ème} sans que cela pose problème aux fidèles admiratrices de l'anti-héroïne de Jacques Tardi. Celui-ci défie toute logique, toute vraisemblance, toute convention du récit: imaginez un cauchemar mené comme une intrigue policière, car tout arrive à Adèle Blanc-Sec; le plus horrible et le plus effroyable. Dans le 6^{ème} et dernier album, *Le Noyé à deux têtes*, une pieuvre géante s'attaque aux passants, les assassins rôdent, la terreur règne. Adèle traverse tout cela avec indifférence et dédain, pour déclarer à la fin: «En somme, on s'ingénie à me faire perdre mon temps; ne comptez pas sur moi pour tirer une quelconque morale de cette histoire!»

Marie-Claude Trépanier travaille depuis quatre ans dans le milieu littéraire et est membre du comité de rédaction de LVR.

I/ Voir LVR, septembre 1985: «Quatre femmes en colère», Hélène Lazar.

BIBLIOGRAPHIE

Sarvane, texte d'Antonio Segura, dessin de Jordi Bernet, Éd. Dargaud, 1985.

La Marque de la sorcière, texte de Muro, dessin de Redondo, Éd. Dargaud, 1985.

Marie de Bois et les sœurs de la côte, texte de Dubos, dessin de Billon, Éd. Dargaud, 1985.

La Voyageuse de la petite ceinture, texte de Pierre Christin, dessin d'Annie Goetzinger, Éd. Dargaud, 1985.

Les Aventures de Jeannette Pointu: Le Fils de l'inca, texte et dessin de Wasterlain, Éd. Dupuis, 1985.

Yoko Tsuno: Le Canon de Kra, texte et dessin de Roger Leloup, Éd. Dupuis, 1985.

Air mail, Dry week-end, texte et dessin d'Attilio Micheluzzi, Éd. Dargaud, 1985.

Adèle Blanc-Sec: Le noyé à deux têtes, texte et dessin de Jacques Tardi, Éd. Casterman, 1985.

PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

TEL. 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

SUZANNE DAME, *avocate*

822 | Montréal, Qc. | tél: 526-9164
Mont Royal est | H2J 1X1 | ou 526-0443



HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

Diane Ricard
Psychophoniste

Retrouver l'importance,
le plaisir et la joie de la parole

- éveil de la voix
- exploration en profondeur
par des méthodes alternatives
- cours intensifs ou privés
- membre du Bottin des Femmes

117 VILLENEUVE OUEST
MONTRÉAL H2T 2R6
276-7945

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTRÉAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

- Co-propriété indivise et
locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses)
indépendants (tes)
- Élaboration de
système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849-2530

Dr Kimberly Dubois O.D.

- *examen visuel*
- *vision au travail*
- *dépistage de glaucome*
- *dépistage de cataracte*
- *rééducation visuelle*

3743 Saint-Hubert H2L 3Z9 521-0740
(près du métro Sherbrooke)

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9

bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5

721-1806

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont

651-9963

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle - idées suicidaires
stress - homosexualité
phobie - séparation - deuil

Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues
du Québec

(514) 598 - 8620

Diane Girard
Psychologue

2127, rue St-André (près du métro Sherbrooke)
Montréal, QC H2L 3V2

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

SUZANNE BOUCHARD
PSYCHOLOGUE - MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

*psycho-thérapie, croissance,
thérapie de la famille mono-parentale,
réaction aux séparations,
anxiété et «burn out».*

Téléphone
737-5171

Suite 322
5950 Chemin de la Côte des Neiges
Montréal, Qué. H3S 1Z6



Andrée Lachapelle et Patricia Nolin dans «Anaïs, dans la queue de la comète»



Jovette Marchessault

Livres

Oeuvre de chair

Anaïs, dans la queue de la comète, Jovette Marchessault, Éd. de la Pleine Lune, Montréal, 1985, 180 p.

Sur la page couverture, assise dans l'herbe, drapée dans sa cape noire majestueuse, Anaïs Nin, à New York en 1971. Partant de son cœur même et se dirigeant en jets de feu vers le haut (j'allais dire le ciel), les fils d'or, de rubis et de saphir de la comète. Sur la couverture, assise dans l'herbe, une femme nommée Anaïs nous regarde. C'est aussi Andrée Lachapelle, tant leurs traits se ressemblent de finesse et de douceur.

Sur la scène du théâtre de Quat'sous en octobre dernier, drapée dans un superbe kimono, Andrée Lachapelle jouait Anaïs Nin. On aurait dit des

soeurs. Mieux. On n'aurait pas pu dire qui, d'Andrée ou d'Anaïs, était vraiment là. Tant la métamorphose était parfaite.

Étonnante Jovette Marchessault! Étonnante Jovette qui triture tant les livres qu'elle réussit à leur donner chair. De Violette Leduc à Anaïs, il y a eu toute une pléiade d'étoiles littéraires, femmes surtout et... hommes qui ont fait de leur vie un long et terrible tourment d'écriture.

Écrire! Quelle soif! Quelle faim insatiable! Quelle exaltation! Ne vivre que pour ces moments-là suffirait pour vivre! Alors, ces personnages prennent des formes divines, deviennent mythes et monuments, montent et descendent de leur piédestal. Et sur une scène à Montréal, New York ou Toronto, Jovette Marchessault leur donne la parole, les rend à l'écriture.

Sans fracas publicitaire cependant, et telles qu'elles étaient, mégalomanes, paranoïaques, névrosées ou tout simplement humaines, craintives, angoissées et nerveuses. Jovette Marchessault ne juge pas, elle dessine scènes et tableaux de leurs vies, publiques et quotidiennes; elle déroule la

cape, ouvre le kimono et montre la plaie, la joie, la place, là, où tout cela palpite. Dangereusement.

Anaïs a écrit, s'est battue pour écrire et publier, a écrit et publié par ses propres moyens. A gagné contre le système traditionnel. Jovette Marchessault a écrit, elle aussi, sur l'écriture de cette femme et sur sa passion d'être d'or, de rubis et de saphir, vivante «dans la queue de la comète».

ANNE-MARIE ALONZO

La haine blanche

Hôpital Silence, Nicole Malinconi, Éd. de Minuit, coll. Documents, Paris, 1985, 135 p.

Une jeune femme entre à l'hôpital pour se faire avorter. Son mari et son fils de six ans l'accompagnent. On a seulement dit à l'enfant que sa mère a mal au ventre... «Il vient chez l'infirmière, demander un vase pour les fleurs: c'est son père qui l'envoie. Elle [l'infirmière] se lève, ouvre une armoire et, tandis qu'elle donne le récipient, surgit d'elle cette violence irrépressible, cette vengeance

ce qu'elle savoure contre Dieu sait quelle blessure secrète, tandis qu'elle glisse à l'enfant: C'est pour mettre le petit frère ou la petite soeur que tu n'auras pas?»

Ce livre-document d'une psychologue raconte l'histoire répétée et difficilement imaginable de toutes ces femmes de tous âges qui entrent un jour ou l'autre à l'hôpital (du) silence pour se faire faire «ça».

Ce livre fait, par petits tableaux comme ces petites scènes de tous les jours, le décompte du mensonge, de la vanité et de la haine... de la peur aussi, de leur peur assourdissante que nul, dans ce lieu de «santé»(!), ne semble entendre ou écouter. «D'abord c'est involontaire, la haine. Ça tient à la neutralité. L'hôpital a mis sa haine dans le neutre. Il s'est masqué de blouses blanches, de portes identiques, de formalités d'entrée, d'odeur de désinfectant, de voix-off.»

«Ça», c'est la honte, l'avortement. On travaille dans le luxe et la propreté, les femmes ne meurent (presque) plus, il n'y a pas de faiseuses d'anges ou de lieux sordides, nous sommes en règle dans un lieu où les maîtres de la santé (et de la morale) trai-

tent le corps d'une façon impeccable.

Mais le professionnalisme au travail n'exclut pas l'indifférence (on avorte, très bien, mais on ne parle ni ne console, on ne reconforte jamais), le mutisme ou les sarcasmes, voire la cruauté verbale et mentale. «Sans rien dire, elle [l'infirmière toujours] fait un geste, rien que ce geste dont elle sait qu'il peut se priver de mots: elle soulève le petit corps hors du bassin, par un bras; juste assez haut pour que votre regard, inexorablement, s'y accroche; pour que ça se marque en vous, en punition à vie, cet enfant que vous n'avez pas voulu.» Et la mère voit l'enfant, elle voit que c'était un garçon et «que sa bouche grimaçait comme s'il avait souffert».

Et personne ne dit jamais rien. Le silence vaut pour les deux camps. On laisse régner les médecins, les infirmières. On nie la blessure, l'humiliation, la douleur, on prend sur soi la faute, le deuil, la solitude.

Écrit à vif comme dans l'os et le sang, ce tout petit livre est un

document étonnant. Mais ce qui se passe dans un hôpital de la province française pourrait se passer ici, ou n'importe où ailleurs: mêmes lits, mêmes corridors, mêmes chambres, mêmes visages de pierre. «Il fallait y penser avant». Ne pas tomber enceinte, tomber malade, tomber! Ne pas déranger, appeler, supplier, hurler. Se taire pendant la douleur. Seules les femmes qui accouchent, seules les mères ont droit au cri de la délivrance.

ANNE-MARIE ALONZO

Au moins 275

Québécoises d'hier et d'aujourd'hui, Robert Prévost, Éd. Stanké, Montréal, 1985.

Robert Prévost décrit des *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui* qui se sont démarquées d'une façon ou d'une autre afin de faire avancer des idées ou des causes. Depuis Laure Conan, la première fem-

me de lettres québécoise digne de ce nom et la première à être honorée par l'Académie française, en passant par Madeleine Arbour, Louise Beaudoin, Lise Bissonnette et Marguerite Bourgeoys, Robert Prévost trace en quelques lignes des portraits de femmes dont, dans bien des cas, on ne sait que peu de choses. Il est intéressant d'apprendre, par exemple, qu'Antonia Nantel-David (l'épouse de Louis-Athanase) a fondé l'Orchestre symphonique de Montréal. Un tel livre permet de mesurer le chemin parcouru par nos contemporaines. Évidemment, plus de 275 Québécoises auraient mérité d'être citées, et il faut déplorer le fait qu'aucune cinéaste et très peu d'écrivaines ne trouvent leur place parmi ces pages. Malgré des choix parfois arbitraires, Robert Prévost a tout de même réussi un premier abattage... en attendant une véritable encyclopédie des Québécoises d'hier et d'aujourd'hui!

MARIE-CLAIRE GIRARD

L'ange Hector

Sans la miséricorde du Christ, Hector Bianciotti, Éd. Gallimard, Paris, 1985.

Le bonheur: un nouveau roman d'Hector Bianciotti. Que celles qui ne le connaissent pas se donnent le plaisir de découvrir un auteur tendre, attentif, un écrivain doué qui manie la langue française (peut-être parce que ce n'est pas la sienne) comme un ange dansant sur la pointe d'une épingle. Bianciotti, critique littéraire au *Nouvel Observateur* (et beau comme un dieu!), avait écrit *Le traité des saisons* et *L'amour n'est pas aimé*. Né en Argentine de parents italiens, à la recherche de racines inexistantes et d'une langue «maternelle» qui lui a été refusée, il avouera même qu'il est difficile de sortir de grands espaces quand on n'est pas enfermé...

Par le biais de son héroïne, Adelaïde Marese, comme lui exilée et comme lui tributaire

CLEO 24 présente

LILIANE CLUNE
LUC MATTE

dans un film de
NARDO CASTILLO

Claire
CETTE
NUIT
ET
DEMAIN

MONTÉ CARLO
MARTIN PELLETIER
MARGARITA STOCKER
FRANÇOIS CARTIER
NARDO CASTILLO
ARNIE GELBART
VICTOR DESY
DANIEL DENIS LAROCHELLE
PRODUCTIONS ARNIE GELBART
CHARLES OHAYON

Avec la participation de Téléfilm Canada, le Service Cinéma du Centre du Québec et la contribution de Radio-Québec.

**MAINTENANT
À L'AFFICHE**

Le PARISIEN

480 Ste-Catherine o. 866-3856 McGill

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance

**À LIRE
ABSOLUMENT**

Anne Delbée
*Elle
qui traversa
le monde*
roman

«ELLE
QUI TRAVERSA
LE MONDE»

UN ROMAN SIGNÉ
ANNE DELBÉE
l'auteur du célèbre
«UNE FEMME»
(CAMILLE CLAUDEL)

édipresse
(1983) INC

20,95\$

EN VENTE PARTOUT

5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3



Hector Bianciotti

pour vivre de fugitifs instants de bonheur, il nous fait part d'un désespoir mitigé, d'un existentialisme nuancé qui nous ramène doucement à une réflexion salutaire sur nos vies et ce qui les tisse. *Sans la miséricorde du Christ* est un livre important et beau qui, dans la lignée des Kundera et Modiano, marquera notre mal de vivre d'une pierre blanche éblouissante.

MARIE-CLAIRE GIRARD

Emma, Eugénie et les autres

Rêves d'amour perdus, Les femmes dans le roman du XIX^e siècle, Annie Goldmann, Éd. Denoël/Gonthier, Paris, 1984, 198 p.

L'analyse est ici professionnelle, sereine, efficace. «Relire à partir de la problématique féministe les romans qui ont nourri mon adolescence et continuent sans doute à éveiller la sensibilité littéraire et humaine des femmes d'aujourd'hui, tel est mon propos», explique d'emblée Annie Goldmann. Les monstres sacrés: Balzac, Stendhal, Flaubert, Maupassant, etc. sont une fois de plus «révisités» mais d'un point de vue de femme.

On pourrait dire que Goldmann reprend l'analyse là où Elisabeth Badinter l'avait laissée. *Émilie*, *Émilie* montrait clairement que si les aristocrates françaises du XVIII^e siècle jouissaient d'un statut égal à celui des hommes, c'était dans le

contexte d'une guerre des sexes plutôt que d'une entente réelle. D'où l'insatisfaction et la frustration effective des femmes, et l'appel à l'émotion et à la sensibilité qui caractérisent la fin du siècle.

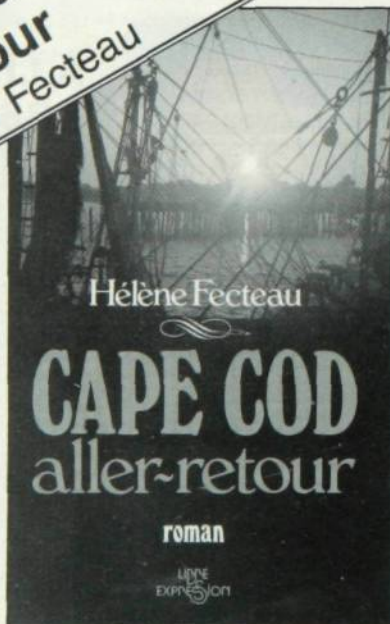
Mais cela n'a pas empêché, démontre Goldmann, la morale bourgeoise, le Code Napoléon et l'enfermement des femmes de prédominer au XIX^e siècle. À l'homme, le vaste monde, l'ambition, les affaires, le réel. Les femmes, elles, restent confinées aux champs clos du privé, de l'affectif, du gratuit. Éternelles mineures exclues de la vraie vie, brimées dans leurs rêves d'amour, les femmes n'ont alors d'autre ressource que de miser sur leurs enfants. Ce qui explique l'émergence du modèle féminin qui va dominer jusque vers 1950, celui de la femme-mère dévouée, tendre comme Madame de Rênal, la maman-amante de Julien Sorel, sublime comme Henriette de Mortsauf, le *Lys dans la vallée*, castratrice aussi comme la Jeanne d'*Une vie*.

Mais, à côté des mères, se dressent les rebelles, les indigènes, les célibataires, celles qui essaient désespérément de vivre: Emma Bovary, Honorine, Lamiel, Mathilde de la Môle... Courtisanes ou amazones, elles connaissent toutes l'échec, comme si les romanciers avaient voulu mettre leurs lectrices en garde contre des velléités de rébellion. Même critiques de l'ordre établi, tous, y compris Zola, ont intériorisé la représentation qu'ils donnent de la femme et, s'ils la peignent comme une victime de la société, ils semblent incapables de croire que sa situation pourrait jamais changer.

Le paradoxe est troublant: les héroïnes de roman ne renvoient pas seulement aux femmes de l'époque; elles sont avant tout les fantasmes des hommes qui les ont créées. C'est ainsi qu'il faut comprendre le fameux «Emma Bovary, c'est moi» de Flaubert.

Un essai assez corrosif pour celles qui voient dans le roman un reflet de la société. Pour

**Cape Cod
aller-retour**
de Hélène Fecteau



Libre Expression
12,95\$

«Je crois qu'Hélène Fecteau possède les qualités qu'on cherche chez un romancier. La volonté qu'elle a d'explorer les rapports humains — particulièrement ceux qui sont apparus au grand jour depuis quelques années — recèle un sens aigu des réalités contemporaines.»

Ivanhoé Beaulieu
Le Devoir

LES CAHIERS DU GRIF

LA DÉPENDANCE AMOUREUSE



Abonnement à 4 numéros : 1 600 frs belges

— Par virement : en Belgique : Société Générale 210-0336662-27
adresser le bulletin d'abonnement comportant nom et
adresse de l'abonné(e) aux

Cahiers du Griff

29, rue Blanche, 1050 Bruxelles.

Diffusion Canada: Dimedia
539, bd Lebeau, Ville Saint-Laurent, H4N 1S2

mieux comprendre ce siècle qui a précédé le nôtre. Pour mieux comprendre aussi Claudine, Maria Chapdelaine, Thérèse Desqueyroux et autres Florentine...

MARIE-CHRISTIANE
CHARBONNEAU



Hélène Fecteau

Aller simple vers soi

Cap Cod aller-retour,
Hélène Fecteau, Éd. Libre
expression, Montréal, 1985,
171 p.

Cette histoire d'Hélène Fecteau est assez simple, voire un peu mince. Stéphane ne peut accepter que sa femme Laurence et sa maîtresse Maxime entretiennent une relation amoureuse; il quitte Montréal et se réfugie à Cap Cod chez son ami Patrick. Là-bas, Stéphane tente de surmonter sa douleur et de «créer de nouveaux rapports

avec la vie et avec (lui)-même.»

Plus encore que Patrick, Kevin, Betty et Chris qui l'entourent, c'est Mark, un enfant, qui l'aide à voir la vie sous un regard neuf. À cette trame narrative s'ajoutent quelques péripéties: accidents de Mark et de Stéphane, violente tempête,

fête de Noël, vécu quotidien à Cap Cod. Traités de façon superficielle, ces événements n'apportent cependant pas d'épaisseur au récit.

Mais l'enjeu de ce roman est ailleurs. Le départ pour Cap Cod n'est pour Stéphane qu'un prétexte «extérieur» au voyage intérieur qu'il doit faire pour parvenir à une certaine autonomie affective. La substance même du récit repose donc sur la démarche psychologique de Stéphane qui, à travers le remous de ses émotions, sera amené à élucider son rapport à

l'amour. Il reverra non seulement le lien qui l'attache à Laurence et à Maxime, mais également la relation à sa mère, cette zone originelle du manque d'amour et de la peur du rejet. Avec Patrick, Mark et les autres, Stéphane apprendra à vivre avec la nature et les apparentes banalités de l'existence; il découvrira aussi la nécessité d'aménager son propre espace intérieur et celle, non moins importante, d'accepter la différence de l'autre.

Toutefois, l'auteure n'a pas toujours su éviter les pièges d'un roman essentiellement introspectif: certaines idées relèvent du cliché, le traitement des personnages secondaires est bien superficiel et l'utilisation de procédés tels le journal et la correspondance semble parfois arbitraire. Par ailleurs, Hélène Fecteau met l'accent sur l'homosexualité et la bisexualité comme «choix de la communication»: cela m'a paru quelque peu artificiel et maladroit, d'autant plus que Stéphane lui-même semble avoir «d'autres chats à fouetter».

Bref, ce roman aurait gagné à creuser davantage thèmes et situations, quoique la démarche psychologique de Stéphane, rendue dans une écriture efficace lorsqu'elle demeure sobre, ait un effet stimulant.

HÉLÈNE DORION

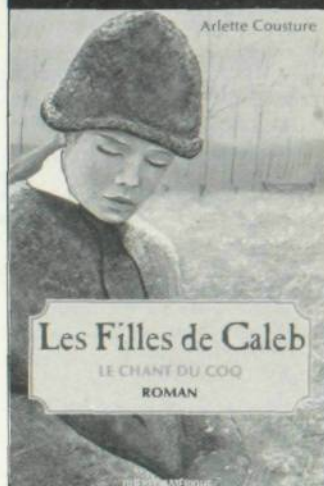
Pleurer et rire

L'heure de l'étoile,

Clarice Lispector, Éd. des
femmes, Paris, 1984, 109 p.

Rarement un auteur femme (C.L. se considère comme un auteur dans ce livre-ci) n'a eu tant d'humour, ni tant de tranquille lucidité. Ainsi, cette Clarice que continuent fidèlement à publier les Éditions des femmes, cette Clarice qu'Hélène Cixous nous faisait découvrir en 1979 avec *Vivre l'Orange/To Live the Orange*, cette Clarice nous donne un récit masculin où le féminin est source première. Un homme, «habité» par une jeune fille misérable, se met à écrire son histoire à elle, l'histoire de ce qu'elle deviendra, de ce qu'elle est sans le savoir. Lui, a échappé au sort qu'elle va subir. «Il l'aime comme on aime ce qu'on craint de

PLAISIR GARANTI!

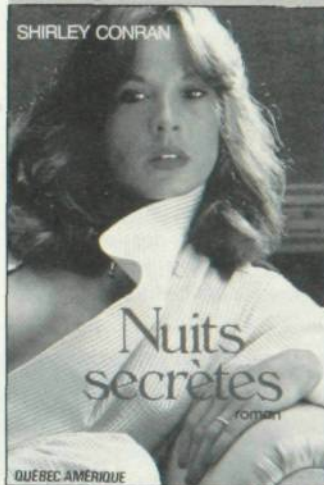


Les Filles de Caleb

LE CHANT DU COQ
ROMAN

528 pages

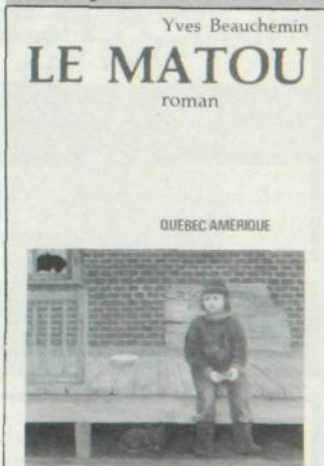
18.95 \$



QUÉBEC AMÉRIQUE

535 pages

18.95 \$



QUÉBEC AMÉRIQUE

584 pages

14.95 \$

QUÉBEC/AMÉRIQUE

450, rue Sherbrooke est. 3e étage,
Montréal, Québec
H2L 1J8
Tél. (514) 288-2371

Répercussion

Revue de Femmes pour les Femmes

Abonnement: 7.00\$

CENTRES DES FEMMES DE LAVAL
233, des Alouettes
Laval, (Québec)
H7G 3W2

668-8600

devenir». Ce qu'on a déjà été?...

Un livre où les plus cruelles vérités sont dites avec tant de sourires qu'il nous donne envie de rire/pleurer/et rire.

ANNE-MARIE ALONZO

De l'or en spray

Quartz et Mica,
Yolande Villemaire,
Éd. Écrits des forges/Le Castor
astral, Trois-Rivières/Paris, 1985,
54 p.

C'est comme si la recherche littéraire de Yolande Villemaire alternait entre l'explosion farouche du roman et la tranquille solidité rocaillieuse du poème. *Quartz et Mica* (deux minéraux de la transparence), écrit à New York l'été dernier, se mire dans la ville et chaque page se réclame d'un lieu, quartier, pont, corps de cette ville. «En holomouvement au-dessus de Manhattan» ou «au-dessus de [sa] tête», Yolande Villemaire cher-



Yolande Villemaire

che la roche de cristal «atlante» comme on cherchait la pierre philosophale. Un amour juif pour celle qui dit l'avoir été dans une autre vie. Une ville qui se laisse peu apprivoiser et de loin, un Québec folklorique au-delà de ses propres frontières.

Entre Madonna, Canal Street et le saxophoniste jouant *We are the world*, une femme, qui dit je, «cherche la boîte noire d'un vaisseau spatial/qui s'est écrasé à Atlantis en 30,033 avant Jésus-Christ», tout en jouant avec de l'or en spray...

ANNE-MARIE ALONZO

Coupable ou non?

La Fissure, Aline Chamberland,
Éd. VLB, 1985, 156 p.

Pour son premier roman, Aline Chamberland n'a certes pas choisi une situation dramatique des plus faciles à explorer. *La Fissure* raconte en effet l'his-

La Crêperie Québécoise

«Une atmosphère de détente où vous dégusterez les crêpes les plus légères et les plus délicieuses! »

«La meilleure crêperie» — André Robert

1775 St. Hubert, Montréal (Métro Berri) 521-8362



220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175
3935 St. Denis, Montréal 843 4739

DEUX OUVRAGES OÙ S'AFFRONTENT LES FORCES DE L'AMOUR ET DE LA MORT

La fissure d'Aline Chamberland

Dans un moment de grande dépression, une mère tue son enfant. «Elle était désorganisée, complètement désorganisée», expliquera le psychologue appelé à témoigner à son procès. «Pour un premier roman, voilà une oeuvre écrite avec une simplicité qu'on rencontre rarement à ces occasions.» (Yvanohé Beaulieu, *Le Devoir*).

156 pages — 12,95 \$

La convention de Suzanne Lamy

D'une écriture des plus simple et des plus précise, Suzanne Lamy nous fait découvrir un univers lourd de violence et de passion. Trois personnages à la fois unis et séparés par la maladie incurable dont l'un d'eux souffre et qui vient bouleverser leur quotidien.

86 pages — 8,95 \$

Aline Chamberland
La fissure
roman



vib éditeur

Suzanne Lamy
La convention
récit



vib éditeur
le castor astral

VLB ÉDITEUR

4665, rue Berri, Montréal H2J 2R6. tél: 524.20.19



Aline Chamberland

toire d'une mère, Élaïne, qui tue sa fille de deux ans, Ève-Lyne. Mais rien ici ne tient du roman policier: on ne trouvera pas même une description détaillée du meurtre.

Dans *La Fissure*, tout se passe suivant les «images brouillées» et «incomplètes» d'événements qui s'enchevêtrent et de souvenirs superposés. En contrepoint, Élaïne retrace différentes scènes qui ont précédé et suivi le meurtre de sa fille. Ainsi évoque-t-elle la rela-

tion monotone avec Bruno, ce mari toujours assis devant le téléviseur; son aventure amoureuse avec Julien qui, plutôt tardivement, lui apprendra qu'il est marié et que sa femme est enceinte; et enfin, les réunions familiales du dimanche qui affermissent son désir d'arracher Ève-Lyne à une société qui veut en faire «une gentille petite fille» et voudra aussi en faire «une bonne mère».

La question est implicite: le mari, l'amant ou la famille peuvent-ils pousser quelqu'un au meurtre? À cela, Aline Chamberland ne répond pas. En fait, les «mobiles du crime» pourraient aussi bien être des motifs de suicide et par là, l'interrogation dépasse largement le simple fait divers. Sans éluder la culpabilité d'Élaïne, l'auteure parvient à remettre en question la justice humaine face au vécu psychologique d'un assassin.

On ne peut passer sous silence les qualités formelles de *La Fissure*. Par le procédé du contrepoint, l'auteure donne du relief à un récit qui, linéaire, au-

rait pu être monotone. L'écriture efficace et bien maîtrisée d'Aline Chamberland ajoute enfin aux qualités de ce roman

qui traite remarquablement un sujet tabou, l'infanticide.

HÉLÈNE DORION

Théâtre

Humour noir

À grand renfort de tambours et de trompettes, les Folles Alliées débarquaient en novembre au Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal. Après le succès, en 1982, de la pièce *Enfin Duchesses!*, elles abordaient cette fois le thème controversé de la pornographie (voir LVR, nov. 1985). Dans cette aventure abracadabrante, les brigades roses sont appelées en mission fort spéciale à Pomponville, petit lieu de villégiature québécoise. Bibi Rancourt (Pascale Gagnon) vient d'y ouvrir un garage appelé *Mademoiselle Autobody*, où règne le bordel le plus total, et elle invite ses copines au grand ménage.

Emberlificotées dans les moppes, les balais et les seaux d'eau, les brigades entendent parler des intentions honteuses du maire Maurice Malo (Jocelyne Corbeil): ouvrir prochainement une boîte de nuit super, mais super érotique: le Complexe du sexe. Elles décident d'intervenir en sabotant joyeusement la soirée d'ouverture du Complexe, avec la complicité des femmes du village: Janine la «waitress» western (Agnès Maltais), Mariette Malo (Pascale Gagnon) et Phéda Simard (Lucie Godbout).

Depuis six ans déjà, les Folles Alliées utilisent le théâtre et l'humour pour véhiculer des propos féministes auprès du public «at large». *Mademoiselle*

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et avec chambre de bain privée, des salles communes spacieuses... tout est là pour créer une atmosphère calme et agréable. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traîneaux.

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes : P.O. Box 118 U
Judith Hall Valley View Lane
Grace Newman Bethlehem, NH 03574
(603) 869-3978

L'Androgyne

LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE



Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement annuel : 2 \$.

**3642, boul. Saint-Laurent, 2^e étage
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765**

Autobody est donc une comédie musicale où les chansons, parfois très touchantes, viennent ponctuer des dialogues qui reflètent bien l'écart entre le discours des femmes et celui des hommes sur la sexualité. Il n'y a, enfin, ni anicroches ni longueurs dans cette mise en scène de Pierrette Robitaille.

Bien que le deuxième acte ait plus de vigueur que le premier, l'interprétation de comédiennes telles que Lucie Godbout et Jocelyne Corbeil demeure constamment intéressante. On sourit ou on s'esclaffe. Du moins jusqu'au message choc de la fin, alors qu'on projette des films pornographiques «hardcore» sur grand écran: viols, étalage de chair fraîche comme dans la vitrine d'un boucher, corps de femmes passés au hachoir ou enchaînés, pleurs, supplications. Quelques bouts de pellicule qui coupent le souffle et font drôlement réfléchir sur la pornographie... ou sur la dégradation du genre humain.

Après deux mois à guichet fermé, *Mademoiselle Autobody*

sera rejouée en mars, à Montréal (le 8, à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal) et ailleurs, avant la tournée québécoise prévue pour l'automne 1986. (Plus de renseignements auprès de Michèle Pérusse, 844-2928).

FRANCINE ST-LAURENT

Cinéma

Ariane 1925-1980

Vous avez peut-être aussi une grand-mère qui sort occasionnellement sa boîte de photos, ses vieux albums et refait l'histoire de la famille. Et il vous est peut-être venu à l'esprit, en regardant ces images, que finalement, l'histoire de toute vie est indissociable de celle d'une époque, d'une région, voire même d'un pays. Voilà ce que

suggère *Le film d'Ariane*, de Josée Beaudet.

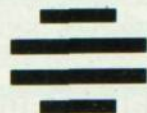
Imaginez l'histoire des femmes du Québec vue par des dizaines de cinéastes du dimanche et racontée par une femme qui aurait vécu de 1925 à 1980. Une femme qui nous livre sa mémoire comme une richesse à partager et nous parle de Laure Gaudreault, Thérèse Casgrain, Madeleine Parent et de toutes les Marie, Simone, Yvette dont l'histoire ne fait jamais mention. *Le film d'Ariane* retrace, comme son titre le suggère, la vie des femmes à travers crises, guerres et relances économiques, promesses électorales et chantages religieux («Si vous commencez à faire le mal avec un homme, vous ne pourrez plus vous en passer!»). Et malgré l'envergure du sujet, qui aurait pu le rendre austère, ce film séduit parce qu'on s'y retrouve: certaines se souviennent de nos revendications pour la liberté sexuelle, de nos luttes pour l'accès à la contraception et à l'avortement, de nos manifs du 8 mars (vous y

reconnaitrez sans doute une amie), de nos *trips* de campagne avec communes, chèvres et vaches.

Bref, un bien beau film dont un des mérites est de lier avec humour et aisance le privé et le politique. Mais il ne faudrait pas se leurrer sur l'apparente simplicité de la forme. Le montage est en soi une performance et je soupçonne que ce fut un travail de moine (ou de «moinesse») de repérer tous ces films de famille, de les assembler comme les pièces mouvantes d'un casse-tête gigantesque et d'en faire une construction qui se tienne toute seule. Ma seule réserve tiendrait au ton un peu trop uniformément débonnaire d'Ariane, surtout lorsqu'elle se remémore des événements particulièrement graves et révoltants. Car, après tout, qui a dit que les grands-mères n'ont pas droit elles aussi à la colère? *Le film d'Ariane* est présenté au cinéma Le Milieu, à Montréal, à partir du 17 janvier.

DIANE POITRAS

L'art est vivant



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée

d'art contemporain,

le lieu

de l'art actuel

du mardi au dimanche
de 10h à 18h
Cité du Havre
873-2878

Offrez-le
en cadeau.

- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.



3.50 \$

(514) 845-4281

376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6



Plume
Fontaine

Yolande Fontaine
Agent littéraire et promotion
Relations publiques

C.P. 787, succ. Outremont
MONTREAL (Québec) H2V 4N9
(514) 287-9072



GINETTE NOISEUX, GÉRALD GODIN, JEANNETTE LAQUERRE, LISE VAILLANCOURT à l'ouverture officielle de GO.

1-2-3-GO

L'Équipe du *Théâtre Expérimental des Femmes* est heureuse d'annoncer l'ouverture de *GO*, leur nouveau lieu de création situé au 5066, rue Clark à Montréal. Ce lieu comprend deux salles: la première peut accueillir 199 personnes, la seconde, d'une capacité de 59 places, est à la fois galerie, salle de répétition, lieu de performance. Du 1^{er} au 8 mars se tiendra le 4^{ème} Festival de Créations de Femmes, ayant pour thème l'érotisme. tél.: (514) 271-5381.

BROMONT

Du 13 au 16 février, pour la St-Valentin, la station touristique Bromont vous propose des activités spéciales pour les valentines et les valentins. Les 23 et 24 février, les meilleurs skieurs acrobates au monde exécutent leurs meilleures performances au Acrobaski Volvo. Informations: (514) 534-2200, 1-800-363-5530.

OBORO

La galerie Oboro, 3981, boul. Saint-Laurent # 499, Montréal H2W 1Y5, présente du 29 janvier au 13 février Marcel McNichol - EAU-Nirisme. Samedi

15 février, la spectaculaire «Oboro soirée cochonne»: soirée gala où 24 gagnants goûteront aux nourritures érotiques et à l'atmosphère exotique d'une soirée inoubliable. Billets 5\$ en vente à la galerie - 844-3250.

CLÉMENCE RIDES AGAIN

Le spectacle «Le Derrière d'une étoile» de Clémence Desrochers sera présenté au Théâtre Arlequin du 25 janvier au 2 février. Billets en vente au Théâtre Arlequin ainsi qu'aux comptoirs Ticketron.

VARIÉTÉS

Pierre Létourneau au Café-Théâtre Quartier Latin du 4 au 23 février à 20 heures (relâche lundi). réservations: 845-4932.

THÉÂTRE POUR ENFANTS

Spectacle de marionnettes destiné aux enfants de 2 à 8 ans, «les Trois petits cochons» et «la Fleur enchantée» tous les samedis et dimanches après-midi, à 14 heures, jusqu'au 16 mars au Café-Théâtre Quartier Latin 4303, rue Saint-Denis - réservations: 845-4932.

Du 4 au 23 février, L'Illusion, Théâtre de Marionnettes, présente au public des 4 à 8 ans «Tempête dans un verre de lait» à la Maison Théâtre. 288-7211.

DANSE

Les Ballets Jazz de Montréal occuperont la Place des Arts du 12 au 15 février. (514) 849-6071.

THÉÂTRE

La Compagnie Jean Duceppe présente: «Jos Bleau, chauffeur de taxi» avec Michel Dumont au Théâtre Port-Royal de la Place des Arts du 7 janvier au 8 février.

Les productions Germaine Larose nous offrent «Faust Performance», un texte/collage d'Alain Fournier qui se déroule simultanément en deux endroits différents reliés par un système vidéo: le Lux - 5220, Saint-Laurent, et le Milieu - 5380, Saint-Laurent du 17 janvier au 8 février - réservations: 271-9272.

Le Théâtre d'Aujourd'hui accueille la lecture publique d'un texte de Georges Walker, «Zastrozzi», une traduction de René Gingras, le 9 février. Cette soirée s'inscrit dans le cadre des échanges entre le Playwrights Workshop et le CEAD. La semaine du 16 février sera consacrée aux présentations publiques de l'ensemble des résultats des ateliers de création du Théâtre d'Aujourd'hui; Francine Noël en est la nouvelle coordonnatrice.

EXPOSITIONS

Bahaus - Architecture «Francfort: Bâtir en milieu historique» du 20 février au 23 mars, 200, rue Sherbrooke ouest - (514) 282-3329.

Maison de la Culture de Mai-

sonneuve - 4120, rue Ontario - 872-2200. Jean-Pierre Moreau, peintre, du 24 janvier au 16 février.

Articule, 4060, boul. Saint-Laurent, # 106, 842-9686: John McCartney, «Baked Fresh Daily», sculptures, du 29 janvier au 16 février; Claire Beaulieu et Marc Leduc, dessins et tableaux, du 19 février au 9 mars.

Aubes, 3935, rue Saint-Denis, 845-5078: Odette Drapeau-Milo, reliures d'art; Peter Trépanier, dessins et sculptures, jusqu'au 16 février; Kathryn Lipke, oeuvres récentes, jusqu'à la fin février.

Galerie Skol, 3981, boul. Saint-Laurent, n° 810, 288-6636: Julie Bernier, «Galerie Skol 1986», du 5 février au 2 mars.

GALERIE LA MALVAS, 3859, rue Saint-Denis, 843-3585: Pierre Baret, acryliques sur toile; Denise Bouchard-Wolfe, sculptures, du 23 février au 16 mars.

Musée d'art contemporain, Cité du Havre, 873-2878: Murray MacDonald, du 26 janvier au 16 mars.

Musée des Beaux-Arts, 1379, rue Sherbrooke ouest, 285-1600: «Jungle canadienne, la période méconnue d'Arthur Lismer»; «Les paysages d'Ozias Leduc, lieux de méditation»; «Montréal 1912, un musée de style 'Beaux-Arts'», du 14 février au 23 mars.

TÉLÉVISION

Aux Beaux Dimanches, le 16 février, un film de Diane Beaudry sur les femmes et la politique. Lise Payette, Pauline Marois, Francine Lalonde, Léa Cousineau et des femmes du RCM parlent des difficultés et des exigences du monde du pouvoir.

Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant
votre ancienne adresse et
votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à:
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

10:

VIVEZ À L'HEURE

Abonnez-vous à *La Vie en rose*, économisez jusqu'à 49 % sur le prix de vente en kiosque et obtenez gratuitement cette jolie pendulette, à l'effigie de *La Vie en rose*. Petite, légère, pratique elle vous suivra partout; bref, elle vous sera aussi fidèle que vous... à *La Vie en rose*.



1 an
10 numéros
(36 % de réduction
sur le prix en kiosque)

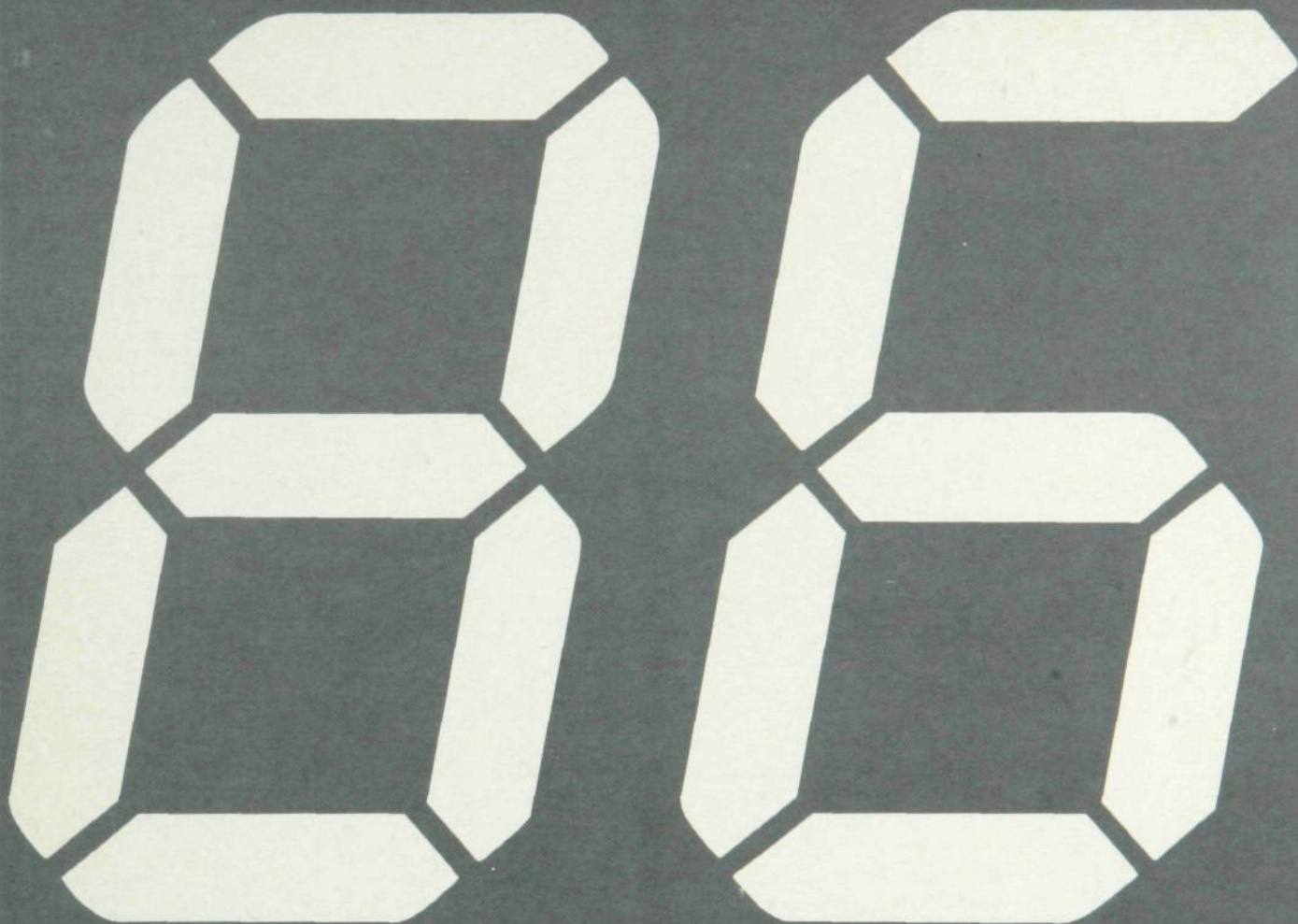
19\$

2 ans
20 numéros
(44 % de réduction)

33\$

3 ans
30 numéros
(49 % de réduction)

45\$



ELAVIE EN ROSE

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement à partir du numéro _____

☐ J'abonne une amie

NOM _____ PRÉNOM _____

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROVINCE _____

VILLE _____ PROVINCE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

PROFESSION _____

PROFESSION _____

- ☐ 1 An/10 numéros 19 \$ ☐ À l'étranger 30 \$
☐ 2 Ans/20 numéros 33 \$ ☐ Par avion 44 \$
☐ 3 Ans/30 numéros 45 \$
☐ Chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

- ☐ 1 An/10 numéros 19 \$ ☐ À l'étranger 30 \$
☐ 2 Ans/20 numéros 33 \$ ☐ Par avion 44 \$
☐ 3 Ans/30 numéros 45 \$

Numéro de la carte _____

Expiration _____

Cette offre est valable jusqu'au 28 février 1986.

VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

Protégez-la pour toujours avec cette superbe
reliure et complétez votre collection
dès maintenant!

Offre spéciale
pour seulement
5,95\$ (si vous êtes abonnée)
ou
6,95\$ (si vous ne l'êtes pas encore)
+ 1\$ de frais de manutention

- | | |
|---|---|
| 3. Septembre 1981
Quand Janette et les autres
ne veulent plus rien savoir | 21. Novembre 1984
Quelle voyageuse êtes-vous? |
| 4. Décembre 1981
La nouvelle famille et la loi 89 | 22. Décembre 84-Janvier 85
Spécial littérature pour
enfants |
| 7. Septembre 1982
Mises à pied, mises au pas? | 23. Février 1985
Vive les sages-femmes! |
| 8. Novembre 1982
D'une mère à l'autre, dossier
maternité | 24. Mars 1985
Les féministes se critiquent! |
| 10. Mars 1983
Les femmes en prison | 25. Avril 1985
La garde partagée,
Piège ou libération? |
| 11. Mai 83
Bouffer, c'est pas d'ta tarte! | 26. Mai 1985
Lise Payette fait le point |
| 12. Juillet 83
Une fourmi flottait dans
sa margarita | 27. Juin 1985
Louise Roy à la CTCUM
Fera-t-il beau dans le métro? |
| 13. Septembre 1983
Apprivoiser l'informatique | 28. Juillet 1985
Tenter l'érotique |
| 14. Novembre 1983
Les femmes veulent
renégocier le syndicalisme | 29. Septembre 1985
Le phénomène Marois |
| 16. Mars 1984
Simone de Beauvoir, féministe | 30. Octobre 1985
Diane Dufresne all-dressed |
| 17. Mai 1984
Marie Cardinal, entrevue | 31. Novembre 1985
Des hommes pour le dire |
| 18. Juillet 1984
Histoires d'amour et d'eau
salée | 32. Décembre 1985 - Janvier 1986
Le pouvoir a-t-il un sexe? |
| 19. Septembre 1984
OH BOY! Jean-Paul et
l'Eglise des hommes | |
| 20. Octobre 1984
Spécial U.S.A., Les
américaines et le pouvoir | |

- ☐ 6,95\$ mon no. d'abonnée est
- ☐ 7,95\$ Frais de poste et de manutention inclus
pour chaque reliure demandée
- ☐ par chèque ☐ Visa ☐ Master Card

No. carte Expiration.....

Signature Tél.....

Nom

Adresse

Ville Code postal.....

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison
LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom

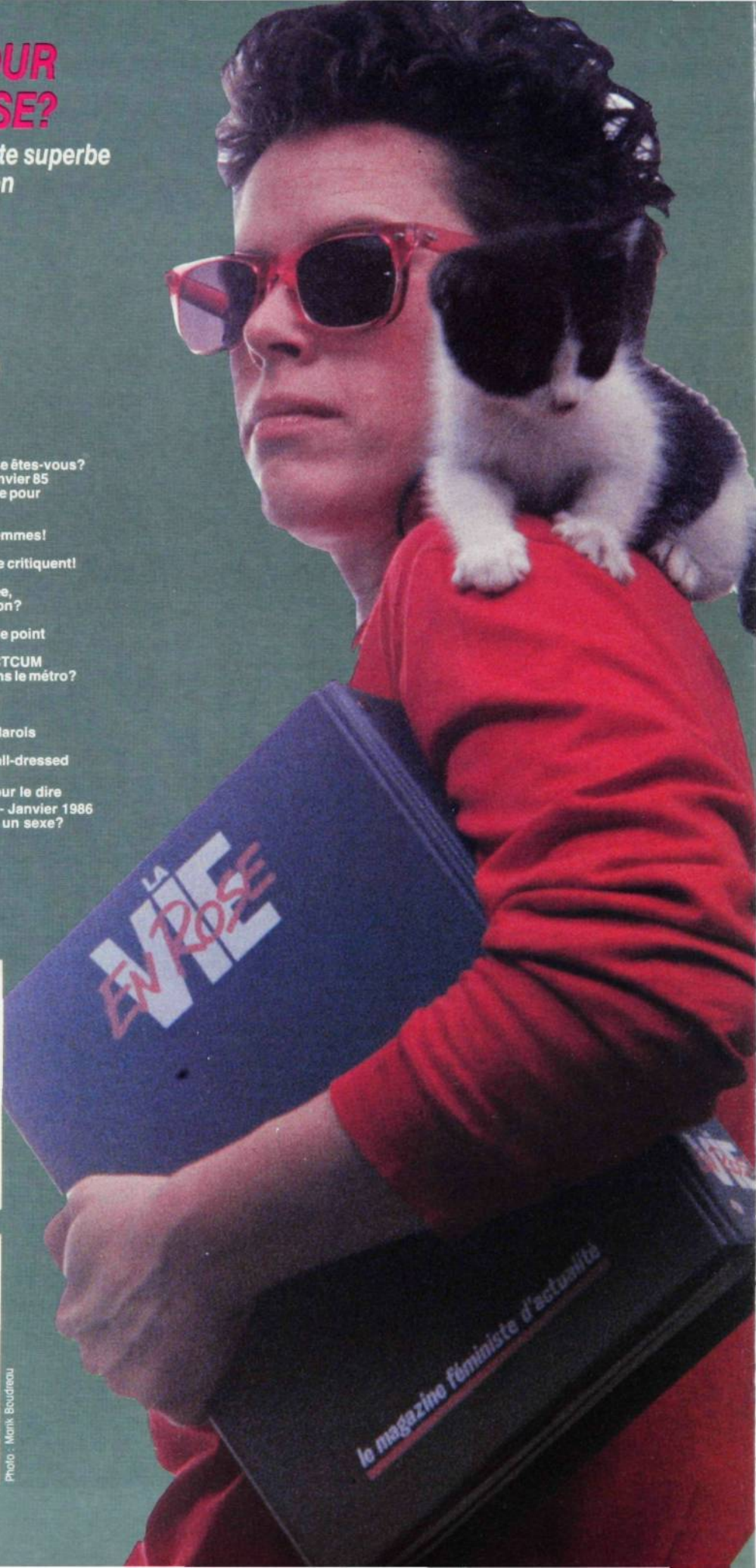
Adresse

Code postal Tél.:

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant
de 2,50\$ par numéro
LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

3	4	7	8	10	11	12	13	14	16
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
17	18	19	20	21	22	23	24	25	26
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
27	28	29	30	31	32				
☐	☐	☐	☐	☐	☐				

Photo - Monik Boudreau



**LES LUNDIS
à 20h**



ENQUÊTES SUR LES ENFANTS MAL AIMÉS

**Voyez les choses...
autrement!**

**AU QUÉBEC, DES MILLIERS
D'ENFANTS SONT VICTIMES
D'ABUS DE TOUTES SORTES DE
LA PART DE LEURS PARENTS...**

Une série de 12 reportages percutants.
Animés par Georges-Hébert Germain,
à compter du 13 janvier.

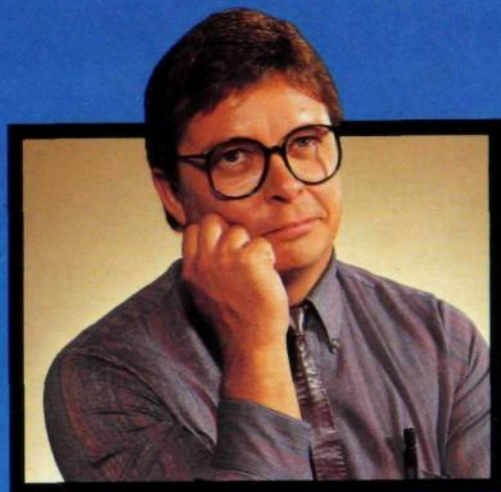
*Une coproduction: Les Productions du Verseau Inc.,
ministère de la Santé et des
Services sociaux et le ministère
de la Justice.*

**L'autre
télévision**



**Radio
Québec**

PERDU ?



Si chacun pouvait trouver son chemin tout seul dans l'univers mouvant des connaissances nouvelles, nous n'aurions pas eu besoin d'inventer le magazine **QUÉBEC SCIENCE**.

Si la compréhension de l'évolution du monde moderne allait de soi, nous vous l'aurions transmise en un seul numéro.

Or, en près d'un quart de siècle, nous avons publié plus de 200 numéros!

Une preuve de plus que se tenir à jour dans tous les domaines scientifiques et technologiques est une démarche constante, complexe et continue.

Personne ne peut y arriver seul.

Pour être à l'affût de l'évolution de toutes les sciences, de toutes les disciplines et de toutes les techniques et franchir toutes les frontières sans perdre le nord, il faut être plusieurs et travailler en équipe.

C'est ce que l'équipe de **QUÉBEC SCIENCE** fait pour vous.

Chaque mois.

Sans perdre le nord de vue.

Je ne perds pas le nord de vue.

Je m'abonne (ou me réabonne)

à **QUÉBEC SCIENCE** aujourd'hui même.

☐ 1 an/12 numéros 25 \$

☐ 2 ans/24 numéros 44 \$

☐ Chèque

☐ Mandat postal

☐ Visa

☐ Mastercard

N° _____

Signature _____

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

À retourner accompagné de votre paiement à:

Québec Science, case postale 250, Sillery, Québec G1T 2R1

Pour informations: de Québec, 657-3551, poste 2854

de l'extérieur, appelez sans frais le numéro 1-800-463-4799

